

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

Charles SOREL

écrivain français

(1599 ou 1602-1674)



Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées,
surtout '*Histoire comique de Francion*' (pages 4-42)
et '*Le berger extravagant*' (pages 42-49).

Charles Sorel est né à Paris, rue Saint-Germain-l'Auxerrois en 1602, si l'on se réfère à son acte de décès, en 1599 si l'on fait confiance à son meilleur ami, Guy Patin, qui l'a dit âgé de 54 ans en 1653. Il appartenait à une famille bourgeoise qui se donnait pour ancêtres la famille écossaise des Shorel et la célèbre Agnès Sorel. Il porta le titre de seigneur de Soigny, localité de Champagne où l'on trouve d'ailleurs trace de plusieurs Sorel ; l'un fut prévôt, l'autre, prédicateur calviniste, fut envoyé à Troyes, ville où des cousins étaient bourgeoisement installés, médecins et apothicaires. Son grand-père avait été magistrat dans une ville de Picardie ; son père, après avoir peut-être servi dans les troupes de la Ligue, s'établit à Paris, où il acheta une charge de "Procureur du Parlement", et épousa la sœur de Charles Bernard, lecteur de Louis XIII et premier historiographe de France, dont il eut deux enfants : Charles et Françoise.

On ne sait rien de la jeunesse de Charles, sinon qu'il fit ses humanités dans un collège parisien, peut-être le collège de Lisieux, et qu'il fut un grand liseur. Puis, son père l'ayant vraisemblablement poussé à entreprendre des études de droit, il devint clerc dans quelque étude.

Il entra très tôt et brillamment dans la carrière des lettres, en composant sa première œuvre :

1616

"Épithalame sur l'heureux mariage du très chrétien roi de France Louis XIIIe du nom"

Ce brillant début permit au jeune Sorel de fréquenter les cercles littéraires et les groupes de libertins, des libres penseurs (Guy Patin, Gassendi) contestant la scolastique, la religion, la politique, la morale commune, ayant aussi, étant influencés à la fois par l'épicurisme et par le cynisme des Anciens, le goût du plaisir. Mais, étant de goûts éclectiques, on le voyait aussi dans les cercles précieux où la galanterie était à l'honneur.

On a pu affirmer, mais sans le prouver, qu'il fut, en 1620, secrétaire ou «domestique» du comte de Cramail.

Il publia :

1621

***"Histoire amoureuse de Cléagénor et de Doristée.
Contenant leurs diverses fortunes"***

avec plusieurs autres étranges aventures arrivées de notre temps, disposées en quatre livres"

C'est un roman parodique.

En 1622, Charles Sorel fut attaché au comte de Marcilly.

Il publia :

1622

"Le palais d'Angélie"

C'est un recueil d'histoires dans la tradition du "Décaméron". On y trouve un mélange d'observation réaliste et d'imagination romanesque ; mais les héros ne sont plus des rois et des princes, ce sont des personnes «de condition» plutôt que «de qualité», de riches bourgeois, et l'action n'est plus placée dans une antiquité fantaisiste mais dans la France contemporaine. Cependant, Sorel donna encore aux personnages des noms à coloration antique : Briséide, Olynthe, Théliaste, etc..

Dans la préface, il prétendit avoir éliminé le romanesque outré : «Je me suis éloigné du tout de ces histoires monstrueuses qui n'ont aucune vraisemblance. [...] Je ne raconte que des actions qui se

peuvent faire dans le temps.» Ce qu'il appelait vraisemblance est encore très surprenant et très mouvementé ; il n'y manque ni les coïncidences, ni les hasards, ni tous les éléments du roman romanesque.

Bien vite, Charles Sorel ne se trouva point fait pour les manœuvres et manigances exigées par la vie à la Cour. Il lui fallut écrire pour vivre et pour vivre péniblement, en tentant sa chance dans différentes directions.

Il publia anonymement une œuvre qu'on peut lui attribuer avec certitude car, dressant lui-même plus tard le catalogue de ses œuvres supposées, il employa des formules qui ne peuvent laisser de doutes sur ses paternités :

1623

“Nouvelles françaises où se trouvent les divers effets de l'amour et de la fortune”

Recueil de cinq nouvelles

Ce sont :

- “Le pauvre généreux” qui devint, en 1645, “La vertu récompensée”.
- “Les mal mariés” qui devint, en 1645, “Les mariages mal assortis”.
- “La sœur jalouse” qui devint, en 1645, “La jalouse cruelle”.
- “Les trois amants” qui devint, en 1645, “Les divers amants”.
- “La reconnaissance d'un fils” qui devint, en 1645, “L'heureuse reconnaissance”.

Ces nouvelles assez longues s'inscrivaient dans la lignée des “Nouvelles exemplaires” de Cervantès qui avaient été traduites dès 1615.

Le titre même du recueil dit bien l'ambition de Sorel qui indiqua : «*Je leur baille le titre de “françaises” d'autant qu'elles contiennent les aventures de beaucoup de personnes de notre nation.*»

Elles constituent une étape importante dans l'évolution du genre dans la mesure où elles s'éloignaient à la fois de la longueur démesurée des romans et de la très grande brièveté des fabliaux médiévaux, tout en racontant des histoires sérieuses et non simplement amusantes. Sorel innova aussi, d'une part, en situant l'action dans la France contemporaine, s'opposant ainsi à la mode des décors de convention (Antiquité ou Orient mystérieux) ; d'autre part, en abordant le thème du conflit social.

Comme dans “Le palais d'Angélie”, on y trouve un mélange d'observation réaliste et d'imagination romanesque ; mais les héros ne sont plus des rois et des princes, ce sont des personnes «de condition» plutôt que «de qualité», de riches bourgeois, et l'action n'est plus placée dans une antiquité fantaisiste mais dans la France contemporaine.

Il faut remarquer que Sorel, bien qu'il ait vigoureusement combattu les outrances du style des écrivains de son époque, céda pourtant à la mode du temps, quand il commenta le fait que la noble Élidore venant de comprendre que son bien-aimé, Frontan, qu'elle croyait mort, est toujours vivant ; en effet, il écrivit : «*Quand je me servirais des plus naïves paroles de l'éloquence, je ne pourrais pas exprimer facilement l'allégresse qu'elle ressentit. C'est un point où je n'ose toucher tant soit peu, craignant de faire paraître que je désirerais m'en acquitter, et que l'on me prit pour un téméraire, si je n'en venais pas à bout.*»

En 1645 fut publiée une version très remaniée, sous le titre de “Nouvelles choisies”, et avec l'ajout de deux nouvelles inédites.

En 1623, Sorel participa à la composition du livret du “*Ballet des bacchanales*” aux côtés de Théophile de Viau, Boisrobert, Saint-Amant et Du Vivier.

Ayant confié : «*Je n'ai point trouvé de remède plus aisé ni plus salutaire à l'ennui qui m'affligeait il y a quelque temps que de m'amuser à décrire une histoire qui tient davantage du folâtre que du sérieux, de manière qu'une mélancolique cause a produit un facétieux effet.*», il publia :

"La vraie histoire comique de Francion en laquelle sont découvertes les plus subtiles finesse et trompeuses inventions, tant des hommes que des femmes de toutes sortes de conditions et d'âges. Non moins profitables pour s'en garder que plaisantes à la lecture."

Roman de 536 pages

Livre I

Valentin, un vieillard qui est le concierge d'un château, procède, dans une cuve, à une pratique magique destinée à lui permettre de satisfaire sa jeune femme, mais se trouve soudain lié à un orme. Sa femme, Laurette, attend la venue du «*bon pèlerin Francion*» qui doit monter jusqu'à elle «*par une échelle de corde*». Or s'était fait accepter comme servante dans la maison, sous le nom de Catherine, un «*voleur*» dont les complices, qui «*attendent l'occasion favorable*» pour «*piller beaucoup de choses*» dans le château, voient descendre cette «*échelle de corde*». Y monte donc un certain Olivier qui, à son arrivée en haut, «*est bien étonné de se voir embrassé amoureusement par une femme*». Voilà que Francion monte aussi par l'échelle, mais trouve Catherine qui «*lui fait accroire que Laurette est malade*», et qui, lorsqu'il redescend, agite l'échelle, le faisant ainsi tomber «*droit dedans la cuve*», s'ouvrir «*un grand trou à la tête*», et rester évanoui. Quant à Laurette, après une «*escarmouche*» sans paroles, elle s'adresse à celui qu'elle prend pour Francion, pour le féliciter, allume une chandelle pour mieux le voir, et découvre Olivier qui lui demande de lui pardonner. Elle appelle le prétendu Catherine, qui, la voyant déshabillée, en est émoustillé. Olivier, «*en désir de servir*» Laurette, attache son complice à la corde, ce qui fait voir «*ce qui lui pend entre les jambes*» aux villageois qui s'en amusent, avant de venir au secours de Francion, et de délivrer Valentin de son orme «*en s'ébouffant de rire*», et en lui faisant «*raconter les enchantements que lui avait appris Francion*». Celui-ci, qui avait quitté les lieux pour plus de sûreté, fait savoir, dans une auberge, à un autre voyageur, comment il était tombé amoureux de Laurette à Paris, l'avait vue épouser Valentin et, celui-ci s'étant retiré en province, les avait suivis, et avait berné le vieil homme.

Livre II

Dans la chambre de l'auberge se trouve aussi une vieille femme nommée Agathe, sur laquelle Francion se jette, la prenant pour Laurette et voulant faire avec elle «*le doux exercice que la nature a inventé pour croître le monde*», avant d'être ramené à la réalité. Agathe est invitée à raconter sa vie. Jeune fille, elle avait été la servante d'«*une bourgeoise de Paris*» qui recevait «*de les tes mignons*» dont l'un «*essaya de la baiser*» car alors elle paraissait «*une petite nymphe*», au point qu'une maquerelle, «*dame Perrette*», lui «*donna autant de riches espérances qu'une fille de sa condition en pouvait avoir*», la fit «*débaucher*» par un «*M. de la Fontaine*», qui lui apprit «*ce que c'est que de coucher avec les hommes*», jusqu'à ce «*que son robinet ne versa plus d'eau*» et qu'il voulut se marier. Agathe s'esquiva, et revint chez Perrette où elle noua une amitié avec Marsault, un voleur qui lui révéla ses manigances de «*tire-laine*», et lui indiqua la proie qu'était «*un jeune gentilhomme anglais*» qui, passionné, vit en elle «*un chef-d'œuvre de la nature*». Si Perrette lui avait conseillé «*de ne point lui départir la cinquième et dernière faveur de l'amour*», comme elle était «*d'humeur libertine*», qu'elle «*éteignait la concupiscence des hommes par charité chrétienne*», elle se trouvait au lit avec lui quand «*un commissaire*» vint extorquer de l'argent à l'Anglais en menaçant «*de le loger aux dépens du Roi*», tandis que Marsault le malmena en se prétendant grand seigneur, au point de le faire fuir. La fortune changeant, Marsault subit un procès «*et on l'envoya en Grève où son col sut combien pesait le reste de son corps*» ; les deux femmes se retirèrent «*en une méchante maison*», contraintes à une «*chétive vie*». Comme Perrette expira, Agathe, étant devenue «*une étable à tous chevaux*», fut «*infectée d'une vilaine maladie*», et y perdit sa beauté. Voilà cependant qu'elle recueillit une petite fille «*parfaitement belle*», nommée Laurette, à laquelle elle apprit à séduire de «*jeunes*

muguets» pour obtenir, en jouant avec eux aux cartes, des «écus d'or» tout en leur témoignant «*toujours une petite rigueur invincible*» car ne devait «*cueillir la plus belle fleur de son pucelage*» qu'«*un brave et leste financier*» ; s'en présenta un qui dut promettre d'épouser celle à qui «*la coquille démangeait beaucoup*», juste avant qu'il ne fut envoyé en prison. Mais «*un seigneur nommé Alidan*» «*se résolut d'acquérir une si belle possession*», ce qui n'empêcha pas Agathe de gagner «*autant de mille écus*» en envoyant à Laurette «*de jeunes drôles qui jouissaient d'elle*». Enfin, Alidan, se lassant «*d'être nourri toujours d'une même viande*», «*s'est avisé de la donner en mariage à Valentin*». Ces révélations sur Laurette ne dissuadent pas Francion qui déclare : «*Je suis plus son serviteur que jamais*».

Livre III

L'autre voyageur de l'auberge conduit Francion en son château, et lui demande de lui raconter ses «rêveries». Francion, lui annonçant : «*Je m'en vais vous en raconter les plus extravagantes qui aient jamais été entendues*», déroule le récit de séjours dans le ciel où, avec «*de belles dames*», il découvrit «*la matière des âmes des mortels*» et «*les excréments des dieux*» ; puis sur terre où, dans une série de déconvenues le faisant fuir continuellement, il rencontra des «*monstres*» - une «*belle dame*» qui lui promit «*une liqueur délicieuse*» mais «*pissa plus d'une pinte d'urine*» qu'elle lui «*fit engorger*» et lui «*bailla un soufflet*» avant que son corps «*tombe tout par pièces*» - «*vingt belles femmes toutes nues*» qui se moquèrent de lui, qui se retrouva avec «*une vieille toute telle qu'Agathe*» qu'il se refusa de «*baiser*» et qui lui promit : «*Tu t'en repentiras*», avant de se transformer en Laurette qu'il voulut «*baiser*» aussi mais «*s'évanouit dans ses bras*» ; enfin, il visita le temple de l'Amour rempli de pucelages et celui de Vulcain rempli de cornes de cocus, et dont sortit Valentin qui lui donna un coup de ses cornes ! Puis le chatelain, qui fait soigner «*la plaie qu'il avait à la tête*», lui demande de lui raconter sa vie. Francion lui parle de son père, un Breton nommé «*La Porte*», d'une «*race*» «*des plus nobles et des plus anciennes*» ; il s'était engagé dans un procès où il fut injustement jugé par un «*bailli*» qui, s'il s'était mis «*en grande colère*» quand on lui offrit «*une pièce de satin pour lui faire une soutane*», trouva tout naturel qu'on la remette à «*la Baillevesse*» ; il fut ensuite berné par «*un avocat du Parlement [...] qui ne dissuadait jamais personne de chicaner*» et qui s'employa à lui tirer beaucoup d'argent. Puis Francion évoque sa naissance ; les «*petites naïvetés*» qu'il fit en son «*bas âge*», indiquant : «*On m'apprit, comme aux autres enfants, mille niaiseries inventées par le vulgaire, au lieu de m'élever petit à petit à de grandes choses*», racontant une mésaventure avec un «*méchant singe*» et une autre avec des domestiques volant la volaille des maîtres car il avait déjà, dit-il, «*je ne sais quel instinct qui m'incitait à haïr les actions basses, les paroles sottes et les façons niaises*». Il en vient à ses années de collège où il perdit «*la douce liberté*» sous la férule de «*pédants*» (dont «*un jeune homme glorieux et impertinent au possible*» ; alors que son nom était «*Le Herteur*», «*il se faisait appeler Hortensius*», ce qui le rapprochait de Quintus Hortensius, orateur rival de Cicéron !) qui obligaient leurs élèves à ne «*jamais parler autrement que latin*», et qui, du fait de leur «*très étroite chicheté*», ne leur donnaient qu'une «*piteuse chère*». Cela l'avait «*rendu méchant et fripon*», et, «*un certain démon le conseillant*», il exerçait «*mille malices*», volant «*un pâté de lièvre*» à Hortensius, plaçant les écus envoyés en retard par son père au milieu de dragées. Alors que lui, qui a dit avoir aimé «*les romans de chevalerie*», voudrait cesser de l'*«importuner* avec des histoires «*de gueux et de faquins*», son hôte lui dit être intéressé, et pense qu'il le sera par sa «*vie courtisane*». À ce moment-là, le jeune homme remarqua le portrait d'une belle femme, une Italienne appelée Naïs, et, ayant demandé : «*Cette nonpareille dame est-elle encore vivante?*», le garda et «*l'attacha d'une épingle au dossier de son lit*».

Livre IV

Au lieu de parler de ses «*aventures courtisanes*», Francion évoque ses «*aventures scolastiques*» avec Hortensius : celui-ci le fit jouer dans une pièce de théâtre minable ; il se ridiculisa dans son amour pour une certaine Frémonde qui le rejeta parce que ses prétentions à l'aristocratie, qu'il avait avancées pour lui plaire, furent finalement dénoncées. Ayant terminé ses études, Francion fut rappelé

en Bretagne, et, sur la route, perdit son pucelage non avec la jolie servante qui l'y avait invité mais avec une vieille femme qu'il prit pour elle dans l'obscurité ! Son père, qui voulait qu'il «*prenne la robe*» [d'un officier de justice], étant décédé, il obtint de sa mère de pouvoir revenir à Paris où, toutefois, son argent lui ayant été dérobé, il se trouva dans une grande pauvreté, voyant parader un de ses camarades de collège qui, lui, avait «*pris la robe*» ; subissant diverses humiliations du fait de son «*méchant habit*», mais se consolant par l'étude de «*la poésie française*». Son hôte l'arrêta en lui disant vouloir chercher à savoir qui avait pu lui voler son argent.

Livre V

Francion, reprenant son récit, fait part de sa découverte du milieu des poètes («*les gens les plus présomptueux de la terre*» alors qu'«*il n'y en avait pas un qui eût un grand et véritable génie*» - «*c'étaient les plus fantasques et les plus inconstants du monde. Rien n'est plus frêle que leur amitié. En moins d'un rien elle se dissipait comme la glace d'une nuit.*»), de son dédain pour les nouveaux usages qui s'y imposaient («*Il fallait mettre en règne tout ensemble des mots anciens que l'on renouvellerait, ou d'autres que l'on inventerait.*»). Comme il reçut de sa mère de l'argent, il put s'«*habiller d'une façon qui paraissait infiniment*», tout en se disant : «*Quand je pense à la vanité des hommes, je ne me saurais trop émerveiller comment leur esprit qui sans doute est capable de grandes choses, s'avilisse tant que de s'amuser aux plus abjectes de la terre*». Il put donc montrer à la jeune Diane «*l'extrême affection*» qu'il avait pour elle, lui écrire des vers [qui sont cités], et s'engager dans une manœuvre compliquée pour devenir l'ami de cette belle, dont il dit : «*Chacun de ses regards m'était un trait vivement décoché*», tout en tenant à lui faire savoir qu'il était «*issu d'une des races les plus nobles*». S'il pensait que «*le prix des choses n'est accru que par la difficulté que l'on rencontre à les avoir*», il raisonna : «*Je ne devais pas m'attendre de remporter de cette fille quelques signalées faveurs si je ne l'épousais ; or j'avais le courage trop haut pour m'abaisser tant, que de prendre à femme la fille d'un avocat*». Et, finalement, il se vante : «*Après celle-là, j'en ai aimé beaucoup d'autres dont je ne vous parlerai point, ce serait trop vous ennuyer. [...] Mon âme s'enflammait au premier objet qui m'apparaissait.*»

Livre VI

Francion raconte avoir formé «*une compagnie*» de «*personnes toutes braves et ennemis de la sottise et de l'ignorance*» qui attaquaient «*le vice à coups de langue*» et, parfois, avec l'épée, lui-même s'employant à «*philosopher*», à «*méditer sur l'état des humains, sur ce qu'il leur faudrait faire pour vivre en repos*», à «*châtier les sottises, rabaisser les vanités et se moquer de l'ignorance des hommes*», et disant se vouloir, à l'égard des «*vilains*», «*le fléau envoyé du ciel*». Il en vint ainsi, non sans quelque dissimulation, à fréquenter de «*grands seigneurs*», à être conduit «*chez une demoiselle appelée Luce*», à découvrir «*le naturel des courtisans*» ; et il dresse un tableau satirique de leur futilité vestimentaire, de leurs flatteries réciproques. Pourtant, l'un d'eux, Clérante, se l'attacha en le complimentant sur son habileté littéraire. En fait, Clérante, bien que, «*étant marié à une belle femme, ne laissait pas de chercher sa fortune ailleurs*», était épris de Luce, et voulait que Francion l'aide à la conquérir. Là-dessus survint un étrange personnage, un Colinet, en proie à une frénésie qui le faisait tantôt se lancer dans de grands «*galimatias*», tantôt faire des commentaires très clairvoyants, au point que Clérante se l'attacha aussi. Mais il pensait toujours à Luce, et fit écrire à Francion une lettre d'amour où elle reconnut la main de celui-ci auquel elle se montra favorable. Or il lui préférait une «*demoiselle de sa suite*», Florence, à laquelle il fit l'amour dans une «*garde-robe*» («*j'entrai en un lieu serré et étroit, où je pense qu'il n'y avait encore que ses doigts qui eussent marqué mon logis*») où, toutefois, Luce vint «*pisser*», découvrant ainsi le «*forfait*», et acceptant alors que Clérante «*jouit d'elle à son souhait*».

Livre VII

Francion, qui méditait «sur l'état des humains», «sur ce qu'il leur faudrait pour vivre en repos», mais ne voyait personne qui voulût suivre sa «philosophie», s'en attristait. Aussi Clérante l'invita-t-il dans sa maison des «champs» où il se plaisait à se mêler aux paysans, à écouter «les bonnes vieilles gens». Un jour, ils se déguisèrent pour participer à une noce où Clérante frappa sur des cymbales, tandis que Francion fit «le ménétrier», jouant de son «rebec» pour animer les danses, avant de s'amuser de l'effet qu'eut sur les participants «une certaine composition laxative» qu'il avait mise dans les plats, tandis que Clérante, qui prétendit être un «tonnelier» qui avait à se débattre avec sa femme pour prendre avec elle son «plaisir ordinaire», apprit des choses sur son compte et, surtout, parvint à faire l'amour avec une très belle «bourgeoise». Or, le lendemain, les deux hommes, qui n'étaient plus déguisés, osèrent se présenter dans la maison de celle-ci, et Clérante, après un échange de propos à double entente, parvint de nouveau à ses fins. Mais il fut alors rappelé à la Cour où l'accompagna Francion qui connaissait le roi depuis longtemps et bénéficiait de ses faveurs. Se moquant de certains courtisans, il y raconta «le conte d'un comte de qui [il ne faisait] guère de compte», qui, en poursuivant de son ardeur «la fille d'un médecin», avait été ridiculisé par elle ; or s'y reconnut le comte Bajamond qui, pour se venger, tenta de le faire assassiner dans une rue de Paris, «trahison» dont il se sauva à travers de périlleuses péripéties, et dont il demanda réparation par un duel où il aurait pu le tuer, étant alors admiré pour sa «courtoisie» par le roi lui-même qu'il étonna encore par ses jugements inattendus. Il put dire à son hôte : «Voilà, monsieur, la principale partie de toutes mes aventures». Mais celui-ci voulut revenir sur le vol dont avait été victime Francion, voulut lui faire rencontrer le voleur. Francion se refusa à voir un homme «d'un très mauvais naturel». Or celui dont on apprend qu'il s'appelle Raymond avoua que c'était lui, et «tellement en courroux» contre Francion, le garda enfermé, disant être «résolu de le faire mourir».

Livre VIII

En fait, Raymond fêta Francion, [affublé maintenant du titre de «marquis»], lui donnant «des témoignages d'affection nonpareils», l'invitant à «une merveilleuse chère» avec «quatre gentilshommes et cinq demoiselles» dont l'une montra son «vénérable cul» «en vue de tout le monde». Était là aussi Agathe, «cette vieille qui semble une pièce antique du cabinet», mais dont la décrépitude devait les inciter à une «licence» dont Francion fait l'éloge en la distinguant toutefois de «l'appétit stupide» des paysans. Était là Laurette dont «il se contenta de jouir seulement». Puis, comme on se mit à danser, il prit un luth pour accompagner une chanson où il célébra «les plus mignardes délices» sans employer «ces mots de foutre, de vit et de con» dont il dit qu'ils lui répugnent, annonçant qu'«il composerait un livre de la pratique des plus mignards jeux de l'amour». Or, regardant «le portrait de Naïs», dont l'Italien Dorini lui apprit qu'elle l'avait fait faire pour séduire un certain Floriandre, et disant que de Laurette «il avait joui tant qu'il avait voulu», il décida de partir en Italie. Sur la route, il connut deux aventures. D'abord, il eut à régler une querelle entre un tavernier et sa femme coupable d'avoir ouvert ses bras à un «jeune galoureau» en prétendant que son mari était impuissant, et Francion, affirmant aux «belles dames» qu'il lui faut appeler les choses par leur nom, raconte que, pour les réconcilier, il leur fit subir un «congrès», c'est-à-dire une épreuve devant témoin de leurs capacités sexuelles, obligeant la femme à se «laisser chevaucher» par son mari devant lui, et constatant ainsi qu'il «savait bien assaillir». Puis il apprit l'existence dans la région d'un avare si forcené, «le seigneur Du Buisson», que son fils avait été obligé d'emprunter de l'argent «d'un certain banquier» ; Francion décida de punir ce «raquedenase» ; or il tomba justement sur «quatre grands marauds qui tenaient au collet un jeune gentilhomme», le délivra à la pointe de l'épée, découvrit qu'il était le fils de l'avare qui avait été attaqué par des hommes du banquier, et l'en débarrassa, avant de souhaiter le revoir en Italie !

Livre IX

Décidé à punir Du Buisson de son vice, Francion se rendit à son château, prétendit être un de ses cousins, et s'imposa en faisant de grandes demandes et en menaçant de demeurer longtemps. Or la fille de l'avare ayant mené bruyamment «*la guerre amoureuse*» avec un «*beau jeune gentilhomme*», Du Buisson voulut le punir, mais en fut empêché par Francion qui en profita pour le convaincre de renoncer à son avarice, et pour reprendre son voyage vers Naïs. Or, comme il se pâma devant son portrait, il fut entendu d'un autre voyageur qui lui indiqua avoir vu dans une ville d'eaux proche celle qu'il appelait «*la plus belle femme du monde*», mais qui était en compagnie d'un «*jeune seigneur appelé Valère*». Et voilà que Francion rencontre celle qui, devenue veuve, était venue en France pour y trouver Floriandre sous le nom duquel il se présenta donc à elle avant de renoncer à cette fiction, tous deux faisant assaut de préciosité pour parler de leur inclination réciproque. Or survint «*Ergaste, seigneur vénitien, qui lui faisait l'amour*». Celui-ci et Valère, jaloux de la préférence que Naïs marquait pour Francion, décidèrent de se débarrasser de lui, et y parvinrent en l'enfermant dans une «*basse-fosse*», tandis qu'ils prétendirent qu'il était retourné en France à Naïs qui cependant «*résolut de demeurer toujours en son veuvage*». Dans sa prison, Francion en vint à apprécier le «*vrai repos*» dont il profitait. Mais il fut libéré, étant toutefois habillé de vêtements de villageois, ce qui l'amena à devenir berger, divertissant les gens en jouant du luth, amenant une fille naïve à le laisser jouer avec elle de son autre instrument, se faisant «*bien d'autres pratiques qu'elle, si bien qu'il semblait qu'il fût le taureau banal du village*» dont voulut profiter aussi sa patronne qui se livra à de compliquées manœuvres dont elle eut à se repentir car Francion la fit «*fesser*» par deux hommes en qui le mari vit des esprits. Ainsi on crut que Francion était magicien, d'autant plus qu'on ne comprenait pas ce qu'il faisait quand il composait des vers, ce qui lui permit de jouer des tours aux villageois.

Livre X

Francion eut alors envie de séduire «*la fille d'un riche marchand*», Joconde, qu'il étonna en lui montrant que, tout berger qu'il était, il connaissait les romans qu'elle lisait, et qu'il avait de belles manières. Comme elle apprit «*qu'il avait acquis par art magique les perfections qu'il avait*», il lui révéla : «*Je suis gentilhomme des plus nobles de la France*», et prétendit que, l'ayant vue, il avait pris «*un habit de villageois*» pour s'approcher d'elle. Elle fut conquise, et ils convinrent que, pour se retrouver ensemble, elle feindrait d'être malade et d'avoir besoin des soins que le magicien pourrait lui apporter. Et ce fut ainsi qu'ils connurent une nuit d'amour, au terme de laquelle la ville se trouva dans un grand «*tumulte*». En s'échappant, Francion se blessa et eut du mal à marcher. Aussi, voyant un homme sortir d'une «*chaise*», il prit sa place. Or celui qu'on y transportait était un séditieux qui avait provoqué le tumulte, et qu'on conduisait chez le gouverneur. Celui-ci se trouva donc face à Francion qui, s'il ne comprenait pas de quoi on l'accusait, décida de «*se donner du passe-temps*» et demanda donc que «*les femmes aient dorénavant à marcher toutes nues par la ville une fois l'année*». On comprit l'erreur, et on le laissa «*aller où il voulut*». Il partit «*à Lyon emprunter de l'argent [...] et suivre ses premières entreprises*». Arrivé dans un village, il décida de s'y prétendre un charlatan pouvant produire «*un onguent qui doit servir tous les maux*» ; de révéler aux habitants qui avait perdu son pucelage et qui était cocu, ce qui provoqua toute une série de situations troublantes et cocasses. Or survint Pétrone, «*son valet de chambre*», avec lequel, n'ayant pas oublié Naïs, il décida de partir à Rome. Il y retrouva son ami, le comte Raymond, qui était accompagné de Dorini, et il leur raconta ses aventures. Dorini lui apprit que Naïs était mécontente de son départ brusque, mais qu'il l'avait convaincue de la fausseté de la lettre qu'elle avait reçue. Survinrent Du Buisson, Audebert et Hortensius (dont sont racontées des mésaventures qui l'ont dégoûté de Paris : d'abord, on chercha à le berner au sujet de la traduction de «*la quatrième églogue de Virgile*» ; puis, parce qu'il portait des bottes pour n'être point «*crotté*» à Paris, on l'accusa d'avoir «*renversé à terre*» un enfant alors qu'il était à cheval, ce à quoi il s'était refusé toute sa vie ; enfin il dut résister aux menées d'*«un charlatan»* qui voulait absolument lui arracher les dents !).

Livre XI

Hortensius ayant «une présomption nonpareille» et ne cessant «d'étaler son éloquence», Francion l'interrogea sur ses ouvrages ; le pédant mentionna un roman où il parlerait de «choses arrivées dans la lune» et d'«un roman dessous les eaux» ; et il vanta sa «facilité d'écrire», se moquant des «sots». Or Francion, lui ayant subtilisé des papiers, y découvrit qu'il y avait recueilli des propos destinés à orner sa conversation ! La situation financière de Francion s'étant rétablie, il brillait à Rome où il continuait à courtiser Naïs au point qu'on admirait un «serviteur si accompli» ; cependant, Raymond le convainquit qu'il ne fallait «plus tant faire le passionné» et «accomplir leur mariage». On l'invita à «faire son histoire», mais il se contenta de révéler qu'il n'en avait écrit qu'un épisode sous le titre 'Le berger extravagant'. Là-dessus, il décida de «jouer quelque plaisir tour» à Hortensius : comme le roi de Pologne était mort, il demanda à quatre Allemands de prétendre être des ambassadeurs polonais venus à Rome pour demander au pédant d'être leur roi ; or celui-ci se vit tout à fait dans ce rôle, prévit même tout ce qu'il allait faire pour son royaume dans différents domaines ; cependant, les prétendus ambassadeurs se dirent mécontents parce qu'il ne voulait pas que «les premiers de l'État» couchent avec la future reine avant lui ; finalement, ils lui firent passer la nuit dans le même hôtel qu'eux, qu'ils quittèrent en lui laissant la note à payer ! Il avait décidé de rester à Rome jusqu'au jour où Francion épouserait Naïs, ce qui se fit, après qu'on ait joué différentes comédies ayant pour sujet l'amour, et malgré qu'on lui reprochait d'épouser une veuve, ce à quoi Francion répondit : «*Elle sait mieux ce que c'est d'aimer*» ; d'ailleurs, «*il commençait à voir toutes choses d'un autre œil qu'il n'avait fait auparavant et il croyait qu'il était temps qu'il songeât à faire une honnête retraite.*»

Livre XII

Arriva à Rome une connaissance de Francion, le comédien Bergamin qui pouvait se livrer à «mille bouffonneries» et qui l'amusa donc fort jusqu'au jour où il lui fit mention de «la belle Émilie», de la promesse qu'il lui avait faite et de celle qu'il avait faite à Naïs, s'élevant contre «l'infidélité des amoureux». Or, le lendemain, Naïs refusa de le recevoir, et il se plaignit : «*Mais quoi, l'empire de cette dame devait-il être si tyrannique que j'eusse les yeux bandés pour tous les autres objets? La nature n'a-t-elle pas donné la vue et le jugement aux hommes pour contempler et admirer toutes les beautés du monde?*» Il lui fallut s'expliquer, et il raconta qu'on lui avait fait connaître deux Vénitiennes venues à Rome pour obtenir justice dans un procès : une mère, Lucinde, et sa fille, Émilie, qui «était de la plus belle taille et semblait avoir plus de grâce qu'aucune autre que l'on puisse rencontrer.» Promettant à la mère son aide pour le succès de son procès, il ne voulait en fait que voir sa fille que, pour cause de leur pauvreté, on vouait au couvent. S'accoutumant «à cette discréction italienne» qui ne permet «point que l'on voie les honnêtes filles», il s'employa à lui envoyer des lettres où il promit de l'épouser. Aussi put-il se trouver seul avec elle et oser de hardies caresses sans toutefois «avoir d'elle à l'heure même tout ce qu' [il en pouvait] espérer.» Dorini lui apprit que, si Naïs avait refusé de le recevoir, c'est que les deux Vénitiennes s'étaient rendues chez elle, et lui avaient révélé que Francion «usait envers elles d'une tromperie manifeste» ; il se défendit en alléguant qu'il n'était pas si criminel : «*Lorsque j'ai été voir Émilie je n'étais point encore lié*» ; mais Dorini considéra «que l'on aurait beaucoup de peine à le persuader à sa cousine, qui était femme entière en ses résolutions.» «*Cela rendit Francion tout chagrin.*» Pour lui faire «passer sa mélancolie», Raymond le fit sortir en ville, et ils se rendirent dans une église où Francion sentit qu'on introduisait des pièces de monnaie dans sa «pochette». Or il fut saisi par quatre hommes qui avaient «charge de le mener prisonnier» devant un juge qui l'accusa d'avoir «forgé quantité de fausses pièces», un «dénonciateur» prétendant qu'il était l'auteur de nombre de «fourbes» alors qu'il affirmait «qu'il avait toujours demeuré dans la cour de France près des princes» et «s'étonnait merveilleusement d'être tombé en tel malheur». Ses amis décidèrent d'«employer tout leur crédit» pour le délivrer, Hortensius ne manquant pas de les amuser encore par des réflexions empreintes de pédanterie. C'est alors que la maison fut envahie par des «sbires» qu'on avait chargés de fouiller la chambre de Francion, et que l'un d'eux, resté en arrière, fut capturé et en vint, sous la menace d'un fer rouge appliqué sur ses pieds, à avouer que notre héros était victime d'un pernicieux stratagème de son maître, Valère, qui était jaloux de la

relation qu'il avait avec Naïs, qui était poursuivie aussi par Ergaste, d'où leur complot pour nuire à Francion. On apprit qu'Ergaste avait, à Venise, joui d'Émilie qui avait même accouché d'un enfant de lui, et qui n'était venue à Rome avec sa mère que pour obtenir qu'il l'épouse ; mais, s'y refusant, il l'avait fait désirer par Francion. Or toutes ces «fourbes» furent découvertes et punies par un autre juge, honnête celui-là, qui condamna Valère en tant que faux-monnayeur, obligea Ergaste à épouser Émilie, et innocentia Francion. Aussi, non sans que se produise encore une étrange mésaventure survenue à Du Buisson, put-il reconquérir «*l'affection*» de Naïs, à laquelle il fut rapidement marié.

Analyse

La genèse

Le privilège accordé au libraire pour la publication de *“Histoire comique de Francion, fléau des vicieux”* étant daté du 5 août 1622, et le livre ayant été publié en 1623, cela laisse penser que le roman fut écrit en quelques mois de verve créatrice. D'ailleurs, dans son *“Avertissement d'importance aux lecteurs”* figurant en tête, Sorel indiqua : «*Je n'ai pas composé moins de trente-deux pages d'impression en un jour.*» Cela ne paraît pas impossible, étant donné l'unité de ton et la cohésion du texte. Cette première version comportait huit livres. Elle fut publiée anonymement, et ne fut jamais reconnue publiquement par son auteur. Elle obtint un succès immédiat, car, écrite pour «*donner du plaisir*», elle offrait une insolente satire des mœurs du temps.

Cela incita Sorel à donner bientôt cette suite aux aventures de son héros qui s'imposait puisqu'il avait annoncé un mariage futur avec la belle Naïs. Cette suite fut publiée en 1626 avec la seconde édition intitulée *“La vraie histoire comique de Francion”* et «*revue et augmentée de beaucoup*», de trois livres nouveaux (les livres IX, X et XI, tandis que le livre V était divisé en deux parties) et de quelques épisodes ainsi que de nombreuses anecdotes comiques et de quelques incidents à certains épisodes. Mais Sorel, se relisant, avait dû être effaré de ses hardiesse car il avait également retouché son texte initial en l'édulcorant, en le purgeant des obscénités, des gauloiseries, des mots crus, pour se conformer à l'évolution du goût vers plus de bienséances et à l'attitude plus rigoureuse des autorités. Il jeta même sur l'ensemble un voile parfaitement hypocrite car il ajouta des développements moraux qui avaient visiblement pour but de faire passer ce texte pour l'œuvre d'un bien-pensant, chaque étape du récit se concluant par un commentaire édifiant qui montrait au lecteur tout le danger qu'il y a à s'abandonner au vice, pour un livre de morale destiné à «*corriger les mauvaises humeurs*», les épisodes les plus scabreux n'étant là que pour «*servir d'exemple et d'instruction pour ceux qui veulent mener une pareille vie, leur faisant reconnaître que c'est un très mauvais chemin, ou pour que les bons esprits se garantissent des fourbes que l'on leur pourrait jouer*» (*“Avertissement”*). Cette prudence était justifiée parce que le cardinal Richelieu avait pris en main non seulement les destinées politiques mais aussi les destinées littéraires de la France ; de ce fait, il n'était plus question de se gausser de tout et de tous en ne se souciant que d'être drôle, la meilleure plaisanterie pouvant mener rapidement en prison. Ainsi, en 1623, quelques mois à peine après la parution de la première version du livre de Sorel, avait eu lieu le procès du poète Théophile de Viau, qui avait été condamné au bûcher à cause de ses idées libertines. Sorel chercha donc probablement à se protéger car on savait qu'il était le vrai auteur de *“La vraie histoire comique de Francion”*.

Si cette nouvelle version était moins audacieuse, elle contenait pourtant une attaque directe contre l'écrivain qui était l'idole du moment, Guez de Balzac, qui venait de publier les lettres qu'il avait écrites lors de son séjour en Italie, et qui lui avaient apporté la gloire, alors que Sorel n'appréciait guère son œuvre, et ne pouvait lui pardonner, d'une part, d'avoir écrit dans une lettre à un ami, à propos de *“La vraie histoire comique de Francion”* qu'«*il y a bien différence de remplir les oreilles de quelque son agréable et d'exprimer les pensées des artisans et des villageois selon les règles de la grammaire*», et, d'autre part, de n'avoir pas soutenu Théophile de Viau. De ce fait, Sorel reprit l'un des personnages les plus ridicules de son roman, le pédant Hortensius, pour en faire un fervent admirateur de Balzac, et placer dans sa bouche (au *“Livre XI”*) des passages entiers tirés des

“Lettres” de celui-ci, qui avaient été publiées à partir de 1624, et choisis naturellement parmi les plus emphatiques. Les lecteurs furent enchantés, et la réputation de Sorel s'accrut fort de cette querelle. D'autre part, toujours dans le “*Livre XI*”, il fit dire à Francion : «*Je me suis encore imaginé une agréable chose, c'est d'y mettre une épître dédicatoire sans y en mettre une, ou tout au moins de le dédier sans le dédier. Or voici mon invention : l'on verra ce titre écrit au second feuillet en grosses lettres : aux grands [les aristocrates les plus importants], comme si c'était l'adresse d'une lettre de dédicace, et puis il y aura dessous ces mêmes paroles : “Ce n'est pas pour vous dédier ce livre que je fais cette épître, mais pour vous apprendre que je ne vous le dédie point. Vous me répondrez que ce ne serait pas un grand présent que le récit d'un tas de sottes actions que j'ai remarquées ; mais que ne me donnez-vous sujet d'en raconter de belles, et pourquoi ne sera-t-il pas permis de dire des choses que l'on ose bien faire ? J'ai trop de franchise pour celer la vérité, et, si j'eusse eu assez de loisir, j'eusse grossi mon volume de la vie d'une infinité de personnes qui semblent briguer une place dedans mon histoire par leurs continues sottises. Que si ceux de qui j'ai déjà parlé dans mes entretiens satiriques ne considèrent que je me mets souvent tous des premiers sur les rangs et ne se contentent de rire avec moi de tout ce que je dis d'eux, savez-vous ce qu'ils gagneront à se sentir offensés ? c'est qu'ils découvriront à tout le monde que c'est d'eux que je parle, ce que l'on ne savait pas encore ; et qu'outre cela ils feront que désormais je ne feindrai plus de les nommer, puisqu'ils y auront commencé eux-mêmes. Vous semble-t-il qu'une personne de telle humeur se soucie beaucoup de dédier des livres, et que moi, qui ne saurais adorer que des perfections divines, je me doive humilier devant une infinité de gens qui sont tenus de rendre grâces à la fortune de ce qu'elle leur a donné des richesses pour couvrir leurs défauts ? Il vous faut apprendre que je ne regarde le monde que comme une comédie, et que je ne fais état des hommes qu'en tant qu'ils s'acquittent bien du personnage qui leur a été baillé. Celui qui est paysan et qui vit fort bien en paysan me semble plus louable que celui qui est né gentilhomme et n'en fait pas les actions : tellement que, ne prisant chacun que pour ce qu'il est et non pas pour ce qu'il a, j'estime également ceux qui ont la charge des plus grandes affaires et ceux qui n'ont qu'une charge de cotrets [fagots] sur le dos, si la vertu n'y met de la différence. Je n'ai pas si peu de considération à la vérité, que je ne croie bien qu'il se peut trouver des gens aussi illustres pour leur mérite que pour leur race et leur fortune, et que le siècle n'est pas si barbare, qu'il n'y ait encore quelqu'un de vous qui aime les bonnes choses ; mais que ceux qui sont de ce nombre le fassent connaître mieux que par ci-devant [auparavant], et je vous promets qu'alors non seulement je leur dédierai des livres, mais encore je serai prêt à vivre et mourir pour leur service.*” / Voilà l'épître que j'adresserai aux grands, laquelle n'est point pourtant une épître, ou tout au moins elle n'est point dédicatoire, mais plutôt négatoire.»

En 1633, fut donnée au public une troisième version, comportant douze livres («*l'heureux*», c'est-à-dire riche, mariage du héros ayant été reporté du onzième au douzième livre), et l’*“Avertissement d'importance aux lecteurs”*. Sorel y revint à plus de verdure, car il fit paraître le livre sous le pseudonyme de Nicolas de Moulinet, un autre écrivain du temps auteur de *“Facétieux devis et plaisants contes”*, mort depuis une dizaine d'années, mais cela ne trompa personne !

L'évolution du texte correspond à l'évolution de son auteur qui, à vingt ans, avait toutes les impertinences de la jeunesse et osait les exprimer dans une société assez permissive ; puis qui, étant plus mûr, devint soucieux de respectabilité, prit conscience qu'il vivait dans un monde où il n'était pas bon de se dire libertin et de fronder les autorités morales et religieuses.

L'intérêt de l'action

L'originalité n'étant pas du tout, au XVII^e siècle, une valeur positive, Sorel, pour écrire *“La vraie histoire comique de Francion”*, s'inspira de nombreux modèles :

-Les œuvres antiques que sont *“L'âne d'or”* d'Apulée (Après que sa maîtresse l'a transformé en âne par accident, le héros apprend que, pour retrouver sa forme humaine, il doit manger des roses. Ses diverses aventures malheureuses et burlesques au cours de cette quête des roses sont l'occasion pour lui d'apprendre et de raconter au lecteur de nombreuses histoires mêlant l'érotisme aux crimes sanglants et à la magie.) et *“Le satyricon”* de Pétrone (y sont contées les aventures, où sont

enchâssés d'autres récits, de deux jeunes gens qui, dans une Rome décadente, se disputent l'amour de l'adolescent Giton).

-Les livres de Rabelais suivant les vies de Gargantua, Pantagruel et Panurge.

-"Le décaméron" de Boccace, recueil de cent histoires reposant pour la plupart sur un ressort amoureux.

-"Les cent nouvelles nouvelles", recueil d'histoires gauloises, qui sont autant d'attaques lancées contre les femmes et les religieux.

-Les romans picaresques espagnols que Sorel mentionna d'ailleurs dans la seconde édition de "La vraie histoire comique de Francion", en parlant d'histoires «de gueux et de faquins» «comme celles de Guzman d'Alfarache et de Lazarille de Tormes» qui en sont d'ailleurs les deux plus célèbres. Dans chacun, le héros est un «picaro», un jeune homme pauvre et peu scrupuleux qui erre dans différents milieux ; qui rencontre, sur la route et dans des auberges, différents individus mais en particulier des canailles, truands ou prostituées ; qui, sous couvert de confessions, détaille complaisamment les vices et la manière d'en tirer profit ; qui fait donc ainsi son apprentissage de la vie autant que son ascension dans la société, en se forgeant une morale de survie autorisant tous les expédients. L'ensemble des livres, qui admettaient le décousu des épisodes, les rallonges, les insertions, et où du pittoresque était recherché dans les réalités les plus prosaïques (on y trouvait en particulier des portraits peu ragoûtants de vieilles femmes), dans la variété des épisodes, la rapidité de leur succession, le rôle prédominant du hasard, montrait sans fard l'envers du décor social, et servait donc de toile de fond à une vive satire. Leur réalisme et leur nouveauté avaient fait le succès de ces romans, dont plusieurs avaient d'ailleurs été traduits en français aux environs de 1620. Sorel leur a emprunté le thème central du héros qui est à la fois le lien et le prétexte des multiples épisodes, et les histoires de maquerelles, de courtisanes et de voleurs. Mais Francion n'est pas un «picaro», ni un coquin comme Guzman d'Alfarache ni un valet comme Lazarillo de Tormès ; c'est un gentilhomme, affublé d'ailleurs du titre de «marquis» ('Livre VIII') et qui aurait même côtoyé le roi ; même s'il connaît des vicissitudes, s'il doit parfois se préoccuper de sa survie immédiate, ses objectifs ne s'y limitent pas ; il a des goûts bien trop divers pour borner ses fréquentations aux matois, tire-laine et dupeurs ; s'il est sans préjugés, s'il se livre à des plaisanteries douteuses et à des actes libertins, il garde toujours un fond de noblesse. D'ailleurs, dans "La vraie histoire comique de Francion", les canailles ne sont pas les personnages essentiels ; il y en a bien d'autres, de tous états, de tous milieux.

On peut considérer que Sorel resta fidèle à la tradition de l'épopée qui privilégiait une division en douze livres. Cependant, celle-ci n'a pas été effectuée en fonction des actions ou des lieux, car, souvent, ils se bousculent dans un seul livre (ainsi au 'Livre X') ou débordent de l'un sur l'autre. Sorel semble donc avoir surtout voulu maintenir, entre ses «livres», une certaine même longueur (une quarantaine de pages, sauf pour le "Livre IV" qui n'en compte que 16, et pour le "Livre XII" qui en compte 74), le passage d'un «livre» à l'autre étant parfois annoncé (ainsi à la fin du "Livre III").

L'histoire est racontée pour moitié par un narrateur omniscient, extérieur à l'action, et pour moitié par les principaux protagonistes. Le narrateur se caractérise par ses nombreuses et souvent savoureuses interventions, et surtout par une désinvolture affichée, l'exercice soudain d'une grande liberté elliptique :

-Au "Livre I", on apprend que le voleur prit la bourse de Francion et «*sen alla où le destin le voulait conduire*».

-Au "Livre II", la très diserte Agathe annonce pourtant : «*Pour vous abréger le conte*».

-Au "Livre III", Francion, indiquant, dans le récit de sa vie, qu'il était «âgé d'environ treize ans», escamote les «années suivantes» : «*Je ne vous dirai rien de ce m'y advint, car ce sont petites choses qui ne feraient qu'importuner vos oreilles.*»

-Au "Livre V", Francion, s'étant étendu sur sa relation avec Diane, déclare non sans forfanterie : «*Après celle-là, j'en ai aimé beaucoup d'autres dont je ne vous parlerai point, ce serait trop vous ennuyer.*»

-Au "Livre VII", Francion dit avoir vu, au cours de la noce, «*d'autres badineries, qui seraient trop longues à réciter. Qu'il vous suffise que je voyais pratiquer tout un autre art d'aimer que celui que*

nous a décrit le gentil Ovide.» Plus loin, il prétend s'être, dans son duel, battu «avec une ardeur que vous vous pouvez mieux imaginer que je ne vous la puis décrire», ce que néanmoins il fait ensuite (on a donc affaire à une prétention !).

-Au "Livre VIII", Raymond empêche que soit racontée l'histoire d'un curé qui «aimait autant la compagnie d'une femme, que celle de son breviaire». Plus loin, il invite Francion à une «merveilleuse chère» où, les convives étant des hommes et des femmes, «la confusion fut si grande et si plaisante, que, dit Sorel, je ne vous la saurais représenter.» Puis, parlant des ébats amoureux des convives, il feint de se restreindre : «Je n'entreprends pas ici de raconter leurs plaisirs infinis : ce serait un dessein dont je ne verrais jamais l'accomplissement.»

-Au "Livre IX", Francion se retient : «Je n'entreprends pas ici de raconter leurs plaisirs infinis : ce serait un dessein dont je ne verrais jamais l'accomplissement.»

-Au "Livre X", si Sorel prend cette liberté : «Cependant qu'il [Francion] se repose tout à son aise, il faut raconter qui était celui qui occupait sa place. C'était un vieillard goûteux...», il se refuse ensuite à raconter les détails du voyage de Francion : «Je ne suis pas en humeur de m'amuser à toutes ces particularités. [...] C'est signe que je n'ai pas envie que vous le sachiez, puisque je ne le dis pas, et que l'on ne s'aille pas imaginer que ce soit une faute de jugement si je ne mets pas tout ceci.»

Le déroulement de l'action est vif dans ce roman désordonné, exubérant, baroque en diable, mené avec beaucoup d'alacrité, sur un mode allègre, plaisant et volontiers cru, où se succèdent des événements très variés : scènes de collège, de châteaux ou de la campagne, soirées de débauches, séductions amoureuses, procès, agressions nocturnes et duels ! Avec fougue, Sorel entraîne le lecteur dans un mouvement qui ne laisse jamais à l'attention le temps de se lasser ou de se contraindre. Pourtant, on peut considérer que, racontant essentiellement les aventures de Francion, gentilhomme français en quête du grand amour, il s'organise autour de deux pôles féminins, le montre animé de deux mouvements principaux : il part d'abord à la recherche de l'amour physique à travers le personnage de Laurette, femme de Valentin et ancienne prostituée et, ayant obtenu ses faveurs, se trouve déçu, se rend compte que les plaisirs faciles sont finalement trompeurs ; comme, d'autre part, il est tombé amoureux du portrait de la belle et pure Naïs, il se tourne alors vers l'amour idéal, et épouse finalement celle-ci.

Le lecteur est d'emblée jeté dans ces aventures, le rideau se levant sur l'étrange embrouillamin nocturne du "Livre I" causé par le stratagème auquel Francion a recours pour passer la nuit avec Laurette en abusant son mari, le procédé tournant court à cause de l'intervention malencontreuse de voleurs. Blessé, il doit s'enfuir en s'étant couvert de ridicule. Puis les événements sont provoqués par toute une série de rencontres qu'il fait. Ainsi :

-Dans une auberge, il fait la connaissance d'Agathe et de Raymond.

-Quand il part à la recherche de Naïs, les hasards du voyage lui font rencontrer successivement l'aubergiste qui s'était fait passer pour mort, un compagnon de route qui lui parle de l'avare Du Buisson, Du Buisson lui-même, puis son fils ; un autre voyageur qui, coïncidence extraordinaire, alors qu'il se pâme devant le portrait de Naïs, lui indique l'avoir vue dans une ville d'eaux proche.

-Dans les derniers livres, quand il a quitté sa prison, il reprend une existence d'errant (coupée d'un intervalle de tranquillité pendant lequel il est berger dans un village) et doit chaque jour résoudre le problème du vivre et du couvert par des tours d'adresse.

-S'il se fixe à Rome, il ne manque pas d'y recevoir des visiteurs et de faire d'autres rencontres, avant d'en arriver à enfin épouser Naïs !

On assiste à une pléthore de péripéties, de détours, de divers épisodes, d'aventures souvent drolatiques ou libertines, mais aussi parfois dangereuses.

D'autre part, Sorel s'est donné le droit de greffer sur cette intrigue centrale assez lâche de nombreux récits enchâssés, des histoires diverses et amusantes dont certaines sont très longues et en comprennent encore d'autres ! On peut signaler en particulier :

-au "Livre II", sur une quarantaine de pages, le récit que fait Agathe de sa vie et de celle de Laurette ;
-au "Livre VI", l'étalement du galimatias corrosif du fou Colinet ;

- au "Livre VII", «*le conte d'un comte de qui je ne fais guère de compte*», récit, plein de péripéties et qui s'étend sur six pages, de la volonté de vengeance du comte Bajamond !
- au "Livre VII", la mention de l'étrange conduite de Raymond, qui avoue être le voleur de la bourse de Francion, mais se montre «*tellement en courroux*» contre lui, qu'il le garde enfermé, et dit même être «*résolu de le faire mourir*» ; puis le retournement complet de situation au début du "Livre VIII" ;
- au "Livre VIII", la survenue du récit tout à fait accessoire de l'entreprise de conversion de l'avare Du Buisson dans laquelle se lança Francion ;
- au "Livre X", l'histoire du «*vieillard goutteux, le plus méchant homme de la ville*» ;
- au "Livre X" et au "Livre XI", la mention des mésaventures subies par Hortensius.

De plus, sont constamment alignées des anecdotes, des plaisanteries, des mystifications, des scènes croquées sur le vif, prises au vol, etc., tout cela avec la liberté des contes amusants et débouchant sur une chute, surtout dans la première partie du roman, celle parue en 1626. De ce fait, la narration est assez complexe.

La vivacité de la narration se manifeste par le fréquent passage du passé au présent (le fameux présent de narration) pour rendre plus vivants des moments de l'action, pour faire comme si on y assistait en direct.

Si la narration est, dans l'ensemble, linéaire, on assiste à un grand retour en arrière quand est demandé à Francion le récit de sa vie, ce qui le fait parler de son père, de sa jeunesse. Puis la linéarité de l'histoire est respectée pour le séjour en Italie. Mais, si, à partir du "Livre IX", la trajectoire est plus nette, une surprise est toutefois ménagée avec le début du "Livre XII" où, nouvel élan de l'action et déploiement d'une plus grande habileté narrative, survient la mention surprenante et mystérieuse d'Émilie, occasion d'un dernier écart de Francion, tandis que s'accumulent les péripéties, en particulier une péripétie policière, qui retardent le mariage avec Naïs qui avait pourtant été déjà conclu auparavant ! On a vu que cela s'explique par la genèse du roman, qui s'est faite en plusieurs étapes. Ainsi, Sorel, qui reprochait aux romanciers qui étaient ses contemporains de composer leurs romans comme on tresse une natte, en les allongeant indéfiniment par de nouveaux épisodes, n'a donc pas fait autre chose !

On le voit aussi recourir à des procédés traditionnels comme celui des «reconnaissances», dont celle, plaisamment dramatique, qui fait de l'autre voyageur se trouvant à l'auberge ("Livre III"), un châtelain qui se dit intéressé par le vol qu'a subi Francion, pour, en tant que «*seigneur bourguignon*» (indication nouvelle donnée au "Livre VII", avant celle de son nom, «*comte de Raymond*»), révéler, au "Livre VIII", qu'il est le voleur lui-même, ce qui n'empêche pas une amitié entre lui et Francion qui dure jusqu'à la fin !

On s'étonne aussi de l'apparition soudaine de Pétrone, «*valet de chambre*» de Francion ("Livre X").

Dans ce roman facétieux, écrit pour «*donner du plaisir*», se manifeste constamment la volonté de faire rire, grâce à des effets comiques proches de la farce, comme les multiples grivoiseries, ou, au contraire, les pastiches de romans «précieux» en vogue au début du XVII^e siècle, proposant des modèles idéaux de perfection et étant souvent des romans-fleuve, de plusieurs milliers de pages, comme les célèbres "L'Astrée" (d'Honoré d'Urfé), "Clélie" ou "Le grand Cyrus" (de Mlle de Scudéry), avec ces thèmes traditionnels : quête de la bien-aimée, déloyauté criminelle d'un rival, malentendu entre les amants, emprisonnement, existence clandestine sous une fausse identité, etc.. De ce fait, "La vraie vie comique de Francion" présente de nombreuses invraisemblances :

- Agathe, au "Livre II", et Francion, dans son long récit qui remplit les "Livres III, IV, V et VI", tiennent des discours d'une longueur extraordinaire dans lesquels sont rapportés textuellement des vers, des lettres, des conversations entières.
- Naïs devient amoureuse de Floriandre à la seule vue de son portrait, et, de même, Francion devient amoureux d'elle à la seule vue de son portrait.
- Au "Livre IX", Francion fait le choix d'être berger, et s'attarde longtemps dans un village sans chercher à faire savoir de ses nouvelles à Naïs sans doute anxieuse de son sort.

-Au "Livre X", survient le «*tumulte*» dans la ville, et on peut s'étonner que des porteurs, qui ont fait monter un vieillard dans leur «*chaise*», la déposent à leur arrivée dans une salle vide et s'en aillent sans un mot ni un regard pour celui qui doit en sortir.

-Etc..

Néanmoins, ce fut justement par opposition à l'irréalisme des romans «précieux» que celui-ci fut intitulé "*La vraie histoire comique de Francion*", les mots "histoire comique" désignant au XVII^e siècle, comme l'indique Sorel, «une peinture naïve de toutes les diverses humeurs des hommes, avec des censures vives de la plupart de leurs défauts, sous la simple apparence de choses joyeuses» ; ce qui sous-entendait que l'œuvre traitait de personnages moyens ou bas, et évoquait leur vie quotidienne ; ce qui induisait satire de mœurs et satire de caractères, plaisante et diverse.

Et, en effet, le livre est essentiellement un roman réaliste dans lequel Sorel, qui allait déclarer dans son ouvrage intitulé "*De la connaissance des bons livres*" : «*Les bons livres comiques font des tableaux naturels de la vie humaine*», chercha une forme de vérité. D'ailleurs, il fait dire à Joconde : «*L'histoire véritable ou feinte doit représenter les choses au plus près du naturel, autrement c'est une fable qui ne sert qu'à entretenir les enfants au coin du feu, non pas les esprits mûrs dont la vivacité pénètre partout.*» ("Livre X"). Si, avant Honoré de Balzac, il fit un roman où l'on parle d'argent (au "Livre I", un voleur s'empare de la bourse de Francion ; au "Livre II", on voit agir le voleur qu'est Marceau, de l'argent est extorqué au gentilhomme anglais par le «*commissaire*» et, surtout, il est question des temps de prospérité et de misère d'Agathe ; au "Livre III", on apprend que, alors qu'il était au collège, le père de Francion envoyait en retard les écus destinés aux professeurs, et sa bourse lui est de nouveau volée, le comte Raymond déclarant vouloir retrouver le voleur ; au "Livre IV", son argent lui est de nouveau dérobé, et il se trouve dans une grande pauvreté ; au "Livre V", il reçoit de l'argent de sa mère ; au "Livre VII", devenu ménétrier, il discute de son salaire (d'où les mots «*seize sols*», «*écu*» et «*demi-écu*») ; au "Livre VIII", Raymond se déclare le voleur de sa bourse ; au "Livre X", Francion part «à Lyon emprunter de l'argent» ; au "Livre XI", on apprend que sa situation financière s'est rétablie ; au "Livre XII", il est inquiété pour des pièces de monnaie introduites dans sa «*pochette*» et accusé d'avoir «*forgé quantité de fausses pièces*») et si, au "Livre XI", il fit bien annoncer par Hortensius le réalisme balzacien : «*On n'a vu encore des romans que de guerre et d'amour, mais on peut en faire aussi qui ne parlent que de procès, de finance ou de marchandise. Il y a de belles aventures dans ce tracas d'affaires*», il ne s'agissait pas tant, pour lui, d'être réaliste à la manière du XIX^e siècle en faisant, comme Balzac, concurrence à l'état-civil, mais simplement de poursuivre ce naturel tant recherché par le XVII^e siècle en écartant la matière idéaliste et mythique des romans «précieux» au profit d'une matière proche de la vie des lecteurs.

Le «roman comique» n'avait encore donné qu'une œuvre agréable et répondant exactement à la définition, "*Les caquets de l'accouchée*", amusante satire de la bourgeoisie parisienne, dont la parution fut contemporaine de celle de "*La vraie histoire comique de Francion*". Les autres contes ou histoires dits «comiques» tombaient dans la farce et la vulgarité, dans des «*narrations pleines de bouffonneries basses et impudiques pour apprêter à rire aux hommes vulgaires*» ("Avertissement"). En fait, le genre était difficile, car il exigeait de l'auteur des qualités d'observation, et, si l'on voulait faire œuvre de longue baleine, il fallait que le fil conducteur fût assez solide pour autoriser la diversité de l'action. Or, se recommandant de Rabelais et de sa géniale désinvolture, les conteurs s'abandonnaient à la négligence et à la facilité.

Par ailleurs, dans ce roman réaliste, Sorel déploya aussi une extraordinaire imagination fantastique qui culmine au "Livre III", car, dans un passage où se manifeste une exubérance baroque, il fit parler Francion de ses rêves. Il dit avoir été affamé, sur un lac, dans une «*nef*» qui avait un trou qu'il fallait tenir bouché pour pouvoir se nourrir d'un «*délicieux manger*» tombé du ciel, dans lequel, après avoir plongé dans l'eau, il s'était retrouvé près du «*siège de la lumière*», y voyant «*de belles dames*» qui lui firent, dit-il, «*des caresses si grandes que j'en étais honteux*», tandis qu'il découvrit d'autres «*singularités du lieu*» comme «*la matière des âmes des mortels*», «*les excréments des Dieux*» dont certains «*s'exerçaient à faire tenir la sphère du monde en son mouvement ordinaire*». Ensuite, il revint sur la terre où, «*dans un pré assez florissant*», il vit «*grande quantité de monstres*» qui, «*nonobstant*

leur captivité, ne laissaient pas de témoigner leur allégresse» ; puis «une ancienne matrone vêtue à la grecque» lui promit «des perfections infinies», mais lui donna «la plus laide forme que l'on se puisse figurer», avant qu'il se voie face à un monstre dont le poil «croissait à vue d'œil», qu'il dut s'employer à raser, qui lui commanda de le faire rire (pour y parvenir, il lui conseilla de se construire un palais en entassant «les ordures que son ventre rejeterait par son boyau culier») ; face à des «hommes tous nus» qui, attrapés, «ouvraient leur poitrine qui se fermait à boutons» et en tiraient «leur cœur fait en forme de trèfle» pour le faire manger à «une majestueuse dame», ce qui le fit fuir et tomber sur «un vieillard» auquel «l'usage de la parole était interdit», tandis qu'il y avait auprès de lui «six arbres» qui proféraient «des paroles pleines de blâmes et d'injures» avant que leurs langues soient «tranchées en pièces» par «un grand géant» qui voulut s'attaquer aussi à lui, mais en vain ; «une telle puanteur sortait de son corps» que Francion s'enfuit pour, cette fois, voir des hommes qui, dans l'eau, «étaient dans les délices jusqu'à la gorge», et vouloir les imiter pour, de ce fait, choir «en un lieu» couvert «de jeunes tétons» où l'accueillit «une belle dame» qui lui promit «une liqueur délicieuse» mais «pissa plus d'une pinte d'urine» qu'elle lui «fit engorger», lui «bailla un soufflet» avant que son corps «tombe tout par pièces», ces membres continuant cependant «de faire leurs offices», ce qui l'incita à vouloir la reconstituer et lui donner du plaisir. Aussi le conduisit-elle auprès de «vingt belles femmes toutes nues» qui frappèrent ses fesses ; il les fuit pour se retrouver avec «une vieille toute telle qu'Agathe», qu'il se refusa de «baiser» ; qui lui promit : «Tu t'en repentiras», étant alors devenue Laurette qu'il voulut «baiser» mais qui «s'évanouit dans ses bras» ; ce qui causa chez les autres femmes «de gros éclats de risées» et la proposition de prendre l'une d'elles ; mais comme il voulut «celle qui a encore son pucelage», elles lui montrèrent des «fioles» qui contenaient leurs pucelages offerts au dieu de l'amour, parmi lesquels celui de Laurette dont il comprit qu'«elle n'a pas attendu au jour de son mariage à faire cueillir une fleur entièrement éclosé, laquelle se fût fanée sans cela et ne lui eût point apporté de plaisir» ; elles lui montrèrent encore le temple de Vulcain qui était celui des cornes des cocus, dont sortit Valentin, qui fut sifflé par elles, tandis que Francion pria «à loisir le dieu Vulcain à ce qu'il me donnât la grâce de plutôt planter des cornes que d'en recevoir», et fit à l'Amour «une dévote oraison où je le suppliais de me départir le pouvoir de gagner tant de pucelages que j'en couvrisse tout son autel.» Or Valentin lui «donna de roideur un tel coup de ses cornes dedans le ventre qu'il m'y fit une fort large ouverture», ce qui lui permit de contempler ses «boyaux» sans toutefois pouvoir apprécier leur longueur, avant que la plaie soit recousue par une femme. Elle l'invita à retrouver Laurette, mais celle-ci était «enfermée d'un étui de verre à proportion de son corps», pouvant toutefois lui déclarer qu'il était «aussi impuissant que Valentin aux combats de l'amour, mais qu'elle avait des remèdes pour me donner de la vigueur», lui «fourrant une baguette dedans le fondement, dont elle fit sortir un bout par la verge», baguette sur laquelle poussèrent «de petites branches» et «un bouton de fleur» bientôt «éclos» en offrant «les plus belles couleurs qui se puissent voir», mais fleurs qu'il coupa, ce qui lui fit «souffrir un peu de mal». Il passa entre les mains d'une «chirurgienne» qui lui indiqua : «Je ne sais rien qui vous puisse sauver. La fleur que vous avez coupée était un des membres de votre corps.» Cependant, elle permit à Laurette de «souffler dans une longue sarbacane» placée sur «le cul» de Francion qui reçut «un plaisir incroyable», tandis qu'elle le «souleva de terre» «jusqu'à la voûte». Alors qu'il voulut «enserrer son corps», il fut réveillé, «embrassant une vieille au lieu de celle que j'aime tant.» Et la réalité de ces expériences fantastiques serait accréditée puisque le châtelain, auquel Francion a raconté son rêve, fait soigner «la plaie qu'il avait à la tête» ! Il faut reconnaître que ce texte ferait aujourd'hui le bonheur d'un psychanalyste car y perce une très singulière perversité.

“La vraie histoire comique de Francion” est donc un très étonnant roman du début du XVIIe siècle qui, par ses multiples qualités narratives, a tout pour plaire au lecteur d'aujourd'hui.

L'intérêt littéraire

Dans "La vraie histoire comique de Francion", Sorel, qui aurait déclaré : «*Dans une vraie description, il faut tout dire*», se montra verbeux comme tous les écrivains de son temps, plein de verve, l'accumulation des détails lui ayant semblé une garantie de vérité.

On peut distinguer sa langue et son style.

* * *

Il usa de différentes langues.

Il donna des passages en latin, comme les déclarations des ambassadeurs polonais et la réponse d'Hortensius ("Livre XI")

S'il fit critiquer par Francion les nouveaux usages qui s'imposaient chez les poètes du temps de sa jeunesse («*Il fallait mettre en règne tout ensemble des mots anciens que l'on renouvellerait, ou d'autres que l'on inventerait.*

On peut d'ailleurs faire ce relevé de mots et d'expression usités au début du XVIIe siècle qu'on y trouve, et dont beaucoup ont aujourd'hui perdu la presque totalité de leur substance : «*accointance*» («fréquentation familière») - «*accoler la cuisse*» («saluer quelqu'un avec un grand respect, comme cela se faisait à l'égard d'un homme descendant de cheval») - «*accort*» («adroit» ; d'où : «*accortement*», «adroitement») - «*accroire*» («faire croire», «tromper») - «*admiration*» («étonnement») - «*affété*» («maniéré», «séduisant») - «*affronter*» («tromper avec audace» ; d'où «*affronteur*») - «*agnus dei*» («pièce d'étoffe où est enfermée une relique») - «*aiguillette*» («cordon ferré à chaque extrémité, servant à fermer ou orner les vêtements») - «*ains*» («mais») - «*aise*» («contentement», «bonheur» ; adjectif : «content») - «*aisements*» («lieux d'aisances») - «*ajambée*» («enjambée») - «*ajourner*» («assigner en justice») - «*algarade*» («attaque») - «*andouille*» («charcuterie à base de boyaux de porc ou de veau») - «*antipéristase*» («action d'une qualité sur son contraire») - «*apetisser*» («rapetisser») - «*apparence*» («probabilité», «vraisemblance») - «*apparent*» («de haut rang», «distingué») - «*appellation*» («plainte qu'on fait devant un juge supérieur contre un jugement rendu par un juge inférieur») - «*appointement*» («action de pourvoir quelqu'un de ce qui lui est nécessaire») - «*après*» : «être après» («être en train de») - «*ardents*» («feux follets») - «*armet*» («casque complètement clos») - «*art*» («métier») - «*ase*» («âne» en gascon) - «*assaillir*» («entreprendre un acte sexuel») - «*s'assurer*» («se rassurer») - «*attitrer*» («suborner», «soudoyer») - «*aucunefois*» («quelquefois») - «*aune*» (mesure de longueur valant 1,18 m. ; d'où : «*Il en a eu tout le long de l'aune*», ce qui signifiait : «Il a été sévèrement battu») - «*aussitôt*» («aussi aisément») - «*autoriser*» («donner de l'autorité») - «*avaler*» («faire descendre») - «*avantage*» : «à l'avantage» («avantageusement») - «*avaricieux*» («avide de gain») - «*aveindre*» («saisir») - «*aventure*» : «par aventure» («par hasard», «peut-être») - «*babillard*» («bavard») - «*badelori*» («sot», «niais») - «*badin*» («sot», «niais») - «*bagues sauves*» («sans encourir de dommages») - «*bailler*» («donner», «mettre en mains») - «*bien bailler*» («en faire accroire») - «*baillevesse*» («femme du bailli») - «*bailli*» («officier royal») - «*banal*» («à la disposition de la communauté») - «*bander*» («armer») - «*barbe*» («cheval arabe») - «*basse-fosse*» («cachot souterrain d'un château-fort») - «*baste*» («tour», «supercherie») - «*bavolet*» («coiffe couvrant la nuque») - «*béatilles*» («viandes délicates») - «*bélitre*» («mendiant», «gueux») - «*bénéfice*» : «courir le bénéfice» («fréquenter de mauvais lieux») - «*bénin*» («bienveillant», «paisible») - «*besognes*» («vêtements», «objets de nécessité») - «*bienveigner*» («faire bon accueil») - «*bigearre*» («capricieux», «fantasque» ; d'où «*bigearrerie*») - «*bise*» («petite miche qu'on donnait aux écoliers») - «*bissac*» («besace») - «*blanc*» (monnaie d'argent qui valait cinq deniers) - «*bouchon*» (bouquet de feuillage servant d'enseigne aux auberges de la campagne) - «*bouque*» («bouche») - «*bouquin*» («vieux bouc», «satyre») - «*bourde*» («histoire trompeuse») - «*bourrée*» (danse campagnarde) - «*bourru*» («extravagant», «fantasque») - «*boutade*» («caprice», «changement d'humeur») - «*bouter*» («mettre», «pousser») - «*boyau culier*» («anus», «rectum», «colon») - «*brandiller*» («branler») - «*branle*» (danse) - «*braquemard*» (épée courte et large, portée le long de la cuisse) - «*brasser*» («tramer», «combiner») - «*brave*» (tantôt «élégant», d'où «*braverie*» ;

tantôt «courageux») - «*breneux*» («souillé d'excréments») - «*brillement*» («le fait de briller») - «*bruire*» («retentir») - «*brute*» («animal» ; d'où «*brutal*») - «*buffle*» («homme stupide») - «*bureau*» («étoffe de laine très forte») - «*buter*» («avoir un but») - «*cabinet*» («lieu où l'on place des objets de curiosité, d'étude») - «*cabriole*» (figure de danse) - «*cacochyme*» («en mauvaise santé») - «*cagnard*» («bordel») - «*caillette*» («personne frivole et bavarde») - «*calamite*» (pierre d'aimant) - «*camus*» («penuaud», «confus») - «*capilotade*» («mélange») - «*carabin*» (soldat armé d'une carabine) - «*Carême-prenant*» (début du Carême, mardi-gras, jour de grande liesse) - «*caresse*» (toute démonstration d'amitié ou d'affection) - «*carneau*» («créneau») - «*carrière*» : «*se donner carrière*» («céder à son inclination») - «*carrousse*» («beuverie», «ripaille») - «*cassade*» («tromperie pour se débarrasser de quelqu'un») - «*casse*» : «*donner de la casse*» («licencier») - «*castille*» («petite querelle») - «*catze*» («cas», «événement», «hasard») - «*cause liquide*» (en langage de justice, «cause claire et sans contestation») - «à cause que» («pour la raison que», «parce que») - «*caver*» («creuser») - «*céans*» («ici même») - «*celer*» («cacher») - «*célivage*» («qui erre dans le ciel») - «*chagrin*» (adjectif : «triste») - «*chaire*» («chaise») - «*chaise*» («chaise à porteurs») - «*chalandise*» («clientèle») - «*chambrillon*» (terme péjoratif, «petite servante») - «*change*» : «*rendre le change*» : «répliquer adéquatement») - «*chanterelle*» (corde la plus aiguë d'un instrument à cordes) - «*chapeau de fleurs*» («couronne de fleurs») - «*chape-chute*» («aubaine au dépens d'autrui») - «*chapelis*» («carnage») - «*se chatouiller*» («s'exciter») - «*chercheur de barbets*» («voleur qui prétend être dans la maison à la recherche d'un chien barbet») - «*chère*» («repas», mais aussi «visage») - «*chétif*» («petit», «pitoyable») - «*cheval*» («ignorant», «grossier») - «*chevet*» («traversin») - «*cheville*» («tige dont on se sert pour boucher un trou») - «*chicaner*» («entreprendre des actions en justice») - «*chiche*» («avare» ; d'où «*chicheté*») - «*chiquenille*» («blouse de grosse toile») - «*chômer*» («manquer de») - «*chopine*» (mesure de capacité valant près d'un litre) - «*chopper*» («trébucher», «se tromper») - «*chrétien*» : gros chrétien» («peu dévot») - «*ci-devant*» («auparavant») - «*clerc*» («jeune lettré» ; d'où «*pas de clerc*» : «faute commise par inexpérience») - «*clergeon*» («petit clerc de procureur») - «*col*» («cou») - «*colombin*» (couleur entre le gris, le rouge et le violet) - «*collationner à l'original*» («comparer une copie à l'original») - «*colliger*» («inférer», «déduire») - «*colorer*» («maquiller», «camoufler») - «*combat du verre*» («consommation d'alcool») - «*combien que*» («même si») - «*commandement*» : «*avoir quelque chose à commandement*» («l'avoir à sa disposition») - «*commodités*» («biens») - «*communication*» («commerce») - «*compagnon*» : «*bon compagnon*» («homme gai», «bon vivant») - «*compas*» («calcul», «appréciation») - «*compassé*» («réglé comme un compas») - «*con*» («vagin») - «*conche*» («habillement», «ajustement») - «*condition*» («situation sociale») - «*conférence*» («comparaison», «collation») - «*confitures sèches et liquides*» («fruits confits et confitures») - «*congrès*» («preuve de sa capacité sexuelle donnée devant témoin») - «*conjurations*» («paroles de sortilège, faisant partie d'un rite») - «*conquêter*» («conquérir») - «*considération*» : «*pour ma considération*» («si je considère mes intérêts») - «*consulter*» («délibérer») - «*contention*» («débat», «discussion») - «*contredit*» («pièce d'écriture fournie pour réfuter les arguments de la partie adverse») - «*contre-taille*» («voix entre le ténor et «le dessus») - «*convaincu*» («reconnu coupable») - «*conversation*» («fréquentation») - «*convive*» («festin») - «*coquefredouille*» («sot») - «*coquille*» («vulve») - «*corbillon*» («petite corbeille d'osier») - «*cornet*» («grande flûte») - «*cornu*» («extravagant») - «*corratière*» («entremetteuse») - «*cotillon*» («jupe de dessous») - «*cotret*» («fagot») - «*cotte*» («robe») - «*couleur de roi*» («bleu roi») - «*courage*» («cœur», «fierté») - «*couraine*» («cousine») - «*courante*» (danse à trois temps) - «*courir la bague*» (jeu où des cavaliers devaient, avec leur lance, emporter une bague suspendue) - «*courroux*» («colère») - «*courtine*» («rideau de lit») - «*courtisan*» : «à la courtisane» («à la manière des courtisans») - «*courtoisie*» («faveur que fait une femme à un homme») - «*cousins*» : «*grands cousins*» («bons amis») - «*couvert*» («vêtu») ; «à couvert» («en cachette») - «*couvertement*» («de façon cachée») - «*coyon*» («lâche», «poltron» ; d'où «*coyonnerie*») - «*crochet*» («croc-en jambe») - «*crocheteur*» («porteur de fardeaux qui s'aidait d'un crochet») - «*croix*» («côté d'une pièce de monnaie où une croix était imprimée») - «*cruche*» («borné») - «*crue*» («levée de troupe», «promotion») - «*cuider*» («croire», «penser») - «*cuistre*» («valet de collège, chargé en particulier de servir les pensionnaires») - «*décevoir*» («tromper») - «*déchiffrer quelqu'un*» («le calomnier») - «*déduire*» («exposer en détail», «démontrer») - «*déduit*» («plaisir», «distraction») - «*défaut*» : «*lever un défaut*» («constater un refus de comparaître en justice») -

«déferré» («déconcerté») - «délibération» («discours») - «délibéré» («résolu», «hardi») - «délibérer» («décider») - «demi-ceint» («ceinture étroite») - «demi-setier» (mesure de capacité valant près de d'un demi-litre) - «déniaisé» («malin», «rusé») - «dénoncer» («déclarer officiellement») - «départie» («séparation») - «départir» («partager») - «dépecher matière» («agir promptement») - «déprendre» («dépenser») - «dépriser» («déprécier», «mépriser») - «derechef» («de nouveau») - «desçu» : «à mon desçu» («à mon insu») - «dessein» : «avoir du dessein» («avoir des intentions») - «dessus» («la voix la plus élevée») - «détester» («jurer», «pester») - «devant que» («avant») - «diantre» (altération de «diabolique») - «diligence» («rapidité») - «dînée» («dîner») - «disposition» («agilité», «adresse») - «doctrine» («science», «connaissance») - «Domine» («maître») - «douaire» («ensemble des biens laissés en usufruit par le mari à sa veuve») - «douzain» (monnaie valant douze deniers) - «drôle» («coquin») - «drôlerie» («farce plaisante») - «drôlesse» (féminin de «drôle») - «eau d'ange» («eau parfumée») - «ébaubis» («réjoui») - «s'ébouffer de rire» («pouffer de rire») - «écouler» («passer le temps», «patienter») - «écrou» : «faire l'écrou» («écrouer») - «effet» : «par effet» («effectivement») - «effort» («effet», «résultat important») - «égard» : «avoir de l'égard dessus» une personne («la contrôler») - «s'embéguiner» («tomber amoureux») - «embonpoint» («bonne mine», «bonne santé») - «embourser» («gagner de l'argent») - «emmi» («au milieu de») - «émouvoir» («mettre en mouvement») - «empan» (mesure de longueur valant 2,43 m.) - «empannon» («plume garnissant les flèches») - «empêché» («embarrassé») - «empire» («pouvoir», «puissance») - «encharger» («donner charge», «recommander») - «enchère» («porter la folle enchère» : «supporter le dommage») - «encoiffer» («emprisonner») - «s'encourir» («courir») - «enfiler» («raconter longuement») - «enfiler la venelle» («s'enfuir») - «engorger» («avaler») - «ennui» («tourment», «vif chagrin») - «s'enquêter» («s'enquérir») - «enseigne» («renseignement») - «enseigne de diamants» («bijou») - «ente» («greffe») - «entrant» («entreprenant») - «entre-deux» («séparation») - «entretien» («divertissement») - «envier le haut bout» («prétendre à la meilleure place») - «envisager» («dévisager») - «épices» («dons à faire aux magistrats») - «époinçonner» («aiguillonner», «exciter») - «escampativos» (mot gascon : «escapade») - «escarcelle» («grande bourse suspendue à la ceinture») - «espie» («espion») - «estafier» («valet de pied») - «étourdir» («rendre moins sensible», «apaiser») - «étrivières» (courroies du harnais d'un cheval, dont on se servait pour frapper un coupable) - «étude» («cabinet de travail») - «excorier» («écorcher») - «exeat» («billet de sortie») - «expédition» («papier utilisé en matière de justice») - «extraction» («origine familiale») - «facteur» («celui qui achète pour d'autres marchands») - «faquin» («portefaix», «individu impertinent et méprisable») - «feindre à» («hésiter») - «femme» : «prendre à femme» («épouser») - «ferrement» («outil en fer») - «fiammette» («couleur rouge qui imite celle du feu») - «fier» («farouche», «cruel») - «fili David» («fils de David», exclamation tirée des Évangiles) - «fin» : «mettre à fin» («mener à son terme» ; «tirer à la fin» : «aller vers la mort») - «fleuron» (figure de danse) - «foi» : «à la bonne foi» («franchement et simplement»), «promettre la foi» («promettre le mariage») - «fondement» («les fesses») - «forces» («espèce de ciseaux») - «forme» («banc garni d'étoffe et rembourré») - «fortune» («hasard», «sort», «situation sociale», «bonheur») - «fouailler» («pénétrer sexuellement») - «foudre» (mot masculin : «faisceau enflammé, arme et attribut de Jupiter») - «fougue» («colère») - «fourbe» («tromperie», «duperie») - «fourchette» («bâton terminé par une fourche sur lequel on appuyait le mousquet pour pouvoir tirer») - «foutre» («sperme») - «franchise» («liberté», «sécurité») - «fretin-fretailler» (chez Rabelais : «s'accoupler») - «frime» : «faire la frime» («faire des manières») - «friper» («dérober») - «fripon» («jeune écolier très dissipé», «homme très galant») - «froid» : «faire le froid» («répondre froidement») - «frotter» («battre») - «fusil» («pièce d'acier avec laquelle on battait le silex pour en tirer une étincelle») - «gaillarde» (danse à trois temps de rythme vif) - «galant» («distingué», «de bonne compagnie», «qui aime s'amuser») - «galefretier» («vaurien») - «galetas» («logement misérable») - «galimatias» («discours sans suite», «mélange confus») - «galoché» («élève externe») - «galoureau» («jeune homme qui fait le galant») - «garde-robe» («pièce où l'on suspendait les vêtements») - «gaupe» («femme méprisable») - «gausser quelqu'un» («se moquer de lui») - «géhenner» («torturer») - «gêne» («torture») - «généreux» («appartenant à l'aristocratie», «fier», «courageux») - «génie familier» («esprit attaché à une personne») - «gentillesse» («finesse d'esprit») - «glorieux» («vaniteux», «orgueilleux») - «godiveau» («espèce de pâté») - «godronner» («faire des godrons, des plis ronds») - «gogailles» («bombance») - «goguenarder» («avoir de sots propos») - «goguettes» :

«être en ses goguettes» («être gai sous l'effet de la boisson») - «gondole» («verre à boire long et étroit») - «gorgiase» («belle») - «goujat» («valet d'armée») - «gouverner» («prendre soin de quelqu'un», «exercer sur lui une direction morale») - «grâce» : «de ma grâce» («spontanément») - «grègues» («culotte bouffante») - «grimaud» («jeune écolier» ; d'où «grimauderie») - «gros» («enceint» ; il s'agit de Jupiter !), «être gros de» («être impatient, avide») - «guerre» : «en bonne guerre» («par un moyen légitime») - «guet» (police urbaine de nuit) - «guette» : «à la guette» («aux aguets») - «gueunuche» («guenon») - «gueuser» («faire le gueux») - «gueux» («pauvre») - «guiterne» («guitare») - «habitude» («relation») - «hallebren» («jeune canard sauvage») - «haridelle» («cheval maigre et peu vigoureux») - «harmonie» («musique») - «hasard» («risque», «péril») - «heure» : «haute heure» («tard»), «tout à cette heure» («tout de suite») «heures» («livre de prières») - «homme de paille» («homme de peu, qui couche sur la paille») - «housse» (couverture qu'on mettait sous la selle pour protéger le cavalier de la boue) - «houssine» (baguette dont on frappait les chevaux) - «humeur» («tempérament», «caractère») - «hypocras» (vin sucré et aromatisé à la cannelle) - «impourvu» : «à l'impourvu» («à l'improviste») - «impertinent» («sot») - «inclinaison» («inclination») - «incontinent» («aussitôt», «sur le champ») - «industrie» («habileté à exécuter quelque chose») - «ingénument» («franchement») - «insulce» («sot») - «intimé» («assigné en justice») - «issoir» («sortir») - «jambette» («petit couteau dont la lame se replie dans le manche») - «Janin» («cocu») - «jargonner» («parler jargon», «bavarder», «chanter comme un oiseau») - «jobelin» («sot») - «jubilé» : «grand jubilé» («l'année sainte» où avaient lieu les grands pèlerinages à Rome) - «Jupin» («Jupiter») - «lâchement» («mollement») - «laisser» : «ne pas laisser de» («ne pas cesser de», «ne pas manquer de») - «latial» : «langue latiale» («le latin») - «layette» («tiroir d'armoire», «petit coffre») - «lèchefrion» («friandise») - «lendits» («jours où les élèves remettaient leurs honoraires à leur professeur») - «lésine» («avarice» ; d'où «lésinant») - «leste» («élégant») - «lévrier de bourreau» («agent de police») - «libelle» («petit livre») - «librement» («volontiers») - «se licencier de» («prendre la liberté de») - «lieu» : «avoir de lieu» («avoir une raison d'être») - «lieutenant civil» (magistrat et directeur de la police) - «lieux communs» (recueils où étaient notées des idées et des citations) - «lippée» («repas») - «louve» («grande prostituée») - «luminaire» («vue», «regard») - «main» («poignée» ; «faire sa main» («dérober») - «malencontre» («événement fâcheux») - «mal de saint» («épilepsie») - «malencontre» («malheur») - «malicieux» («malfaisant», «pervers») - «m'amie» («mon amie») - «mananda» : «par mananda» (juron) - «manant» («paysan», «roturier») - «manicle» («métier») - «manque» («défaut») - «maraud» («fripouille», «coquin») - «marchand» (se disait aussi de tous ceux qui achètent), «marchand mêlé» («qui sait toutes sortes de choses», «bon à plusieurs emplois»), «bonne marchande» («gaillarde», «luronne») - «margajat» (nom donné à des peuplades du Brésil) - «marmouset» («sorte de marionnette grotesque») - «marpaut» («vaurien», «lourdaud») - «marri» («contrit», «désolé») - «matois» («rusé») - «mécanique» («qui se fait avec les mains») - «méchant» («pauvre») - «médaille» («personne laide et vieille») - «ménage» («gestion d'un bien») - «ménager» («économiste») - «ménétrier» («musicien») - «menterie» («mensonge») - «mercaden» («marchand») - «merveille» («étonnement» ; d'où «émerveiller», «merveilleusement») - «messier» («garde champêtre») - «mignard» («gracieux», «délicat» sans sens péjoratif ; d'où «mignarder», «mignardise», «mignardement») - «mignon» («favori») - «minot» (mesure de capacité) - «mitan» («milieu») - «momerie cymérienne» (mascarade à la mode chez un peuple d'Asie mineure) - «montées» («escaliers») - «morbieu» (juron signifiant «par la mort de Dieu») - «morfer» («manger») - «morgoy» (juron signifiant peut-être «par la mort de Dieu») - «morveau» («museau» ; «lécher le morveau» («flatter bassement») - «mot de gueule» («bon mot licencieux») - «mouche» («jeu d'enfants où l'un d'eux, choisi par le sort, fait la mouche et sur lequel les autres frappent comme s'ils voulaient le chasser») - «moyenné» («négocié», «traité») - «muguet» («jeune élégant») - «muid» (mesure de capacité valant 268 litres) - «mutin» (adjectif : «séditieux») - «naïf» («naturel», «spontané») - «naïvement» («avec franchise») - «naïveté» («grâce et simplicité naturelles») - «nasarde» («coup sur le nez») - «nautonier» («navigateur») - «navrer» («blesser physiquement») - «nef» («bateau») - «nenni-da» («pas du tout») - «nippes» («choses de peu de valeur») - «niveterie» («niaiserie», «bagatelle») - «nonobstant» («malgré cela») - «nonpareil» («sans pareil») - «nourri» («élevé», «instruit») - «nouveau» : «de nouveau» («depuis peu») - «objet» (toute chose, même une personne, qu'on voit) - «office» («fonction») - «officier» («celui qui exerce une charge») - «opérateur» (vendeur

de drogues qui débitait ses boniments sur la place publique, les agrémentant d'intermèdes musicaux et de singeries) - «*oraison*» («*prière*») - «*orbe*» («*privé de*») - «*ordre*» («*tenue*», «*habillement*») - «*os*» : «*petits os carrés*» («*osselets*» d'un jeu) - «*oublieux*» («*vendeur d'oubliés*») - «*ouïr*» («*entendre*») - «*outu*» («*foutu*») - «*paillard*» («*homme de peu, qui couche sur la paille*», «*fainéant*», «*débauché*») - «*pailler*» («*cour de ferme où il y a de la paille*», «*domaine*») - «*palmes Idumées*» (elles poussaient près du Jourdain ; les obtenir signifiait conquérir les Lieux Saints) - «*parfin*» : «*à la parfin*» («*à la fin du compte*») - «*par la merci Dieu*» («en souhaitant bénéficier de la miséricorde de Dieu») - «*par la vertu gué*» («*par la vertu de Dieu*») - «*par le sangoy*» («*par le sang de Dieu*») - «*part*» : «*de bonne part*» («*de bonne extraction*») - «*parti*» («*affermage d'un impôt ou d'une fourniture de l'État*») - «*parties*» («*relevé des sommes dues*») - «*pasquil*» («*pamphlet*», «*écrit satirique*») - «*passade*» («*aumône*») - «*passage*» (figure de danse) - «*passement*» («*dentelle*») - «*passer à*» («*se contenter*») - «*pavillon*» («*tente de toile*») - «*pécune*» («*argent*») - «*peau de Roussy*» («*cuir de Russie*») - «*pécunieux*» («*riche*») - «*peneux*» («*confus*», «*honteux*») - «*pennache*» («*panache*») - «*se pennader*» («*se pavanner*», «*parader*») - «*Petites-Maisons*» (hospice de Paris qui recevait des fous) - «*philosophe*» («*alchimiste*») - «*piaffe*» («*luxe ostentatoire*») - «*pied*» : «*gagner au pied*» («*s'enfuir*») - «*pigeon*» («*personne bernée*») - «*pinte*» (mesure de capacité valant près de deux litres) - «*pirouette*» («*jouet d'enfant*», «*espèce de toupie*») - «*pitaut*» («*rustre*») - «*placet*» («*petit siège*») - «*plauder*» («*applaudir*») - «*plumache*» («*plumet*») - «*plumet*» («*filou*») - «*plus pour tout*» («*plus du tout*») - «*pochette*» («*poche du haut-de-chausse*») - «*poétâtre*» («*mauvais poète*») - «*poinçon*» («*bijou porté sur la tête*») - «*point*» : «*bien en point*» («*de belle apparence*») - «*pointe*» : «*sur la pointe d'une aiguille*» («*pour des détails*») - «*politesse*» («*culture*», «*élégance*») - «*poste*» («*élève déluré*», «*vaurien*») - «*poudre de Cypre*», «*poudre de Duc*» (poudres pour les cheveux, faites de farines parfumées) - «*pouilles*» : «*chanter pouilles*» («*faire des reproches*») - «*poulain*» (machine de bois permettant le transport des barriques) - «*poulet*» («*billet galant*») - «*pour ce que*» («*parce que*») - «*pourpoint*» («*vêtement d'homme couvrant le torse*») - «*pourri*» («*coup assez fort pour occasionner une contusion*») - «*pratique*» («*connaissance des règles de la procédure en matière de justice*» ; «*relations*», «*fréquentations*») - «*prefix*» («*déterminé d'avance*») - «*prégnant*» («*pressant*») - «*presse*» («*foule*») - «*prévôt des maréchaux*» («*officier royal chargé de la police*») - «*prix*» : «*au prix de*» («*en comparaison*») - «*procurer*» («*servir d'intermédiaire*») - «*procureur fiscal*» (officier exerçant le ministère public auprès des justices seigneuriales) - «*prou*» («*beaucoup*») - «*pucelle*» («*vierge*» ; d'où «*pucelage*») - «*quadruple*» (monnaie d'or valant deux louis ou deux pistoles) - «*quand et quand*» («*en même temps*») - «*quarte*» (mesure de capacité valant près de deux litres) - «*quarteron*» (quart d'un cent) - «*quartier*» : «*à quartier*» («*à distance*») - «*quérir*» («*chercher*») - «*quia*» : «*être à quia*» («*ne savoir que répondre*») - «*quitter*» («*renoncer*») - «*randon*» : «*à grand randon*» («*à flots*») - «*raquedenase*» («*avare*») - «*râtelée*» : «*dire sa râtelée*» («*donner son avis librement*») - «*ravaler*» («*abaisser*») - «*ravissant*» («*qui enlève de la force*») - «*rebec*» (instrument à cordes frottées par un archet court) - «*réciter*» («*raconter*») - «*recoi*» : «*à recoi*» («*paisiblement*») - «*récompense*» («*contrepartie*») - «*récompenser*» («*dédommager*») - «*recors*» («*policier*») - «*se recourre*» («*se tirer d'affaire*») - «*réformation*» («*austérité*») - «*réformé*» («*qui affecte une conduite austère*», en référence aux protestants) - «*régent*» («*professeur titulaire d'une chaire*») - «*règne*» : «*en règne*» («*à la mode*»), «*mettre en règle*» («*faire largement connaître*») - «*religion*» («*monastère*», «*couvent*») - «*rembarre*» («*repousser vigoureusement*») - «*remparé*» («*renforcé*») - «*rencontre*» («*jeu de mots*», «*repartie spirituelle*») - «*rente au denier seize*» (rente dont l'intérêt équivalait au seizième du capital) - «*réparer*» («*compenser*», «*corriger*») - «*reposées*» («*repos*») - «*répréhension*» («*réprimande*») - «*représenter*» quelque chose à quelqu'un («*la lui faire considérer*») - «*resserré*» («*réservé*», «*discret*») - «*reste*» : «*à toute reste*» («*de toutes ses forces*») - «*retirer quelqu'un*» («*lui donner asile*») - «*retour*» : «*donner du retour*» («*dans un échange, donner une somme supplémentaire*») - «*retrait*» («*lieu d'aisance*») - «*rêverie*» («*délire*») - «*ribaud*» («*débauché*», «*paillard*») - «*rieux*» («*rieur*») - «*robe longue*» («*la magistrature*») - «*roideur*» («*raideur*») - «*rotonde*» («*col empesé soutenu par du carton*») - «*ruer*» («*lancer*», «*jeter*») - «*sabot percé*» (espèce de toupie) - «*sacré*» («*consacré*») - «*saison*» («*temps*», «*moment favorable*») - «*satellite*» («*homme de main*») - «*satin noir*» (ces mots désignaient les gens de justice, les financiers, les médecins, les marchands et les bourgeois qui se vêtaient de noir) - «*saupiquet*» («*sorte de ragoût relevé*») - «*savous*» (abréviation de «*savez-vous*») -

«sarabande» (danse espagnole) - «sbire» («homme de main») - «scolastique» («scolaire») - «scoliaste» («commentateur de textes») - «serrément» («d'une manière serrée») - «Sibylle cumée» («Sibylle de Cumes») - «simulacre» («statue») - «soin» («souci») - «solliciteur» («personne chargée de suivre une affaire en justice») - «sommier» («bête de somme») - «sophistiqué» («falsifié», «mélangé») - «sortable» («assorti», «convenant») - «soufflet» («gifle») - «souffrir» («endurer», «supporter», «tolérer», «permettre») - «soûler» («rassasier») - «souloir» («avoir l'habitude de») - «spécieux» («de belle apparence») - «submission» («formule de respect», «marque de déférence envers un haut personnage») - «succéder» («se produire», «résulter») - «succès» («issue bonne ou mauvaise») - «support» («soutien», «protection») - «taille» («impôt payé par les roturiers», «la voix de ténor») - «tantôt» («bientôt») - «taquin» («avare») - «tempérance» («maîtrise de soi») - «temple» («tempe») - «terme» : «en les termes de» («en position», «dans l'état de»), «termes praticiens» («utilisés dans la procédure juridique») - «teston» (pièce de monnaie de faible valeur) - «testonner» («battre», «donner des coups») - «tête» : «en tête» («en face, comme adversaire») - «timbre» («cerveau», «partie du casque») - «bien timbré» («sensé») - «tire-laine» («pickpocket») - «tortu» («tordu», «recourbé») - «toupillon» («petit paquet») - «touche» («coup») - «tout à plat» («nettement», «sans hésitation») - «trac» («trace») - «trafic» («commerce») - «train» («ensemble de domestiques, chevaux, voitures qui accompagnaient une personne», «manière d'être», «allure») - «trait» («flèche») - «trancher du» («se donner des airs de») - «transformation» («métamorphose») - «transports» («vives émotions») - «trébuchet» («piège») - «petite balance pour peser les pièces de monnaie») - «tredame» (juron : réduction de «par Notre-Dame») - «triquebille» («testicule») - «vacation» («profession», «métier») - «vaisseau» (tout récipient destiné à contenir des liquides) - «var de mar» («vert de mer») - «vaudeville» («chanson») - «vergette» («baguette») - «vert naissant» («vert clair») - «vertubieu» (juron signifiant : «par la vertu de Dieu») - «viande» («toute sorte de nourriture») - «vilain» («de basse condition», «malhonnête», «avare») - «vin de singe» («vin qui fait sauter et rire») - «vit» («pénis») - «voire» («vraiment») - «volte» («danse») - «vrami voire» («oui, vraiment») - «le vulgaire» («le commun des individus») - «zeste» («chose de nulle valeur»).

D'autre part, Sorel emprunta de nombreuses locutions imagées du langage populaire : «aller à la Cour des Aides» («chercher du secours») - «aller à la picorée» («piquer de ci de là avec le bec») - «aller en Bavière» («avoir la vérole») - «avoir bon dos» («être riche, capable de supporter une perte») - «avoir la salle» («être fouetté») - «avoir le mot du guet» («être averti») - «bailler les seaux» («prendre une personne par les bras et les jambes, et frapper son postérieur sur le sol») - «chier dans ma malle» («me faire du tort») - «la cuisine est fort froide» («Il n'y a rien à manger») - «écorcher les anguilles par la queue» («faire une chose à rebours») - «épouser un gibet» («être pendu») - «être du métier» («aimer folâtrer») - «faire bouillir sa marmite» («rapporter les revenus nécessaires au foyer») - «faire haut le gigot» («s'en aller») - «faire la sainte sucrée» («faire la délicate») - «faire le pot à deux anses» («mettre les mains sur les hanches») - «faire un trou à la nuit» («s'en aller furtivement») - «se faire tenir à quatre» («se faire prier avec insistance») - «ferrer la mule» («acheter quelque chose pour quelqu'un et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté») - «jeter son bonnet par-dessus les moulins» («laisser une histoire ou un discours sans conclusion») - «jouer de la harpe» («voler») - «manger des regardeaux» («n'avoir rien à manger et être réduit à regarder ceux qui mangent») - «passer les piques» («subir toutes sortes de vexations») - «porter la folle enchère» («supporter le dommage») - «prendre au point d'honneur» («se fâcher») - «refaire son nez» («faire bonne chère et grossir») - «rendre victus» : «faire taire», «vaincre en discutant») - «suivre à petites journées» («de près») - «tenir quelqu'un de court» («le tenir serré») - «se tirer de pair» («se tirer d'embarras») - «trousser ses quilles» («partir»). À quelqu'un qui prétendait donner une information, on posait la question : «À qui vendez-vous vos coquilles?» et on se moquait : «À ceux qui reviennent de Saint-Jacques» ; autrement dit : «Ne racontez pas d'histoires à ceux qui en savent autant que vous.» On se plaisait à cet adage : «Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour» pour signifier : «Bien mal acquis ne profite jamais». On se plaisait à évoquer «le temps que l'on se mouchait sur la manche» pour rappeler un temps fort lointain, quand les mœurs étaient simples». On assénait :

-«Vous êtes bien de votre pays» pour faire entendre : «Vous n'êtes qu'un niais».

-«Vous n'aurez pas ma toile» pour faire entendre : «Vous parlez trop».

Au 'Livre VII', Francion s'intéresse aux «discours de quelques bonnes vieilles» puis à ce dialogue de jeunes villageois : un homme dit : «Comment vous en va, Robaine? Vous faites là la sainte sucrée, je cuide que vous êtes malade.» ; Robaine lui répond : «Agardez que celui-ci veut jargonner [...] il a plus de caquet que la poule à ma tante ; il n'aura pas ma toile.» ; il reprend : «C'est à cause de vous que j'ai mis une aiguillette de vert de mar à mon chapiau, car ma couraine m'a dit que c'est une couleur que vous raimez tant, que vous en avez usé trois cotillons. Ce dernier jour en allant aux vaignes je me détournai, par le sangoy, de plus de cent pas pour vous voir, mais je ne vous avisis point, et si toute la nuit je n'ai fait que songer de vous, tant je suis votre serviteur. Par la verti gué, j'ai voulu gager plus de cent fois contre mon biau-frère Michaud Croupière, qu'à une journée de la grande haridelle de sa charrue, il n'y a pas une fille qui soit de si belle regardure que vous qui êtes la parle du pays en humidité et en doux maintien.»

En ce qui concerne la syntaxe, sont innombrables les façons différentes des nôtres qu'on avait d'organiser les phrases qu'on constate dans le roman. Mais on peut signaler en particulier :

- l'antéposition du pronom personnel complément : «Je ne me saurais trop émerveiller» ;
- les constructions : «Ils s'éclatèrent si fort à rire» ('Livre I') - «non ferai» pour «je ne ferai pas» ('Livre VI').
- l'emploi de «possible» comme adverbe : «Possible vous figurez-vous...» ('Livre II').

Quant à la ponctuation, elle est constamment fantaisiste, répondant plus à l'élocution de la phrase qu'à la logique, les deux points étant utilisés là où nous mettrions un point-virgule.

Cette richesse lexicographique du texte se déploie autant dans la narration que dans les propos naturels, comme sténographiés, que Sorel prêta à ses personnages, chacun parlant d'une façon qui lui est propre : Agathe use de l'argot des malfaiteurs, Hortensius, du langage macaronique des pédants, les paysans, de leur langage populaire, sinon de leur patois, les aristocrates de leur jargon «précieux». Il employa toutes les ressources du vocabulaire et tous les registres, allant, d'un burlesque tenant souvent à des termes démodés dont l'emploi suffisait pour provoquer le rire, jusqu'au poétique.

On peut d'ailleurs suivre l'évolution de la langue au cours des dix années de la rédaction du livre car les termes et expressions imagées du XVI^e siècle qui abondaient dans les premiers livres disparurent dans le dernier où les mots prirent leur acception classique, tandis que la syntaxe s'allégea, la ponctuation même fut plus précise.

* * *

Animé d'une constante volonté d'intensité, Sorel, qui indiqua : «Il faut user d'un certain appât pour attirer. Il faut que j'imité les apothicaires qui sucrent par le dessus les breuvages amers afin de les faire mieux avaler.», usa de différents effets stylistiques :

-Des hyperboles :

-On trouve souvent l'exagération que marque le chiffre «mille» : Agathe gagna «autant de mille écus» en livrant Laurette à de «jeunes drôles» ('Livre II') - Francion évoque les «mille niaiseries inventées par le vulgaire» et les «mille malices» qu'il exerçait ('Livre III') - Clérante dénonce les courtisanes «qui usent de mille inventions pour relever leur sein flasque» ('Livre VII') - Du Buisson pillait ses sujets «en mille façons» ('Livre VIII') - Francion reçut de lui «mille injures» puis «mille remerciements» ('Livre VIII') - Du Buisson «eût mille frayeurs» ('Livre IX') - Bergamin était capable de «mille bouffonneries» ('Livre XII').

-Revient fréquemment le mot «nonpareil» : Naïs est une «nonpareille dame» ('Livre III') - Raymond donne à Francion «des témoignages d'affection nonpareils» ('Livre VIII') - Hortensius a «une présomption nonpareille» ('Livre IX').

-Une villageoise se lamente : «Oh, le monde s'en va périr sans doute ; tous les hommes sont des antéchrist.» ('Livre I').

-Francion, à qui on demande de raconter ses «rêveries», annonce : «*Je m'en vais vous en raconter les plus extravagantes qui aient jamais été entendues*» (*'Livre III'*) et ne manque pas de nous étonner.

-Il dit être d'une «race» «des plus nobles et des plus anciennes» (*'Livre III'*), être «*issu d'une des races les plus nobles*» (*'Livre V'*), être «*gentilhomme des plus nobles de la France*» (*'Livre X'*).

-Il dit se vouloir, à l'égard des «villains», «*le fléau envoyé du ciel*». (*'Livre VI'*).

-Clérante se souvient «*d'avoir couché avec* des «*courtisanes [...] si maigres*» qu'il eut «*autant aimé être mis à la gêhenné*» (*'Livre VII'*).

-Une servante attendait de «*grandissimes récompenses*» (*'Livre VII'*).

-Raymond invite ses convives «*à faire la débauche la plus grande dont il eût jamais été parlé*», et ils y sont incités par la présence d'Agathe, «*ce corps horrible qui ne fait naître en [eux] que l'effroi*» (*'Livre VIII'*).

-«*Un gentilhomme*» conte «*la plus drôlesse d'aventure du monde*» (*'Livre VIII'*).

-Francion affirme : «*J'ai plus de désirs qu'il n'y a de grains de sable en la mer.*» (*'Livre VIII'*).

-Comme il fait l'éloge d'une «*licence*» qu'il distingue toutefois de «*l'appétit stupide*» des paysans, «*chacun admirera le bel et subtil argument de Francion, qui n'a guère son pareil au monde*», et on pense «*que cela ferait bruire son nom par toute la France, encore davantage qu'il ne faisait*» (*'Livre VIII'*).

-Il met en garde : si, pour éviter d'être cocu, on «*épouse une femme laide, pensant éviter un gouffre, l'on tombe dans un autre plus dangereux : l'on n'a jamais ni bien ni joie.*» (*'Livre VIII'*).

-Il rencontre un tavernier qui se plaint : «*J'ai une femme pire qu'un dragon*» ; elle lui fait «*un grandissime tort*» (*'Livre VIII'*).

-Cette femme déclare que son mari est impuissant : «*Toute la nuit il fallait que je lui tirasse son bout comme je fais celui de ma vache, et j'avais beau le brandiller en toutes façons, je n'en pouvais ressusciter la chair. Je pense que cette partie-là était entièrement morte, et qu'elle avait été frappée de foudre.*» (*'Livre VIII'*).

-Naïs est «*une beauté la plus parfaite et la plus charmante du monde*» (*'Livre III'*), «*la plus belle femme du monde*» ; elle «*eut toutes les afflictions du monde de la soudaine fuite de celui qu'elle chérissait tant*» (*'Livre IX'*).

-Francion propose à un paysan «*les plus merveilleuses drogues du monde*» (*'Livre X'*).

-Émilie «*était de la plus belle taille et semblait avoir plus de grâce qu'aucune autre que l'on puisse rencontrer.*» (*'Livre XII'*).

-Les hyperboles s'accumulent surtout dans les passages où se répand la préciosité, et ils culminent quand Francion ne peut «*celer son martyre devant celle qui pouvait y mettre remède*» (*'Livre IX'*).

-Des comparaisons et métaphores :

-Au *'Livre I'*, Valentin «*fut soigneux de laver principalement son pauvre zeste qui était plus ridé qu'un sifflet à caille*». Catherine, recevant un hommage destiné en fait à sa maîtresse, constate avec plaisir : «*Un de ses pigeons sortait de son colombier pour venir au mien*». Le mot «*escarmouche*» désigne les ébats sexuels d'Olivier et de Laurette, étant le premier exemple de l'emploi à travers tout le roman d'un vocabulaire militaire, car il est plusieurs fois question de «*guerre amoureuse*» (*'Livres VIII et IX'*), de «*guerriers*» qui savent «*qu'il y a des places qui sont plus faibles en un endroit qu'en l'autre*» (*'Livre XII'*), qui ont à «*assaillir*» avec leur lance des femmes dont l'*«écu a une grande fente*» (*'Livre VII'*), etc..

-Au *'Livre II'*, «*M. de la Fontaine*» apprend à Agathe «*ce que c'est que de coucher avec les hommes*», jusqu'à ce «*que son robinet ne verse plus d'eau*». Elle apprécie «*ce qui se couche de plat*», c'est-à-dire l'argent. Elle évoque un homme qui, à fréquenter une femme de mœurs légères, «*gagna un chancre, qu'il fut constraint de porter aussi bien que la sphère du ciel porte le sien*», son cancer étant rapproché de la constellation du Cancer. Marsault menace l'Anglais de le faire «*loger aux dépens du Roi*» (en prison), mais est lui-même envoyé «*en Grève où son col sut combien pesait le reste de son corps*» (il fut pendu ; notons que Sorel reprit les mots de Villon sans oser avoir la même audace que lui qui s'était présenté ainsi : «*Je suis François, dont il me poise, / Né de Paris emprès Pontoise, / Et de la corde d'une toise / Saura mon col que mon cul poise.*»). Alidan se lasse

«d'être nourri toujours d'une même viande» (d'avoir toujours la même partenaire). Agathe devient «une étable à tous chevaux» (une prostituée vouée à toutes sortes de clients). Elle apprend à Laurette «ce qui leur était nécessaire pour surgir à un heureux port dans la mer de ce monde». À l'égard de sa protégée, que «la coquille (la vulve) démangeait beaucoup», elle veille à ce que ne puisse «cueillir la plus belle fleur de son pucelage» qu'«un brave et leste financier».

-Au "Livre V", il est dit des poètes que «Rien n'est plus frêle que leur amitié. En moins d'un rien elle se dissipait comme la glace d'une nuit.» Et Francion se plaint de la beauté de la jeune Diane : «Chacun de ses regards m'était un trait (une flèche) vivement décoché.»

-Au "Livre VII", sont évoquées «de belles fleurs oratoires».

-Au "Livre VIII", Agathe est «cette vieille qui semble une pièce antique du cabinet», le cabinet de curiosités à la mode au XVIIe siècle. Francion constate l'universalité du coït : «Nous mettons tous à la fin nos chevilles dedans un même trou».

-Au "Livre IX", Francion devient «l'Orphée du village», étant donc comparé au poète et musicien de la mythologie qui savait par les accents de sa lyre charmer les animaux sauvages. Se faisant beaucoup de «pratiques» parmi les villageoises, «il semblait qu'il fût le taureau banal du village».

-Amant courtois, Francion se dit, au "Livre II", le «serviteur» de Laurette et, au "Livre XI", le «serviteur si accompli» de Naïs.

La volonté de faire rire entraîna :

- Des jeux de mots :

-Agathe appelle une boisson «maître Ambroise» ("Livre II"), désignant ainsi l'ambroisie.

-Elle parle de «perle d'or riant» au lieu de «perle d'Orient» ("Livre II").

-Il est dit d'un «procureur» : «Il était si bien procureur qu'il procurait plutôt pour lui-même que pour autrui.» ("Livre III").

-Au "Livre IV", on apprend que «chemise se dit quasi sur chair mise».

-Au "Livre VIII", un curé «aimait autant la compagnie d'une femme, que celle de son bréviaire».

-Au "Livre IX", Francion, «après avoir joué du luth», dit à une paysanne «qu'il savait jouer d'un autre instrument qui ravissait bien davantage, mais qu'il n'en voulait pas faire entendre l'harmonie à tout le monde.»

-Au "Livre XI", Sorel fit évoquer par Hortensius «cette riche arcade qui n'est pas le Pont-au-Change de Paris, mais le Pont-aux-Anges de Paradis», tandis que Du Buisson dissuade Francion de se marier car, «lorsque sa femme serait au signe de Gemini, il serait à celui de Capricorne» : il serait cocu !

- De plaisantes altérations du français :

-Par des étrangers : l'Anglais qui se défend : «Moi suis gentilhomme, moi viens des antiques rois de Cosse, moi fera raison à toi.» ("Livre II") ; le Suisse allemand qui éructe : «Madame l'a fendu que l'on fasse du bruit céans, a mal à son tête [...] si vous ne fous arrêtez, moi vous baillerai de mon libarde [pour («hallebarde») dans le triquebille] ("Livre VII") ; l'Italien qui prononce : «messiours», «sénatour» «doctour» ("Livre X").

-Par Colinet qui adresse à Clérante ce galimatias : «Tu sais bien que le célivage feu qui rote en haut, environne la tête de l'antépéristase de ta renommée, et que le serpent python qui couvrait toute la terre, de telle sorte qu'il n'y avait plus de place pour faire le domicile des hommes, a été tué par Apollon porte-trait. Ô le grand coup, les corbeaux d'allégresse en ont dansé la bourrée au son d'une hallebarde de bois, et les trois hallebrens qui étaient les conducteurs, ont joué d'une cymbale de cimetière cependant, pour plaire en partie aux lièvres de delà les monts. Quant à toi, mon illustre, les anthropophages te font un grand tort, et jamais le feu élémentaire n'étancherait ta soif, encore que ton médecin au nez rouge comme une écrevisse, t'ordonne d'écorcher une anguille par la queue, et de lutter contre le vent avec la partie postérieure d'un sabot percé qui s'en va droit en Allemagne, protester à tous les protestants, que les andouilles volent comme une tortue, et que l'année passée on vendra l'eau de Seine plus chèrement que le sang de bœuf. [...] Je vous veux narrer une petite fable, elle vient de l'antérieure boutique de mon cerveau privativement ; ce cacoxyde d'Ésope n'y a

rien mis du sien. L'aigle plus amoureux de proie que d'honneur quitta un jour le foudre que le boiteux Vulcain a forgé tortu comme lui le tout-puissant Jupin. C'était un grand sot de faire cette folie-là, car chacun l'honorait auparavant comme le porteur des armes dont le grand dieu punit les forfaits, et il fut plus aise d'être libre, et d'aller à la picorée sur les habitants de l'air. Cependant Jupin le méprisant mit deux colombes au pareil état qu'il avait été ; c'est pour vous dire, messieurs, que la cour reconnaîtra, s'il lui plaît, que l'intimé a bon droit étant fondé sur une hypothèque. Ce fut Saturne même, qui fit l'exploit de ma partie, au temps qu'il était sergent. Je m'imaginais l'autre jour que mon cul était un muid de vin, et que vous boutiez votre nez dans le trou pour le percer. Il vint un grand tonnerre qui troubla toutes choses, le soleil chut dedans la mer, avec cinquante étoiles, qui lui servaient de pages. Il fut tant bu qu'en moins d'un rien l'on vit à sec dessus le sable, et ce fut de ce lieu-là que depuis on reçut leur lumière ; en après je jetai mon bonnet par-dessus les moulins.» (*'Livre VI'*).

-Des parodies de :

-romans de chevalerie : Grand lecteur de «chevaleries» pendant ses années de collège, Francion attendait tout naturellement de la vie qu'elle lui offre des infidèles à pourfendre, des orphelins à défendre, des veuves à consoler. Aussi entreprend-il, au *'Livre III'*, d'*«en parler en termes puisés de ces véritables chroniques»* : *«Cela m'époinçonnait le courage, et me donnait des désirs non pareils d'aller chercher les aventures de par le monde. Car il me semblait qu'il me serait aussi facile de couper un homme d'un seul coup par la moitié, qu'une pomme. J'étais au souverain degré des contentements quand je voyais faire un chapelis horrible de géants déchiquetés menu comme chair à pâté. Le sang qui issoit de leurs corps à grand randon faisoit un fleuve d'eau roze, où je me baignais moult délicieusement ; et quelquefois il me venait en l'imagination que j'estois le mesme Damoisel qui baisoit une Gorgiane Infante qui avoit les yeux verds comme un Faulcon. Bref, je n'avais plus en l'esprit que rencontres, que tournois, que châteaux, que vergers, qu'enchantements, que délices, et qu'amourettes ; et lorsque je me représentais que tout cela n'était que fictions, je disais que l'on avait tort néanmoins d'en censurer la lecture, et qu'il fallait faire en sorte que dorénavant l'on menât un pareil train de vie que celui qui était décrit dedans mes livres : là-dessus je commençais souvent à blâmer les viles conditions à quoi les hommes s'occupent en ce siècle, lesquelles j'ai aujourd'hui en horreur tout à fait.»*

-textes «précieux» :

-Au *'Livre V'*, on lit le sonnet que Francion composa pour Diane :

*«Je vois s'augmenter chaque jour
En leur petite enflure ronde,
Ces jeunes tétons que le monde
A pris pour le trône d'Amour.*

*Mon désir aimant leur séjour
Plus que le ciel, la terre et l'onde,
Accroît son aile vagabonde
À mesure que croît leur tour.*

*Dieux ! faites qu'il en soit le maître,
Si comme eux vous le voyez être
En parfaite maturité,*

*Et permettez-moi qu'à mon aise
Sans blâme de témérité
Un jour je les touche et les baise.»*

-Au *"Livre VI"*, est transcrit le *«galimatias»* de courtisans : *«C'est une étrange chose, mademoiselle, disait l'un en retroussant sa moustache, que le bon hasard et moi sommes toujours en*

guerre, jamais il ne veut loger en ma compagnie ; quand j'aurais tout l'argent que tiennent les trésoriers de l'Épargne, je le perdrais au jeu en un jour. - C'est signe que les astres, disait un autre, vous décocheront une influence, qui suppliera l'Amour de métamorphoser votre malheur au jeu en un bonheur qu'il vous donnera en femme. - Je ne sais quel édit fera le ciel là-dessus, reprit le premier, mais je vous appelle en duel comme mon ennemi, si vous n'ouvrez la porte de votre âme à cette croyance, que pour être des favoris du destin en mon mariage, il me faut avoir une épouse semblable à mademoiselle. - Que vous êtes moqueur, lui dit Luce, en lui serrant la main, et en souriant. - Je vous veux donner des marques plus visibles que le soleil, reprit-il, comme je vous chéris d'une amour toute loyale. Mon cœur flottera toujours dans la mer des trois cents millions de pensées à l'appétit glouton de l'ouest et sud-ouest de mes désirs, jusqu'à tant que je vous aie fait paraître, belle beauté, que je vous adore avec une dévotion si fervente que... [...] Quel jugement faites-vous de mon habit, disait l'un, n'est-il pas de la plus belle étoffe? [...] Hélas, monsieur, répondit l'autre, je trouve tout ce que vous avez extrêmement parfait ; tant plus je vous contemple, tant plus je suis ravi d'admiration ; je ne crois pas les anges soient mieux vêtus dans le ciel, que vous l'êtes sur la terre, quand ils auraient six aunes chacun de l'étoffe du ciel, pour se faire un habit, dont la broderie serait faite avec des étoiles. Seigneur Dieu, vous êtes un Adonis ; combien de Vénus soupirent pour vous?».

-Plus loin, on lit la lettre destinée à Luce que Francion écrivit pour Clérante : «*Si vos beautés n'étaient extrêmement parfaites, vous n'auriez pas pu me charmer, vu que j'avais fait vœu de garder toujours ma franchise. Reconnaissez (rare merveille) le gain que vous avez fait, et en rendez grâce à vos mérites. Songez aussi que les dieux ne vous ont pas départi cette prérogative d'embrasser tous les cœurs d'amour, sans en avoir jamais une seule étincelle dedans le vôtre. J'ose bien dire qu'ils seraient injustes, s'ils l'avaient fait. À quel sujet vous auraient-ils donné tant de perfections, s'ils ne vous avaient pas enseigné les moyens d'en jouir? Il faudrait donc que ce fût pour gêner les mortels, en leur faisant voir un chef-d'œuvre de leurs mains, et leur ôtant quand et quand l'espérance de le posséder, combien qu'il engendrât en eux beaucoup de désirs. Ne soyez point cruelle à vous-même, en perdant le temps, que vous pouvez extrêmement bien employer. Vous n'avez fait jusqu'ici l'amour qu'en paroles : faites-le maintenant par effet avec moi qui soupire après l'heure que vous en prendrez la résolution. Vous goûterez de nouvelles délices, dont possible vous ne faites point d'état, ne les ayant point encore expérimentées. Nous passerons les journées en caresses, en accolades, et en baisers, vous recevrez de moi des hommages qui vous empliront de gloire, et de plaisir. Je me montrerai si prompt, et si vif à vous rendre le plus grand service des amoureux, que vous serez plus contente que je ne vous puis figurer. Suivez mon conseil, chère Luce, ma lumière, résolvez-vous comme je vous ai dit, à essayer des voluptés de l'amour, afin de ne point garder inutilement les présents de la nature ; si vous avez tant soit peu de connaissance de l'affection que je vous porte, je ne doute point que vous ne me choisissiez pour vous faire sentir quelles sont les douceurs dont je vous parle.»*

-Au "Livre VI" encore, on découvre le grotesque et plutôt paradoxalement madrigal que Colinet adresse à Luce : «*Mademoiselle, votre mérite qui reluit comme une lanterne d'oublieux, est tellement capable d'obscurcir l'éclipse de l'aurore qui commence à paraître sur l'hémisphère de la lycanthropie qu'il n'y a pas un gentilhomme à la Cour qui ne veuille être frisé à la Borelise. Votre teint surpassé les oignons en rougeur. Vos cheveux sont jaunes comme la merde d'un petit enfant. Vos dents, qui ne sont point empruntées de la boutique de Carmeline, semblent pourtant avoir été faites avec la corne du chausse-pied de mon grand prince. Votre bouche, qui s'entrouvre quelquefois, ressemble au trou d'un tronc des pauvres enfermés. Enfin Phébus, étant à souper à six pistoles par tête chez la Coffier, n'a mangé de meilleurs plats de bœuf que ceux dont j'ai tâté tantôt. Aussi dit-on que comme Achille traîna le corps du fils de Priam alentour les murailles de Troie, ainsi maint courtisan, afin d'être installé en la faveur, donne maint coup de chapeau à tel qui mérirerait plutôt les étrivières. [...] Or bien donc, belle nymphe, puisqu'il vous faut louer, je dis que vous m'avez captivé, c'est assez, car vous ne me captiveriez pas si vous n'aviez plus d'appas que la Normandie n'a de pommes. Hélas ! je puis bien confesser tout, car je me meurs. Le diable vous emporte, mademoiselle, ou que je sois outu en quille de bisque, si je ne suis plus amoureux de vous qu'un gueux ne l'est de sa besace ; quand je*

vous vois, je suis ravi comme un pourceau qui pissoit dans du son. Si vous voulez, malgré Roland et Sacripant, vous serez mon Angélique, et je serai votre Médor, car il n'y a point de doute que la plupart des seigneurs sont plus chevaux que leurs chevaux mêmes. Ils ne s'occupent pas à un exercice de vertu, ils ne font que remuer trois petits os carrés dessus une table, et je ne dis pas tout. Dernièrement avec une lunette d'Amsterdam, je vis jusqu'à une île où vont les âmes de tous ces faquins métamorphosées en monstres horribles. Quant aux demoiselles, elles se font fretin-fretailler sans songer à pénitence. L'on les culbute dans les antichambres, dans les allées, dans les galetas, sans songer si le plancher est dur, et l'on leur fourre je ne sais quoi sous la cotte ; ce n'est pas leur busc que je veux dire.»

-Au "Livre VIII", Francion, accompagné de son luth, adresse ce chant aux dames :

*«Apprenez, mes belles âmes,
À mépriser tous les blâmes
De ces hommes hébétés,
Ennemis des voluptés.*

*Ils sont mis au rang des vices
Les plus mignardes délices
Et fuyant leurs doux appas
En vivant ne vivent pas.*

*Abhorrez cette folie,
Qui vient de mélancolie,
Et ne cherchez seulement,
Que votre contentement.*

*Que les ris joints aux œillades,
Les baisers, les accolades,
Et les autres jeux d'amour,
Vous occupent jour et nuit.*

*Poussé de douce manie,
Il faut qu'un chacun manie
Le sein de ces nymphes-ci.
Pour apaiser son souci.*

*Leur humeur n'est point farouche,
Elles ouvriront leur bouche
Plutôt pour vous en prier,
Qu'afin de vous en crier.*

*Abordez-les donc sans crainte,
Et qu'une puissante étreinte
Joigne par divers accords,
Tous les membres de vos corps.*

*Il faut que l'on s'imagine,
Alors qu'on fait l'Androgyne,
Qu'on ne goûte rien aux cieux
Qui soit plus délicieux.*

*Les langueurs, les rêveries,
Avec les chaudes furies,*

*Et la douce pâmoison
Agitent notre raison.*

*L'on tremble à faible secousse,
L'on se mord et l'on se pousse,
Et l'âme a tant de plaisirs
Qu'elle n'a plus de désirs.*

*Ah ! mon Dieu, que j'ai d'envie
De pouvoir finir ma vie,
Au fort de ce doux combat,
Pour mourir avec ébat.»*

-Au "Livre IX", se déploient toutes les subtilités et délicatesses des situations et des propos qu'on trouvait dans les romans «précieux». On assiste d'abord à la pâmoison de Francion devant le portrait de Naïs : «Ah ! cher portrait que vous contenez de miracles en peu d'espace ! Comment se peut-il faire qu'un assemblage de si peu de couleurs ait tant d'enchantements ? Hélas, vous n'êtes rien que fiction, et pourtant vous faites naître en moi une passion véritable. L'on a beau vous toucher et vous baisser, l'on ne sent rien que du bois, et votre vue cause pourtant des transports nonpareils. Que serait-ce de moi, si j'avais un jour entre mes bras celle dont vous représentez les beautés ? L'excès d'amour serait alors si grand, que je perdrais au moins la vie, puisque devant vous j'ai bien perdu la liberté. Mais, belle Naïs, je voudrais déjà être sur le point de trépasser auprès de vous.» Puis il faut accepter le hasard extraordinaire qui fait que se trouve là un autre voyageur qui peut indiquer à Francion avoir vu dans une ville d'eaux proche celle qu'il appelle «la plus belle femme du monde», mais en compagnie d'un «jeune seigneur appelé Valère», un rival devant rendre plus difficile la conquête de l'aimée. Francion déclare alors qu'il faudrait à Naïs «rien autre chose que de l'eau du fleuve du paradis d'amour que je lui puis bailler si elle veut». Enfin, il voit «la beauté qui lui sembla aussi merveilleuse que celle de son portrait, où il lui était avis même que le peintre avait oublié beaucoup d'attraits.» Or Naïs s'enquiert de celui qui serait Floriandre, l'homme que, pour avoir vu son portrait, elle aimerait rencontrer ; mais, coup sur coup, elle reçoit une lettre «où elle lut que son cher amant était mort. Il fallait véritablement que ses esprits eussent alors une force extrême pour ne recevoir point de l'affaiblissement et ne la point laisser évanouie.», et elle apprend que Floriandre (en fait, Francion) «désirait avoir le bonheur de la voir» ; elle est donc «en des incertitudes étranges, vu que d'un côté elle apprenait que Floriandre était mort, et d'un autre qu'il était prêt à la venir visiter. Son recours fut à son tableau qu'elle contempla si bien qu'elle reconnut que Francion n'était point le même Floriandre qui la faisait mourir d'amour. Néanmoins elle le reçut selon sa qualité, et avec un visage moins triste qu'il ne devait être pour l'occasion qu'elle avait de s'affliger.» Francion renonce à «jouer un autre personnage que le sien», «et ne pouvant celer son martyre devant celle qui pouvait y mettre remède», lui déclare : «Croyez que je n'ai point d'autre douleur que celle que vos perfections m'ont causée. Mais, hélas, c'est un mal qui n'a point de pareil en rigueur et qui serait insupportable sans l'espérance qui l'accompagne. Que vous avez produit de miracles, belle déesse ! Il n'y a que ceux qui voient le soleil même, qui soient échauffés de ses rayons : ceux qui ne voient que sa figure ne le sont point ; mais j'ai été enflammé jusqu'à l'excès en ne voyant que votre portrait. Quel destin empêche qu'en vous considérant maintenant vous-même, je ne sois tout réduit en cendres ? Le Ciel ne me fait-il point cette grâce de me conserver en mon premier être, afin que je souffre éternellement ? Que cela soit ou non, mais vous pouvez malgré les ordonnances du sort rendre la santé, et éteindre les plus vives ardeurs que j'aie. Aussi viens-je ici, non point pour boire les eaux de la fontaine qui remédie à plusieurs incommodités du corps, mais pour tâcher d'avoir d'autres eaux bien plus estimables, qui font leurs fonctions dessus les âmes. C'est votre bienveillance et vos faveurs qui sont capables d'adoucir mes passions, si leurs ruisseaux découlent dessus moi.» La réponse de Naïs est modeste : «Je crois que vous n'êtes point venu ici que pour y épandre les merveilles de votre mérite ; vous le faites paraître assez visiblement en toutes choses, quand ce ne serait qu'en montrant à chaque propos votre bien dire.» Si, par devers elle, elle s'avoue : «Je vois devant mes yeux sans

obstacle un objet digne d'admiration. C'est un seigneur de marque, rempli de bonne mine, et pourvu d'un bel esprit, et qui est échauffé pour moi, selon mon avis, d'une affection excessive.», elle se doit de la réfréner en s'adressant à lui : «Je reconnaiss clairement que vous êtes d'une humeur si mauvaise, qu'il est fort malaisé de vous rendre satisfait. Quoi ! vous ne vous contentez pas de mon portrait qu'on vous a donné ; je pense qu'à la fin vous en voudrez posséder l'original. N'ayez pas tant de convoitise si vous aimez vivre en repos.» Il reste que, à la façon de Voiture dans son fameux sonnet "La belle matineuse", il lui adresse ce madrigal : «Il n'est non plus raisonnable de s'enquérir de quel côté se tournera la fleur du souci. L'on sait bien que c'est sa nature de se tourner toujours vers le soleil. L'on ne doit pas douter non plus que je ne suive vos beaux yeux, les soleils de mon âme, en quelque part qu'ils veuillent donner le jour.» Enfin, «elle se résolut d'accomplir ses désirs» et, négligeant Valère, de «donner librement à un autre la place qu'il espérait en ses bonnes grâces.»

-Des accès de verdeur, de truculence gauloise, d'érotisme, où Sorel put jouer de mots à double entente ou, au contraire, montrer des situations explicites pouvant aller jusqu'à la scatalogie, même si, au "Livre VIII", Francion affirme que «ces mots de foute, de vit et de con» lui répugnent :

-Au "Livre I", Valentin «fut soigneux de laver principalement son pauvre zeste qui était plus ridé qu'un sifflet à caille», avant de se livrer à un rituel destiné à lui faire retrouver sa vigueur sexuelle, et au cours duquel il cherche à se rassurer : «Voici déjà le plus fort de cette besogne achevé, dit-il. Plaise à Dieu que je puisse aussi facilement m'acquitter de celle de mon mariage. Je n'ai plus qu'à faire deux ou trois conjurations à toutes les puissances du monde, et puis tout ce qu'on m'a ordonné sera accompli. Après cela je verrai si je serai capable de goûter les douceurs dont la plupart des autres hommes jouissent. Ah, Laurette, dit-il en se retournant vers le château, vraiment tu ne me reprocheras plus les nuits, que je ne suis propre qu'à dormir et à ronfler. Mon corps ne sera plus dedans le lit auprès de toi comme une souche. Désormais il sera si vigoureux, qu'il lassera le tien, et que tu seras contrainte de me dire, en me repoussant doucement, avec tes mains : "Ah ! mon cœur, ah ma vie, j'en ai assez pour ce coup." Que je serai aise de t'entendre proférer de si douces paroles, au lieu des rudes que tu me tiens ordinairement / En tenant ces discours, il entra dans un grand clos plein de toute sorte d'arbres, où il déploya le paquet qu'il avait apporté de son logis. Il y avait une longue soutane noire qu'il vêtit par-dessus sa robe de chambre. Il y avait aussi un capuchon de campagne, qu'il mit sur sa tête, et il se couvrit tout le visage d'un masque de même étoffe, qui y était attaché. En cet équipage il recommença de se servir de son art magique, croyant que par son moyen il viendrait à bout de ses desseins.» Et il prononce ces mots : «Vous Démons qui présidez sur la concupiscence, qui nous emplissez de désirs charnels à votre gré et qui nous donnez les moyens de les accomplir [...] je vous conjure par l'extrême pouvoir de qui vous dépendez, et je vous prie de m'assister en tout et partout, et spécialement de me donner la même vigueur pour les embrassements qu'un homme peut avoir à trente-cinq ans ou environ. Si vous le faites, je vous donnerai une telle récompense que vous vous contenterez de moi.» Plus loin, Laurette parle «de cette pièce du milieu, voilà un gentil oiseau. Je m'en vais gager que si on lui touchait la queue, on la lui ferait redresser tout à l'heure. Mais il est d'une humeur bien bigearre [sic] et bien contraire à celle de tous les autres qui veulent avoir la clef des champs, car il ne désire rien tant que de se voir en cage.» Enfin, Sorel exploite l'ambiguïté du voleur qui est devenu la servante Catherine, et qui est amené à montrer «ce qui lui pend entre les jambes» pour le grand amusement des villageois.

-Au "Livre II", est célébré «le doux exercice que la nature a inventé pour croître le monde». «M. de la Fontaine» apprend à Agathe «ce que c'est que de coucher avec les hommes», jusqu'à ce «que son robinet ne verse plus d'eau». Mais elle devient «une étable à tous chevaux». À l'égard de Laurette, sa protégée, que «la coquille [la vulve] démangeait beaucoup», elle veille à ce que ne puisse «cueillir la plus belle fleur de son pucelage» qu'«un brave et leste financier». La maquerelle Perrette ose ces propos scandaleux : «Je suis venue toute nue en ce monde : et nue je m'en retournerai. Les biens que j'ai pris d'autrui je ne les emporterai point, que l'on les aille chercher où ils sont, et que l'on les prenne, je n'en ai plus que faire. Hé quoi, si j'étais punie après ma mort pour avoir commis ce que l'on appelle larcin, n'aurais-je pas raison de dire à quiconque m'en parlerait que

ç'aurait été une injustice de m'avoir mise au monde pour y vivre, sans me permettre de prendre les choses dont l'on y vit?» Enfin, Agathe constate : «La fortune lasse de m'avoir tant montré son devant, tandis que je montrais le mien à tout un chacun, me montra enfin son derrière.»

-Au "Livre III", une «belle dame» promit à Francion «une liqueur délicieuse» mais «pissa plus d'une pinte d'urine» qu'elle lui «fit engorger».

-Au "Livre VI", Colinet s'exprime soudain clairement pour manifester son étonnement : «oyant dire qu'une femme avait eu un enfant à Paris, combien qu'il y eût deux ans que son mari était en Espagne, il dit : "Morgoy, ce drôle-là a donc l'engin bien long, puisqu'il engrosse sa femme de si loin."» Francion fit l'amour à Florence dans une «garde-robe», commentant : «J'entrai en un lieu serré et étroit, où je pense qu'il n'y avait encore que ses doigts qui eussent marqué mon logis», où, toutefois, Luce vint «pisser», découvrant ainsi le «forfait», et acceptant alors que Clérante «jouit d'elle à son souhait».

-Au "Livre VII", Clérante déclare : «Si nous voulons passer nos jours parmi les délices de l'amour, nous trouverons en ces quartiers-ci des jeunes beautés dont l'embonpoint surpassé celui de toutes les courtisanes qui sont toutes couvertes de fard, et qui usent de mille inventions pour relever leur sein flasque. Je me souviens d'avoir couché avec quelques-unes si maigres, que j'eusse autant aimé être mis à la gêhenné, et à propos dernièrement cette Luce, je connus que sa beauté vient plus d'artifice que de nature ; son corps n'est composé que d'os et de peau.» Plus loin, lors de la noce, il s'entretient avec un tonnelier qui lui raconte que, étant en conflit avec sa femme, il l'avait mise en un tonneau tout en voulant tout de même faire avec elle «la petite chosette», son «plaisir ordinaire», d'où cette difficulté : «Je pense qu'elle approchait alors la partie qui était nécessaire le plus proche du trou du bondon qu'elle pouvait, mais quant à moi je ne sus faire passer jusqu'elle le morceau qu'elle demandait, car son enflure était trop grosse.» Quant à Francion, il constate l'effet de «la drogue» laxative qu'il avait «mise dans le potage» : les gens dansent «d'autres courantes que celles» qu'il avait «jouées de» son «rebec», tandis qu'une femme «laissa couler jusqu'à terre une certaine liqueur dont l'odeur mauvaise parvenant à la fin au nez de ceux qui dansaient, et qui avaient marché dessus par plusieurs fois, les fit regarder en terre, et émut en eux une grosse dispute sur ce point épineux : savoir qui c'était qui avait fait la vilenie. Les hommes se tirèrent du pair, d'autant qu'ils alléguèrent que les hauts-de-chausses étaient assez larges pour contenir les excréments de plus de deux semaines, sans qu'ils fussent contraints de les jeter ainsi en bas devant tant d'honnêtes personnes.» La «bourgeoise» lui ayant demandé : «Or ça, ménétrier, quelle corde est la plus malaisée à accorder de toutes les vôtres? Est-ce la chanterelle?», il lui répond : «Nenni-da, madame, c'est la plus grosse ; je suis quelquefois plus de deux heures sans en pouvoir venir à bout. Néanmoins je m'assure que si vous l'aviez seulement touchée d'un doigt, elle se banderait toute seule, autant comme il faut ; quand vous voudrez vous en verrez l'expérience ; elle rendra une harmonie qui vous ravira les esprits jusqu'au ciel, j'entends le ciel de votre lit.» ; il lui dit encore qu'il préférerait avoir une flûte qui a des trous où se «boutent» des «chevilles», et que les femmes sont comme les flûtes, et qu'on ne peut les «mettre en bon accord» que «si l'on fourre des chevilles dedans leurs trous», celui du «boyau culier» étant mentionné ! Puis sont contés les ébats de Clérante avec «la bourgeoise» qui peut alors se rendre compte qu'«il est aussi bien fourni de ses membres qu'il s'en est vanté» : ayant d'abord tenu «sa main dans ses chausses pour en tirer le robinet de sa fontaine», il put «l'assouvir des plaisirs après lesquels elle soupirait tant» car il lui avait dit «qu'il venait les nuits plus de six fois aux prises» avec sa femme ; ici «son bâton charnel frappa mieux dedans ses cymbales, qu'il n'avait fait le jour dedans les siennes avec la vergette de fer». Le lendemain, les deux hommes viennent voir cette femme, et comme, dans la conversation badine qui s'engage, il est d'abord question de fauconnerie, Francion peut faire «quelque mignarde allusion sur les gentils oiseaux des dames qui savent attraper tant de proies», avec cependant cette différence : «C'est que les uns fondent de violence sur la proie, et les autres se tiennent finement dessous, et néanmoins ne manquent jamais à la prendre.» ; puis il est question de joutes entre chevaliers, et il peut alors dire à cette dame : «Vous avez des armes fées, et enchantées [...] Votre écu a une grande fente où nous ne cessons de fourrer nos lances, et si nous ne vous offensons point, au contraire, nous perdons toute force, et notre bois qui au

commencement avait été plus raide qu'une branche de chêne, se ploie comme une branche d'osier.» Enfin, dans «le conte d'un comte», Sorel trouva encore le moyen de faire dire par une servante voulant convaincre sa maîtresse de n'être pas aussi réticente à l'égard d'un homme lui faisant la cour : «Possible voudrait-il bien vous tenir toute breneuse, en peine de vous torcher le cul» !

-Au "Livre VIII", une demoiselle montre son «vénérable cul», «une paire de fesses des plus grosses et des mieux nourries du monde», spectacle que Raymond entreprend de faire accepter : «Hé quoi, avez-vous en horreur une des plus aimables parties qui soit au corps? Qu'est-ce qu'il y a de laid à votre avis et que l'on ne doive pas mettre en vue de tout le monde? Pardieu, le cul n'est rien que les deux extrémités des cuisses conjointes ensemble. Je prends autant de plaisir à le voir qu'un sein ; n'a-t-il pas la même forme, et si n'est-il pas tout aussi plaisant à manier? Vous êtes bien dégoûté, ma foi. Vous voulez dire, je m'assure, qu'il y a une bouche qui jette de puantes ordures ; je l'avoue, mais je vous dis quand et quand qu'elle n'en jette pas toujours, et qu'il ne faut que la parfumer un peu, si l'on désire s'en approcher. Il faut que chacun fasse hommage à ces belles fesses, et les aille baiser. [...] Ô cul qui n'as point ton pareil, soit pour l'embonpoint, soit pour ton teint de lys et blanc, reçois favorablement les honneurs que nous te rendons, et exaucé les prières qu'un chacun te fait, de lui être secourable lorsqu'il frappera à ta porte de devant, et de te remuer avec tant de souplesse que tu lui causes un plaisir des plus parfaits. Ainsi puisses-tu être appelé le Prince des culs. Ainsi toute la terre révère ta beauté, et jamais ne sois-tu constraint de l'asseoir que sur des oreillers bien doux, non point dessus des orties.» Puis Raymond raconte que Colinet osa demander à Hélène, sa maîtresse : «Aimez-vous bien être culbutée, car, foi de prince, vous le serez tout maintenant», et qu'«il la voulut prendre pour exécuter son dessein», la traitant «comme une femme la plus débauchée du monde», avant d'en être empêché. Raymond invite alors les convives «à faire la débauche la plus grande dont il eût jamais été parlé», à s'adonner «à toutes sortes de voluptés», et ils y sont paradoxalement incités par la présence d'Agathe, «cette vieille, qui semble une pièce antique du cabinet», «ce corps horrible qui ne fait naître en [eux] que l'effroi». Francion, qui affirme : «J'ai plus de désirs qu'il n'y a de grains de sable en la mer», qui dit aimer Laurette, cependant «serait bien aise de jouir d'une infinité d'autres» femmes, «avec tous les appas qu'elles possèdent, et ceux encore que possible ne possèdent-elles pas», «remplies de toutes perfections». On danse, et «les cadences, les pas, et les mouvements des courantes, des sarabandes et des voltes, échauffaient les lascifs appétits d'un chacun. De tous côté l'on ne voyait que baiser, embrasser, et manier les plus aimables parties», car, si «on laissa ouvertes force chambres bien tapissées pour servir de refuge aux amoureux», les convives préférèrent «prendre leurs ébats ensemble [...] en folâtrant avec un nombre infini de plaisirs», goûtant «les charmes de la volupté» qui se communiquait à «tout ce qui était dans la salle [puisque] les flambeaux même agités à cette heure-là par je ne sais quel vent, semblaient haleter comme des hommes, et être possédés de quelque passionné désir». Les «chevaliers» et leurs «dames», étant en proie à «une douce furie», «s'entre-mêlent confusément avec des postures toutes gentilles et toutes paillardes». Francion, qui s'empare de Thérèse, «lui trousse la cotte par derrière» ; mais elle ne s'en offusque pas : «Eh bien, vous avez vu mes fesses ; qu'en est-il? Les voulez-vous voir encore? Je ne serai pas chiche de vous les montrer.» Plus loin, en route vers l'Italie, Francion entreprend de régler une querelle entre un tavernier et sa femme qui est coupable d'avoir ouvert ses bras à un «jeune galoureau» en prétendant que son mari était impuissant, disant : «Toute la nuit il fallait que je lui tirasse son bout comme je fais celui de ma vache, et j'avais beau le brandiller en toutes façons, je n'en pouvais ressusciter la chair. Je pense que cette partie-là était entièrement morte, et qu'elle avait été frappée de foudre.» Après avoir parlé de l'émoi provoqué par le pet de cet homme qu'on croyait mort («Pensez-vous que les personnes mortes ne puissent péter? Les choses qui n'ont jamais eu d'âme pétent bien. [...] c'était toute sa délectation que de péter durant sa vie. Il avait le vent si à commandement, et le faisait si bien souffler à sa fantaisie, que c'était dommage qu'il ne s'était fait nautonier. Le plus souvent il gageait de faire des pétarades en certain nombre, et les jetait comme un tonnerre, sans y manquer d'une seule.»), Francion, affirmant aux «belles dames» qu'il lui faut appeler les choses par leur nom, raconte que, pour réconcilier les époux, il leur fit subir un «congrès», c'est-à-dire une épreuve devant témoin de leurs capacités sexuelles : il demanda à la femme de se laisser «chevaucher» et «commanda à Robin de commencer la besogne. Il se montra

prompt à obéir [...]. Faites un peu de trêve, dit Francion, que je voie la longueur, la grosseur et la raideur de votre lance, auparavant que vous entrez en la bataille où elle sera réduite en mauvais point. / Robin fait suspension d'armes, et Francion ayant à loisir considéré celles dont il était fourni, jura qu'il ne s'en trouvait guère d'aussi bonne, et que sa femme ne pouvait pas dire que l'on lui mettait en tête un ennemi qui ne sût pas bien assaillir, et ne méritât pas que l'on lui fît résistance. Là-dessus, le champion recommença le duel, où il ne sentit pas plus de plaisir que Francion en recevait en le regardant», d'où cette appréciation de la part du spécialiste : « Vous allez un fort bon train, si ce n'est qu'à la fin vous avez des mouvements un peu trop grossiers, et trop lents ; désormais rendez-les plus prompts et plus agiles, vous en aurez tous deux plus de délectation. Au reste que ce que vous venez de faire ici devant moi, soit un lien qui vous étreigne éternellement. Il m'est avis que vous n'avez point de sujet de vous mécontenter l'un de l'autre. »

-Au "Livre IX", la fille de Du Buisson mène bruyamment «la guerre amoureuse» avec un «beau jeune gentilhomme», car ils font «trembler le lit d'une telle manière que le père le pouvait bien entendre», donnent «de telles secousses à la couchette qu'il l'entendit bien». Plus loin, Francion devenu berger en un village, ne manque pas «quand l'occasion se présentait de goûter un peu des doux plaisirs de la nature» ; ainsi, il parvient à «venir à bout du dessein qu'il avait de jourir» d'«une blonde entre autres qui lui plaisait infiniment» en s'avisant «de lui dire en secret après avoir joué du luth, qu'il savait jouer d'un autre instrument qui ravissait bien davantage, mais qu'il n'en voulait pas faire entendre l'harmonie à tout le monde. Elle qui se plaisait en ses chansons, le supplia très instamment de lui faire ouïr quelque jour cette rare musique.» ; aussi lui donne-t-il rendez-vous «à la grotte des saules : vous m'y trouverez sans faute avec mon instrument, que je n'oublierai pas d'apporter.» et lui révèle-t-il : «Pour ne rien vous celer, je n'ai point d'instrument qui soit fait de bois ni de corne. L'harmonie ne provient que des membres de mon corps qui la produisent tous ensemble. / La fille s'imagina alors qu'en faisant de certaines postures, et en se remuant de quelque sorte, il avait l'industrie de faire craquer ses os.» Mais il lui indique : «Puisque vous voulez avoir du plaisir, il faut que vous preniez un peu de peine. Je ne saurais exercer mon artifice tout seul.» Comme elle demande : «Montrez donc ce qu'il faut que je fasse. [...] À l'instant Francion l'embrasse et la baise à son plaisir, puis lui retrousse son cotillon et tâche de faire le reste. [...] Elle se pâme de plaisir à l'heure, goûtant je ne sais quelle douceur extraordinaire», et déjà se plaignant : «Hé quoi, est-ce déjà fait? Vous n'avez guère mis - Ah, ma mignonne, j'avais bien prévu qu'il ne vous ennuierait point, et que vous voudriez que la mélodie durât toujours. - Aussi vrai oui, dit la fillette, votre musique est si douce qu'elle ne fait presque point de bruit.» Mais «elle fut si babilarde» que ce «bruit» se répand et que, en conséquence, «Francion ne chômait pas de gibier. Il avait bien d'autres pratiques qu'elle, si bien qu'il semblait qu'il fût le taureau banal du village, et de tous les lieux circonvoisins» dont veut profiter aussi sa patronne qui se livre alors à de compliquées manœuvres dont elle a à se repentir car Francion la fait «fesser» par deux hommes en qui le mari voit des esprits.

-Au "Livre XI", les prétendus ambassadeurs polonais se disent mécontents du fait qu'Hortensius ne veuille pas que «les premiers de l'État» couchent avec la future reine avant lui.

-Au "Livre XII", Francion est séduit par Émilie, qui «était de la plus belle taille et semblait avoir plus de grâce qu'aucune autre que l'on puisse rencontrer», qui était une «beauté merveilleuse» ; il lui fait connaître, malgré «cette discréption italienne» qui ne permet «point que l'on voie les honnêtes filles», le «bonheur extrême» de la voir et, surtout, d'oser plus : «Je lui baisai les mains et les bras tant de fois que je voulus, mais pour la bouche je n'y sus parvenir qu'un seul coup. Je voulus faire après mes efforts en un autre lieu, car nous autres guerriers, nous savons qu'il y a des places qui sont plus faibles en un endroit qu'en l'autre. Je tâchai de lui manier le sein, à quoi je réussis deux ou trois fois. J'eus bien envie de passer plus outre, et d'avoir d'elle à l'heure même tout ce que j'en pouvais espérer, car en amour il n'est que de prendre tandis que la fortune nous rit.» Cependant, cette fois, la fortune ne lui rit pas vraiment, et le guerrier dut non seulement «se retirer» mais trouver son repos dans l'union avec Naïs.

Les exploits amoureux de Francion et de quelques autres personnages font irrésistiblement penser aux pages les plus hardies, les plus riches en couleurs fortes et en détails précis de Rabelais ou de Boccace. Et Sorel, s'il est scabreux, ne tombe jamais dans l'obscénité.

* * *

Dans *"La vraie histoire comique de Francion"*, Sorel déploya une langue et un style d'une prodigieuse diversité, et offrit un époustouflant festival de situations et de personnages amusants, se détachant sur un ample tableau de la société du début du XVII^e siècle.

L'intérêt documentaire

Sorel avait un très aigu esprit d'observation qui était bien connu de ses contemporains, Furetière allant d'ailleurs indiquer que le grotesque personnage de son *"Roman bourgeois"* (1666) que, par une anagramme transparente, il appela Charroselles, et qui, en dépit d'une volonté satirique, est le portrait le plus véritable de Sorel «faisait un recueil où il mettait par écrit tous les beaux traits et toutes les choses remarquables qu'il avait ouïes pendant le jour dans les compagnies où il s'était rencontré. Après cela il en faisait bien son profit, car il en compilait des ouvrages entiers.» N'en doutons pas, le réalisme des dialogues, les mille traits amusants du roman ont été observés et notés au jour le jour. De ce fait, si, au passage, il lança des pointes contre les Italiens (Francion se plaint de la «*discréption italienne*» qui ne permet «*point que l'on voie les honnêtes filles*» [*'Livre XII'*], c'est-à-dire leur pudibonderie), il donna un tableau coloré de la société française pendant les premières années du règne de Louis XIII, à travers une grande variété de personnages (qui ne sont pas des personnages à clé, mais remplissent chacun une fonction dans une grande «*comédie humaine*») ; à travers différentes catégories et conditions sociales : jeunes nobles (dont Francion), grands seigneurs (dont Clérante et le comte Raymond), pédants de collèges (dont Hortensius), collégiens, truands, prostituées et maquerelles (dont Agathe), bourgeois, paysans.

De plus, sa verdeur étant combative, il se livra à une large satire, vive et amusante, des mœurs et des vices de cette société.

Il nous fait croire à la grande importance accordée à la sexualité, au virilisme.

Si on pourrait voir une moquerie à l'égard de la religion dans le rituel auquel, au *"Livre I"*, se soumet Valentin (il porte d'ailleurs une soutane !), au contraire, au *"Livre VIII"*, Raymond empêche que soit racontée l'histoire d'un curé qui «*aimait autant la compagnie d'une femme, que celle de son breviaire*» : «*L'on a déjà tant parlé d'eux, que l'on n'en saurait plus dire que l'on n'en a dit.*» On peut se demander si Sorel ne s'est pas imposé une autocensure.

Par contre, plaçant son personnage dans un piteux collège parisien, et décrivant longuement, au *"Livre III"*, la vie imposée aux jeunes garçons, il déroula une vive dénonciation de l'éducation aliénante donnée dans les collèges, ce thème étant d'ailleurs un passage obligé des romans satiriques de l'époque. Il montra que, sur ces établissements qui étaient des mondes clos, repliés sur eux-mêmes, incapables de s'ouvrir à la nouveauté et au changement, régnait des «*cuistres*» et des «*régents*» qui n'étaient que des pédants dépeints avec tous les traits négatifs et ridicules possibles. Le pédant type est un vieux barbon laid et sale dont la présomption n'a d'égales que l'avarice et la fourberie. En effet, ces maîtres sévères, armés de fouets, ne servaient qu'une «*piteuse chère*» que les écoliers, souffrant de la faim, devaient compléter par des larcins. De plus, ils voyaient obligés de jouer lors des fêtes de mauvaises tragédies dans des décors et des costumes ridicules. Sorel insista notamment sur la première rentrée de Francion : «*Ô quel changement je remarquai, et que je fus bien loin de mon compte ; je ne jouissais pas de toutes les délices que je m'étais promises ; qu'il m'était étrange d'avoir perdu la douce liberté que j'avais chez nous. [...] J'étais alors plus enfermé qu'un religieux dans son cloître, et étais obligé de me trouver au service divin, au repas, et à la leçon à de certaines heures, car toutes choses étaient là compassées.*» Était imposé un enseignement mécanique et sans intérêt centré sur la grammaire latine, l'usage permanent du latin étant obligatoire, l'élève surpris à parler dans la langue vernaculaire se voyant remettre un «*signe*», qui passait d'un

fautif à l'autre, celui qui l'avait en sa possession à la fin de la journée étant sévèrement sanctionné. En effet, la punition était courante dans un univers carcéral où l'éducation était considérée avant tout comme un dressage consistant à corriger l'esprit «*naturellement corrompu*» des jeunes gens en leur imposant des châtiments corporels qui étaient une manifestation cruelle et humiliante de l'autoritarisme des enseignants. Mais, s'ils étaient fréquents, ils n'étaient guère efficaces, les élèves montrant une attitude plus que désinvolte, voire franchement impertinente et grossière, en se plaisant à mille farces, à des lectures clandestines de romans, et à des pratiques qui furent révélées dans un passage de la version de 1623 qui fut prudemment supprimé dans les éditions suivantes du roman : «*En ces temps-là je passais le temps avec le plus de plaisir, et le moins de souci que je pouvais parmi les compagnies des écoliers les plus généreux et les plus débauchés. Presque tous étaient adonnés à un vice, dont de tout temps notre collège avait eu le renom d'être infecté. C'était que pressés par leur jeune ardeur, ils avaient appris à se donner aux mêmes quelques contentements sensuels, à faute d'être accouplés avec une personne d'autre sexe.*». À travers la description de la vie dans un collège et la caricature du pédant, Sorel s'appliqua à présenter une critique plus large de la conception de l'éducation qu'on avait à l'époque ; il poussa très loin sa dénonciation de l'inutilité des années de collège où les jeunes garçons étaient placés dans un environnement qui ne permettait pas du tout leur épanouissement ni même tout simplement leur formation intellectuelle et morale. Francion, s'instruisant par lui-même, indique : «*J'employais ce que je pouvais de temps à lire indifféremment toute sorte de livres, où j'appris plus en trois mois que je n'avais fait en sept ans au collège, à ouïr les grimauderies pédantesques qui m'avaient de telle manière perdu le jugement que je croyais que toutes les fables des poètes qu'ils racontaient, fussent des choses véritables.*»

Il acquit ainsi une habileté littéraire qui l'amena à découvrir et juger le monde des poètes, l'écrivain Sorel épingleant, au 'Livre V', des collègues qui sont à ses yeux «*les gens les plus présomptueux de la terre*» alors qu'«*il n'y en avait pas un qui eût un grand et véritable génie*» - «*c'étaient les plus fantasques et les plus inconstants du monde. Rien n'est plus frêle que leur amitié. En moins d'un rien elle se dissipait comme la glace d'une nuit.*» Et sont étrillés aussi les libraires de la rue Saint-Jacques que fréquentent les poètes.

À Paris, comme ses parents ne lui envoient guère d'argent, et que sa bourse lui est volée, il découvre avec bonne humeur mais lucidité l'importance des «signes extérieurs de richesse» car, dans ses habits râpés, et tout aristocrate qu'il soit, il est traité comme le dernier des manants par les derniers des valets.

Ce jeune aristocrate dit sa détestation de la vulgarité des paysans comme de l'avarice des bourgeois. Venu de Bretagne, il découvre à Paris «*le naturel des courtisans*», et se moque de leur grotesque vanité, de leur futilité vestimentaire, de leur préciosité, de leurs flatteries réciproques. Aussi indique-t-il : «*Je donnais le plus souvent des traits fort aigus à plusieurs seigneurs, qui le méritaient bien. Néanmoins leur ignorance était si grande que, pour la plupart, ils n'en étaient point piqués, ne les pouvant ordinairement entendre, ou bien s'en prenant à rire comme les autres, parce qu'ils avaient opinion, tant ils étaient sots, que ce que j'en disais n'était pas tant pour les retirer de leurs vices que pour leur bailler du plaisir.*» - «*Lorsque les grands [les aristocrates les plus importants] se veulent donner du plaisir dans une comédie, ils n'ont garde de prendre d'autres personnages que les moindres ; leur contentement est d'éprouver, au moins par fiction, ce que c'est que d'une condition la plus éloignée de la leur. [...] Ce n'est pas une mauvaise leçon pour les grands que d'apprendre comment sont contraints de vivre les pauvres pour ce que cela leur donne de la compassion du simple peuple, envers lequel ils témoignent après une humanité qui les rend recommandables.*» ('Livre VII'). Il évoque la domesticité qui «*couche au grand lit*» (entendez celui du maître ou de la maîtresse), l'aristocrate cherchant «*un jeune tendron qui lui serve aussi bien au lit qu'à table*». Il raconte «*le conte d'un comte de qui [il ne faisait] guère de compte*», qui, en poursuivant de son ardeur «*la fille d'un médecin*», avait été ridiculisé par elle. On constate aussi qu'au Louvre, dans la cour duquel se tiennent des pages insolents, tandis que les courtisans se pressent dans la galerie de

Bourbon en attendant le ballet du roi, un avocat besogneux qui y est venu endimanché avec sa famille se fait brutalement refouler.

Le sujet le plus récurrent et le plus important est le tableau de la justice.

Si, Francion, que son père destinait à «*la robe*», montre le Palais où son ancien condisciple du collège est devenu un jeune magistrat coiffé traversant la foule sans daigner le regarder, car il est pauvrement vêtu, est surtout dénoncée l'iniquité et la corruption de ce monde, dont sont victimes :

-Au «*Livre II*», l'Anglais amoureux d'Agathe et menacé par «*un commissaire*» qui lui extorque de l'argent.

-Au «*Livre III*», le père de Francion (il se méfie des «*mains ravissantes de la justice*», car il s'était engagé dans un procès où il fut injustement jugé par un «*bailli*» qui, s'il s'était mis «*en grande colère*» quand, pour l'amadouer, on lui offrit «*une pièce de satin pour lui faire une soutane*», trouva tout naturel qu'on la remette à «*la Baillevesse*» ; il fut ensuite berné par «*un avocat du Parlement [...] qui ne dissuadait jamais personne de chicaner*» et s'employa à lui tirer beaucoup d'argent.

-Au «*Livre XII*». Francion, en butte à un juge stipendié par ses adversaires, est néanmoins sauvé par un juge honnête.

Les jugements évoqués ne reposent jamais sur des raisons valables mais sur les intérêts que le juge a dans l'affaire. Les hommes de robe se montrent si âpres au gain que les plaignants en arrivent même à perdre en frais de justice la somme qu'ils se disputaient. Cette critique de ce qu'on appelle la «chicane» allait être reprise notamment dans «*Le roman bourgeois*» d'Antoine Furetière.

En fait, Sorel, s'il fut très incisif dans sa première version du roman, se montra plus prudent dans ses satires ensuite, parlant de politique abstrairement, en se référant à Platon, loin de l'actualité, mettant en scène, très brièvement, un roi tout à fait abstrait, idéal, qui n'a d'autre rôle que de motiver l'existence de la Cour, et d'être sage.

Il reste que «*La vraie histoire comique de Francion*» est un témoignage de première importance sur la société française du début du XVII^e siècle.

L'intérêt psychologique

Comme l'indique bien son titre, le roman suit la carrière de celui qui dit s'appeler Francion «*parce qu'il était rempli de franchise et qu'il était le plus brave de tous les Français*» («*Livre XI*»), et repose entièrement sur la forte individualité de ce personnage très étonnant tant il est ambivalent.

Il l'est d'abord sur le plan social car est-il un gentilhomme bien en Cour ou un aventurier vivant d'expédients?

D'une part, ce fils d'un noble breton nommé «*La Porte*» («*Livre III*») dit être très fier de son appartenance à une «*race*» «*des plus nobles et des plus anciennes*» («*Livre IV*»), d'être «*issu d'une des races les plus nobles*» («*Livre V*») ; indique encore à Joconde : «*Je suis gentilhomme des plus nobles de la France*» («*Livre X*»). Au «*Livre VII*», avec le «*grand seigneur*» Clérante, il va à la Cour, et s'y trouve être un proche du roi dont on apprend, non sans étonnement, qu'il le connaissait depuis longtemps et qu'il bénéficiait de ses faveurs car le monarque l'admirait pour sa «*courtoisie*» et était étonné par ses jugements inattendus. Au «*Livre VIII*», le voilà soudain affublé du titre de «*marquis*». Au «*Livre XII*», il déclare encore «*qu'il avait toujours demeuré dans la cour de France près des princes*». Au «*Livre V*», ayant la nostalgie de la chevalerie d'antan, il affirme son horreur des «*mauvais*» nobles et des «*faux*» nobles, nous fait savoir : «*J'avais le courage trop haut pour m'abaisser tant, que de prendre à femme la fille d'un avocat*».

D'autre part, il est, au collège, un élève mal considéré parce que son père, pauvre hobereau, ne peut payer à temps les frais de sa scolarité. Il est ensuite un écrivain nécessiteux et malheureux parce que mal vêtu. Devenu l'ami du grand seigneur Clérante, il peut exercer, et avec plaisir, la fonction éminemment populaire de «*ménétrier*» («*Livre VII*»), musicien de village qui escorte les noces et fait danser les invités, et lui, qui joue du «*rebec*», affirme à ce propos : «*Il n'y a point de plaisir qui*

m'enchant, comme fait celui de la musique. Mon cœur bondit à chaque accent, je ne suis plus à moi-même. Ces tremblements de voix font trembler mignardement mon âme.» (*"Livre VIII"*). Il peut surtout se satisfaire de la condition de berger dans un village. Ce gentilhomme connaît donc cette succession d'infortunes et de prospérités qui est d'habitude le propre du «picaro», passant par une pauvreté qu'il accepte avec bonne humeur. Que l'argent revienne, il se fait faire «*un habit tout de taffetas colombin avec les aiguillettes, les jarretières et le bas de soie de couleur bleue*» (*"Livre V"*), et il a alors plus d'amis qu'il n'en peut voir, plus de maîtresse qu'il n'en peut satisfaire !

Or ce «ménétrier» dit pourtant et redit son mépris pour le peuple, pour les «*vilains*» (*"Livre VI"*). Au *"Livre VII"*, quand Clérante, se retire à la campagne et prend plaisir aux conversations des paysans, il s'en dissocie : «*Pour moi, de mon naturel je ne me plais guère à toutes ces choses-là, car je n'aime pas la communication des personnes sottes et ignorantes.*». Au *"Livre VIII"*, il condamne leur comportement en matière de sexualité : «*Nous usons bien de plus de caresses qu'eux, qui n'ont point d'autre envie, que de souiller leur appétit stupide, qui ne diffère en rien de celui des brutes [animaux] ; ils ne le font que du corps, et nous le faisons du corps et de l'âme tout ensemble, puisque faire y a. Écoutez comme je philosophe sur ce point : toutes les postures et toutes les caresses ne servent de rien, me direz-vous, nous mettons tous à la fin nos chevilles dedans un même trou ; je vous l'avoue : car il n'y a rien de si véritable ; j'ai donc gagné, me répliquerez-vous, car, par conséquent, il nous faut parler de même qu'eux de cette chose-là. Voici ce que je vous dis là-dessus : puisque les mêmes parties de notre corps que celles du leur se joignent ensemble, nous devons remuer la langue, ouvrir la bouche et desserrer les dents comme eux quand nous en voudrons discourir, mais tout comme en leur copulation qu'ils font de même façon que nous, ils n'apportent pas néanmoins les mêmes mignardises et les mêmes transports d'esprit, ainsi en discourant de ce jeu-là, bien que notre corps fasse la même action qu'eux pour en parler, notre esprit doit faire paraître sa gentillesse, et nous faut avoir des termes autres que les leurs ; de cela l'on peut apprendre aussi que nous avons quelque chose de divin et de céleste, mais que quant à eux ils sont tout terrestres et brutaux.*» Au *"Livre IX"*, il se moque des villageois qui ne comprennent pas ce qu'il fait quand il compose des vers.

En effet, en poète «précieux», il se sert de son «*luth*» pour, au *"Livre VIII"*, accompagner le chant d'un poème où il célèbre «*les plus mignardes délices*» sans employer «*ces mots de foutre, de vit et de con*» dont il dit qu'ils lui répugnent (ce qui ne l'empêche pas d'affirmer plus loin, aux «*belles dames*», qu'il lui faut appeler les choses par leur nom !), annonçant qu'*«il composerait un livre de la pratique des plus mignards jeux de l'amour»*. Au *"Livre IX"*, il joue du luth. Il se montre encore poète courtois dans les vers adressés à Diane au *"Livre V"*, habile rhétoricien amoureux dans la lettre à Luce écrite en servant de porte-plume à Clérante au *"Livre VI"*. Surtout, ayant vu le portrait d'une belle femme, une Italienne appelée Naïs, et, ayant demandé : «*Cette nonpareille dame est-elle encore vivante?*», il le garda, «*l'attacha d'une épingle au dossier de son lit*», et s'employa à vouloir vivre un grand et pur amour avec elle.

Son ambivalence est donc morale aussi car ce jeune homme qui est doué d'une grande vitalité, qui est gaillard, brave et aventureux ; qui indique : «*Mon naturel n'a de l'inclinaison qu'au mouvement, je suis toujours dans une douce agitation. Mon esprit et mon corps tremblent toujours à petites secousses [...] mon souverain plaisir c'est de frétiller ; je suis tout divin, je veux être toujours en mouvement comme le ciel.*» (*"Livre VIII"*) ; qui exerce sa liberté en actes, étant loin de se laisser mener par les événements, allant ainsi au-devant des ennuis (au *"Livre VIII"*, il délivre le jeune Du Buisson à la pointe de l'épée), se montre à la fois sensuel et sentimental, animé de deux mouvements contraires.

D'une part, se révèle, par ses «*rêveries*» qu'il raconte au *"Livre III"*, en proie à une véritable obsession sexuelle dans l'imagination d'une effrénée poursuite du plaisir physique où il ne cesse pourtant de subir des déconvenues qui l'afflagent d'ailleurs aussi dans sa vie réelle, puisque, au *"Livre IV"*, il perd son pucelage non avec la jolie servante qui l'y avait invité mais avec une vieille femme qu'il prend pour elle dans l'obscurité ; qu'au *"Livre I"*, il ne peut faire l'amour avec Laurette en dépit du stratagème qu'il avait mis au point ; qu'au *"Livre II"*, il se jette sur Agathe en la prenant pour Laurette ; qu'au *"Livre IX"*, il se trouve enfermé dans une «*basse-fosse*» où lui, toujours si actif, en vient à apprécier le «*vrai repos*» dont il profite alors.

Cependant, par ailleurs, ce jeune gentilhomme qui est beau, sympathique, aussi séduisant que les plus preux chevaliers ; qui est de plus soucieux d'élégance, portant les chausses à la dernière mode, a «une complexion si amoureuse qu'il se pique fort aisément», que son «âme s'enflammait au premier objet qui [lui] apparaissait.» ('Livre V') qu'il n'est pas peu fier de se targuer de «l'inclinaison qu'il avait] ainsi à l'amour» ('Livre VII'). Et il cède sans trop de scrupules à la tentation. Sa recherche de l'amour uniquement charnel le conduit à Laurette, dont il se fait pourtant un amoureux courtois puisqu'il dit, à son propos : «Je suis plus son serviteur que jamais» ('Livre II'). Plus tard, il se montre un séducteur assez paillard, libre au lit comme ailleurs, à la fois généreux (la générosité serait la marque des esprits libertins) et égoïste, car, parlant de la mission qu'il s'était donnée (aider Clérante à conquérir Luce), il avoue : «Je ne songeai plus qu'à procurer le contentement de moi seul» - «Mon plaisir ne me devait-il pas toucher de plus près que celui d'un autre?» ('Livre V'), et, fort de ce principe, devient l'amant de celle que, pourtant, il n'aime pas. De même, il va jusqu'à, dans le village où il s'est fait berger, s'attaquer à toutes les filles, consentantes ou pas : «Il m'est avis (ce disait-il en lui-même) qu'il n'importe pas beaucoup quelle manière de vie nous suivions, pourvu que nous ayons du contentement. Il ne faut pas se soucier non plus de quelle sorte ce contentement vient pourvu qu'il vienne selon notre souhait.» ('Livre IX'). Exposant des éléments grossiers des relations sexuelles qui ne sont, à ses yeux, que les réalités les plus naturelles, il prône une «licence» qu'il distingue cependant de «l'appétit stupide» des paysans ('Livre VIII').

De plus, déclarant au sujet de certaines galanteries scabreuses : «Je ne [les] ai mises à exécution que pour avoir seulement le plaisir de me vanter hardiment de les avoir faites.» ('Livre V'), il est scandaleusement moqueur, riant de tout, et plein de fantaisie (comme le prouve, au 'Livre X', sa décision, chez le gouverneur, de «se donner du passe-temps» en demandant que «les femmes aient dorénavant à marcher toutes nues par la ville une fois l'année» ; et, plus loin, dans un village, de révéler aux habitants celle qui avait perdu son pucelage et celui qui était cocu, ce qui provoque toute une série de situations troublantes et cocasses ! Mais, après avoir obtenu les faveurs de Laurette, le couronnement de sa recherche étant la fête libertine du 'Livre VII', une fois la jouissance assouvie, il se déprend, se trouvant déçu, se rendant compte que les plaisirs faciles sont trompeurs et laissent, en fin de compte, un sentiment de vide.

De ce fait, étant déjà auparavant tombé amoureux du portrait de la belle veuve qu'est Naïs, il se tourne alors vers elle, vers la quête de l'amour idéal, qui nécessite cependant de vaincre l'adversité de rivaux et de mener aussi une lutte contre soi-même, contre les penchants qui poussent par une forme de facilité vers l'immédiatement agréable. Parvenant à soumettre ses désirs plutôt que de se soumettre à eux, il se conduit avec elle en parfait amant courtois, faisant savoir, au 'Livre XI', qu'une veuve «sait mieux ce que c'est d'aimer», et affirmant qu'«il commençait à voir toutes choses d'un autre œil qu'il n'avait fait auparavant et il croyait qu'il était temps qu'il songeât à faire une honnête retraite». Or, alors qu'il se prépare à un sage mariage, il est, au 'Livre XII', quand se présente la belle Émilie, soumis à une forte tentation charnelle et y succombe, non sans oser se plaindre de la rigueur de Naïs : «Mais quoi, l'empire de cette dame devait-il être si tyrannique que j'eusse les yeux bandés pour tous les autres objets? La nature n'a-t-elle pas donné la vue et le jugement aux hommes pour contempler et admirer toutes les beautés du monde?», non sans faire preuve de rouerie puisqu'il se défend en alléguant qu'il n'était pas si criminel : «Lorsque j'ai été voir Émilie je n'étais point encore lié». Comme Dorini, son ami et parent de Naïs, considère «que l'on aurait beaucoup de peine à le persuader à sa cousine, qui était femme entière en ses résolutions», «cela rendit Francion tout chagrin.» On le voit essayer, parlant d'Émilie à Naïs, de concilier ses deux inclinations avec une véritable rhétorique de casuiste : «Je l'ai aimée comme j'aimerais un beau fruit que je verrais sur l'arbre et auquel je ne voudrais point pourtant toucher. Mais plutôt je l'ai aimée de l'amour que l'on porte aux fleurs et non davantage. Je pense que vous ne voulez pas que je sois aveugle et que je cesse de considérer les divers ouvrages de la nature. Je les trouve tous beaux, mais cette affection que je leur porte retourne à vous, car rien n'a de beauté au monde que ce qui vous ressemble en quelque sorte ; néanmoins si c'est criminel de vivre ainsi, je veux bien changer d'humeur pour demeurer dans les termes de l'obéissance.» Par cette soumission, il peut finalement épouser Naïs qui symbolise la beauté pure, la noblesse de l'âme noble, la perfection morale, et, surtout, la possibilité d'un amour complet échappant à l'érosion du temps.

Le roman en étant un d'apprentissage, on peut constater que son parcours est celui d'une initiation permettant le dépassement des seuls désirs physiques, du fait de la découverte de leur caducité et de leur insuffisance, se couronnant avec la rencontre d'un être grâce auquel les langages de l'esprit et du corps peuvent enfin coïncider.

L'ambivalence de Francion fait encore que ce jeune homme férus d'aventures, que ce farceur et grand plaisantin, que ce libertin de mœurs égoïste et immoral qui s'adonne sans retenue aux plaisirs charnels (en étant toutefois plus mesuré que Raymond qui représente mieux l'épicurisme caricatural qu'on attribue au libertin, en proclamant sa volonté de jouir sans entrave au nom d'une supériorité absolue du plaisir) s'emploie aussi à «philosopher» et à se faire moraliste.

Fier et adroit individualiste, «*rempli de franchise*», il garde sa liberté de langage même devant son roi, dit tout de go sa pensée, quelles qu'en puissent être les conséquences, et c'est une pensée personnelle. Son itinéraire montre sa volonté de s'affranchir des contraintes.

Curieux, attentif observateur, manifestant des goûts éclectiques, il est intelligent, montre un jugement fort droit. Ainsi, il manifeste un souci marqué pour l'éducation, se plaignant, au «*Livre III*», de n'en avoir pas reçu une bonne dans son jeune âge («*On m'apprit, comme aux autres enfants, mille niaiseries inventées par le vulgaire, au lieu de m'élever petit à petit à de grandes choses*»), racontant une mésaventure avec un «*méchant singe*» et une autre avec des domestiques volant la volaille des maîtres car il avait déjà, dit-il, «*je ne sais quel instinct qui m'incitait à haïr les actions basses, les paroles sottes et les façons niaises de mes compagnons d'école*». («*Livre III*»). Au «*Livre XI*», on apprend que, plus tard, et en dépit du collège, qui l'avait «*rendu méchant et fripon*», et où, «*un certain démon le conseillant*», il avait exercé «*mille malices*» («*Livre III*»), «*par la lecture des bons livres, il s'était garanti des ténèbres de l'ignorance*», même s'il avoue aimer «*les romans de chevalerie*», et, s'il ne manque pas de se contredire puisque, s'il vante l'éducation par la littérature, il déclare aussi : «*Le plus beau livre que vous puissiez voir, c'est l'expérience du monde.*» («*Livre XI*»). On apprend qu'il s'est livré à l'étude de «*la poésie française*». Au «*Livre X*», il étonne Joconde en lui montrant que, tout berger qu'il était, il connaissait les romans qu'elle lisait.

Surtout, ce «*brave chevalier dont nous suivons les aventures à la trace*» (début du «*Livre IX*») ; qui a l'élégance du cœur comme celle du geste ; qui est doué d'une véritable noblesse d'âme, dit s'employer à «*philosopher*», à «*méditer sur l'état des humains, sur ce qu'il leur faudrait faire pour vivre en repos*», à «*châtier les sottises, rabaisser les vanités et se moquer de l'ignorance des hommes*» («*Livre VI*»), disant se vouloir, à l'égard des «*vilains*», «*le fléau envoyé du ciel*».

D'ailleurs, il révèle une sorte de goût naturel pour la justice. En effet, il se dit «*fâché du désordre du monde*» («*Livre VII*») et, fidèle à l'esprit des romans de chevalerie qu'il avait aimés dans sa jeunesse, se veut un redresseur de torts partant en croisade contre les hypocrites, les pharisiens, les esprits étroits, les oppresseurs. Il est même un moraliste qui s'est livré à une véritable réflexion sur sa conduite et sur celles de ses congénères ; qui veut accorder sa vie et ses idées ; qui entreprend de corriger Du Buisson de son avarice ; qui combat pour une «*nouvelle vertu*» dont une des principales manifestations est d'affronter l'opinion publique et de faire scandale, si possible avec d'autres.

C'est ainsi que, au «*Livre VI*», il indique avoir formé «*une compagnie*» de «*personnes toutes braves et ennemis de la sottise et de l'ignorance*», qui attaquent «*le vice à coups de langue*» et, parfois, avec l'épée, car la solidarité d'une telle confrérie se forge dans l'agression contre ceux qui n'ont pas le privilège d'en être membres.

En fait, il ne voit personne qui veut suivre sa «*philosophie*», et s'en attriste («*Livre VII*»). Aussi, prenant en horreur le commerce de ses contemporains, on le voit, au «*Livre IX*», apprécier son séjour dans «*la basse-fosse*» car «*il se représentait qu'il valait bien autant être enfermé comme il était, que d'être en franchise parmi le monde, où c'est une folie que d'espérer quelque vrai repos. Pour le moins il était là délivré de la vue des débordements du siècle, et avait tout loisir de nourrir son esprit de diverses pensées, et de philosopher profondément.*»

Si André Malraux porta ce jugement : «Francion est une sorte de Don Quichotte dont le Sancho est l'auteur même.», on peut plutôt penser que «*La vraie histoire comique de Francion*» est un roman quelque peu autobiographique, car tout ce que l'on sait du caractère de Sorel se retrouve dans son

personnage qu'il a sans doute créé en particulier d'après les souvenirs qu'il avait de sa vie au collège et de ses premières années de jeunesse indépendante à Paris. Et il en fit un gentilhomme pour satisfaire son souhait d'appartenir à cette classe. Lui, qui était de santé fragile, effacé, taciturne et prudent, para ce jeune homme de tous les dons, le faisant à la fois jouisseur immoraliste, cœur pur et esprit méditatif, donc un Sorel idéal ayant des qualités qu'il ne pouvait avoir. Il dut être fort heureux de vivre, par le truchement de son héros, quelques mois remplis d'animation.

L'intérêt philosophique

Comme Rabelais, Sorel voulut, avec "La vraie histoire comique de Francion", écrire un livre facétieux. Cependant, s'il jeta sur le monde un regard gai, celui-ci fut acéré aussi, et, animé toujours de la même impitoyable gouaille, son but ne fut pas simplement d'amuser le lecteur, mais encore, en l'amusant, l'instruire, lui faire voir ses propres défauts et ceux de sa société pour pouvoir ensuite lutter contre eux. En effet, également comme Rabelais, il entendait, en exprimant une pensée libre, hardie et non conformiste, qui fut cependant prudemment édulcorée dans les versions successives, écrire un livre plein de sens, résultat d'une réflexion sur la nature humaine, et faire œuvre de moraliste. La dimension satirique du livre s'inscrivait dans une volonté didactique qui, selon lui, devait être liée à l'écriture romanesque.

Dans son "Avertissement d'importance aux lecteurs" placé en tête de la dernière version, ayant alors peur du scandale qui faisait pourtant la force de son texte, il prétendit avoir voulu «blâmer les vices des hommes» et «se moquer de leurs sottises» en peignant les choses avec «naïveté» pour les rendre «ridicules par elles-mêmes». De plus, il se permit de nombreuses interventions.

Aussi trouve-t-on de nombreuses maximes :

- «La vertu qui est entièrement céleste participe à l'essence de la divinité qui ne tire sa gloire que de soi ; c'est une chose manifeste que la satisfaction qu'elle a en elle-même, de s'être si dignement exercée, lui sert d'une récompense que rien ne peut égaler.» ("Avertissement").
- «Le désir de contenter son ventre est un maître de toutes sortes de sciences et d'arts.» ("Livre III").
- «Il n'y a chose si cachée au monde qu'elle ne vienne un jour en évidence.» ("Livre III").
- «Qui se fait brebis le loup le mange.» ("Livre III").
- «L'amour triomphe aussi bien du bonnet Carré des pédants que de la couronne des rois.» ("Livre IV").
- «Quand je pense à la vanité des hommes, je ne me saurais trop émerveiller comment leur esprit qui sans doute est capable de grandes choses, s'avilisse tant que de s'amuser aux plus abjectes de la terre». ("Livre V").
- «Le prix des choses n'est accru que par la difficulté que l'on rencontre à les avoir» ("Livre V").
- «Nature ne nous a point appris y voir des parties honteuses ; c'est nous-mêmes qui, par notre faute, nous nous le disons.» ("Livre VI").
- «Ce qui dépend de notre volonté ne se fait pas toujours, combien qu'il soit en notre pouvoir.» ("Livre IX").

On peut dégager plusieurs traits de la pensée de Sorel.

En ce qui concerne l'organisation de la société, il ne critiqua pas le fait qu'existe une hiérarchie mais le fait que de nombreux individus ne jouent pas correctement leur rôle social. Et il chercha à montrer que l'estime que l'on doit à quelqu'un ne doit pas être fonction de son élévation dans la société mais de la vertu qu'il met à exercer son rôle. Il dénonça le souci de «l'honneur», y voyant «ce cruel tyran de nos désirs» ("Livre VIII"), Valentin déclarant : «Quelle injustice que l'honneur d'un homme dépende du devant de sa femme» ("Livre I"). Constatant le fossé séparant les classes sociales, il avança que «ce n'est pas une mauvaise leçon pour les grands seigneurs, que d'apprendre comment sont contraints de vivre les pauvres pour que cela leur donne de la compassion du simple peuple, envers lequel il témoignent après une humanité qui les rend recommandables.» ("Livre VI") ; que cette connaissance des réalités vécues par les gens du peuple leur serait non seulement plaisante, mais

utile dans le cas où la malchance, comme cela peut arriver dans une période de troubles, les jette dans la «gueuserie» ; ils ne seraient alors pas décontenancés.

Il fit surtout l'apologie de la liberté.

C'est, de première évidence, la liberté de mœurs, Francion faisant un éloge de la «*licence*», de l'amour libre, mais qui est fondé sur une réflexion sérieuse : «*Il vaudrait mieux que nous fussions tous libres : l'on se joindrait sans se joindre avec celle qui plairait le plus, et lorsqu'en en serait las, il serait permis de la quitter. Si s'étant donnée à vous, elle ne laissait pas de prostituer son corps à quelque autre, quand cela viendrait à votre connaissance, vous ne vous en offendriez point, car les chimères de l'honneur ne seraient point dans votre cervelle. Il ne vous serait pas défendu d'aller de même caresser toutes les amies des autres. Vous me représenterez que l'on ne saurait à quels hommes appartiendraient les enfants qu'engendreraient les femmes? Mais qu'importe cela? [...] Cette curiosité-là n'aurait point de lieu, parce que l'on considérerait qu'elle serait vaine, et n'y a que les insensés qui souhaitent l'impossible. Ceci serait cause d'un très grand bien, car l'on serait contraint d'abolir toute prééminence, et toute noblesse; chacun serait égal, et les fruits de la terre seraient communs. Les lois naturelles seraient alors révérées toutes seules.*» ('*Livre VIII*'). Signalons que cette «philosophie» est une réminiscence de «*La république*» de Platon.

Sorel a fait rêver Francion d'un libertinage naturaliste qui ne serait pas entravé par les barrières sociales, et dans lequel se seraient unies la spontanéité de l'immoralisme populaire et les inventions plus ou moins raffinées des gens de l'élite. Ainsi, ce moraliste n'est pas misanthrope, et il sait fort bien définir l'être humain tel qu'il aimerait en voir davantage. Ce qui domine dans ce livre, c'est une certaine idée du bonheur qui est présenté comme étant à la portée de chacun. Il suffit pour l'atteindre de se laisse dessiller les yeux, de voir comment vivent entre eux les êtres humains, de mépriser le bas, le frelaté, de refuser la comédie sociale, enfin de n'être dupe de personne et surtout pas de soi. On pourrait considérer que, d'une façon générale, Francion voulut lutter contre les tartuffes, dénoncer les effets de «*l'ânerie*» humaine. Et ce n'était pas sa faute si le monde était décevant, si les gens étaient vains ; s'ils n'avaient d'autre préoccupation que celle de l'argent, de la sexualité !

En fait, Sorel défendait surtout la liberté de pensée, étant non tant un libertin de mœurs qu'un libertin de pensée, un esprit libre qui refuse les idées reçues, un libre penseur, un libertaire, un adepte du libertinage philosophique, mouvement qui se formait à l'époque où il écrivit son roman, et qui prônait une libération totale de tous les humains en matière de foi, de discipline, de morale ; qui rejettait le dogmatisme religieux (on devine une intention anti-religieuse dans le songe du «*Livre III*») et le rationalisme cartésien (d'où, au «*Livre VIII*», l'opposition aux «*logiciens, dont les esprits sont couverts de ténèbres*»), pour tendre à une connaissance positive des êtres humains grâce au progrès des sciences, à l'établissement d'une morale naturelle. Et cette audacieuse prise de position philosophique, qui prolongeait l'humanisme de la Renaissance et annonçait la philosophie des Lumières au XVIII^e siècle, qui était partagée en particulier par les membres du cercle des frères Dupuy réunissant d'éminents penseurs tels que La Mothe Le Vayer, Gassendi, Guy Patin (un ami de Sorel) et Naudé, étant sévèrement poursuivie et châtiée par les autorités (qui, non sans de grandes complaisances de leur part, se plaisaient à établir une confusion entre le libertin de pensée et le débauché), cela explique l'évolution du personnage et du roman, Sorel s'étant employé à la voiler soigneusement, et à en parler à mots couverts. Il aurait d'ailleurs été un libertin imparfait, qui, séduit par la libre pensée, aurait bien voulu se libérer pleinement, mais serait resté retenu par le scrupule, entravé par la morale ; et ce qu'il n'osait vivre, il choisit donc de le faire vivre à son personnage, faisant voisiner chez lui la générosité et la noblesse d'âme avec la débauche, l'hypocrisie ou les fanfaronnades.

La destinée de l'œuvre

La dernière version de "La vraie histoire comique de Francion", qui fut publiée en 1643, connut vingt éditions en français dans le seul XVIIe siècle où elle fut l'œuvre la plus lue, qualifiée par les dévots de «roman de mauvaises mœurs», de «tissu d'obscénités», mais grandement appréciée par d'autres. Un relevé établi en 1781 par la "Bibliothèque universelle des romans" indiqua qu'elle avait été imprimée plus de soixante fois.

Elle connut rapidement des traductions en allemand, en anglais, en néerlandais.

En 1858, Émile Colombey publia une édition accompagnée d'un avant-propos et de notes.

En 1893, l'érudit Émile Picot retrouva un exemplaire du texte de 1623 qui est autrement plus corrosif que celui de 1643, ce qui explique peut-être, autant qu'un faible tirage, la disparition des autres exemplaires.

Si les contemporains de Sorel ne doutèrent jamais que Sorel ait été l'auteur du livre, en 1906, dans "Archipel", Pierre Louÿs s'attacha pourtant à prouver le contraire, son extrême jeunesse lui paraissant incompatible avec l'expérience de la vie que suppose le livre. En fait, qu'il l'ait écrit à l'âge de vingt et un ans ou à celui de vingt-quatre ne doit pas étonner car, à cette époque, on vivait vite, on était rapidement mis face aux réalités de la vie, et, en particulier, face aux réalités sexuelles. Et il se trouve que, dans "La vraie histoire comique de Francion", Sorel annonça un livre intitulé "Le berger extravagant", qu'il publia effectivement (voir plus loin) et qu'il ne démentit jamais.

En 1931, Émile Roy donna une édition critique reproduisant l'état original de chaque partie du texte et toutes ses variantes.

Ce fut également le parti pris de l'édition proposée en 1958 par Antoine Adam dans la "Bibliothèque de la Pléiade"; mais il ne choisit qu'une sélection des variantes les plus significatives, et ce montage de texte fut critiqué par Fausta Garavini qui, dans son édition chez "Folio classique", donna le texte de 1633 au motif que les autres éditions du XXe siècle présentent des textes hybrides jamais écrits par Sorel.

En 1979, Yves Giraud se contenta du texte de 1623.

"La vraie histoire comique de Francion" est non seulement le chef-d'œuvre de Sorel mais un livre resté prééminent dans l'histoire du roman français. On peut voir des héritiers de Francion en Gilles de Santillane, le héros de Lesage, en Figaro, celui de Beaumarchais, ou en Fabrice del Dongo, celui de Stendhal.

1626

"L'ingratitude punie. Histoire cyprienne où l'on voit les aventures d'Orphize de Chrysante"

Roman

C'était un roman pastoral dans le goût du temps.

1627

"Le berger extravagant.

Où parmi des fantaisies amoureuses on voit les impertinences des romans et de la poésie"

Roman de 1600 pages divisé en 14 livres

Un jeune homme bizarre, au nez pointu et aux yeux louches, un chapeau de paille enfoncé sur sa tête, un panier et un bâton à la main, se promène sur les rives de la Seine, près de Saint-Cloud, accompagné d'une demi-douzaine de «brebis galeuses» et boiteuses, leur disant : «Paissez, paissez librement, chères brebis, mes fidèles compagnes : la Déité que j'adore a entrepris de ramener dedans

ces lieux la félicité des premiers siècles, et l'Amour même qui la respecte se met l'arc en main à l'entrée des bois et des cavernes, pour tuer les loups qui voudraient vous assaillir.»

Il s'agit de Louis, le fils, âgé de vingt-cinq ans, d'un riche marchand de soie de la rue Saint-Denis, qui était destiné à lui succéder. Mais, ayant eu l'esprit intoxiqué et perturbé pour avoir lu trop de romans pastoraux tels que "Les bergeries de Juliette" et "L'Astrée", et avoir assisté à trop de représentations de comédies pastorales, étant incapable de distinguer ce monde imaginaire de la réalité, au point de croire vivre réellement toutes les aventures que les romanciers avaient prêtées à leurs personnages, il avait décidé de changer de nom et d'existence. Devenu Lysis, il se déguisa en berger, et commença une errance qui l'éloignait à la fois de la raison et de la société. Ayant rencontré la jeune mais peu avenante servante Catherine, il tomba amoureux d'elle, la rebaptisant d'un nom d'héroïne de roman : Charité, et proclamant que, par la magie d'Hircan, il avait été transformé en fille pour pouvoir vivre à son côté sans être reconnu, disant : «*Céladon n'a-t-il pas fait de même, se faisant appeler Alexis?*», Sorel commentant : «*Pourquoi n'eût-il pas cru être aussi bien déguisé qu'un million d'amants qui se trouvent dans nos histoires feintes?*». Comme tous les bergers de roman, il devra garder fidélité à la femme aimée sans rien obtenir d'elle en échange de dix ans de ferveur, et il passera sa vie à parler d'amour dans un style relevé. Il imagine une «république amoureuse et pastorale» pourvue d'une université mixte où «*on apprendra les épîtres d'Ovide, la Diane, l'Astrée, et l'on fera son cours en amour, au lieu de s'amuser à aller faire son cours en droit à Orléans.*» Il poursuit son idéal utopique de vie pastorale en étant accompagné par un valet, Carmelin.

Mais Adrian, son cousin qui est un sage bourgeois, entreprend de lui faire subir un choc pour le guérir, brûlant ses livres, égorgéant ses brebis sous ses yeux, le traînant à la messe. Mais c'est en vain, et il en vient à vouloir le faire enfermer dans les «*Petites maisons*», l'asile psychiatrique parisien de l'époque,

Or un jeune seigneur, Anselme, à son tour prétend le guérir en l'aidant, au contraire, à réaliser son rêve. Il organise donc autour de lui tout un complot avec une compagnie de jeunes aristocrates pour le placer dans des circonstances analogues à celles des romans, pour entretenir une mystification dont ils profitent pour lui tendre des ruses afin de se moquer de lui. Adrian a beau protester : «*Vous avez tort de prendre ici votre plaisir de ce pauvre garçon*», Anselme lui rétorque : «*Il est vrai que votre cousin nous donne du plaisir, mais c'est parce qu'il a plus d'esprit que nous pour inventer tous les jours de nouveaux jeux.*» Et Adrian est lui aussi victime des compagnons de Lysis, lorsqu'il vient rechercher son pupille.

On conduit Lysis dans la Brie, sur les bords du Morin en lui faisant croire qu'il est dans le Forez, patrie d'Astrée et de Céladon : «*Ah ! Berger, nous voici au lieu que nous avons désiré. Regardez : voilà la belle rivière de Lignon. Lysis ayant avancé sa tête hors de la portière dit : La voilà certes, c'est ainsi que les livres nous la représentent.*» De plus, ses compagnons ont avec lui de longues discussions sur des sujets littéraires, et, pour lui plaire, inventent toute une série d'histoires pleines d'épreuves fantastiques, d'anneaux magiques, d'eaux miraculeuses, de dangereuses batailles, de naufrages, de dragons et de géants (les fables du dieu Morin et de la rivière de Marne, de la fontaine Synope, de la fontaine Lucide, du cyprès et des deux hamadryades ; les histoires de Fontenay, de Philiris, de Polidor, de Rhodogine, de Meliante, de Genèvre et Alican, d'Anselme et Angélique, d'Hircan et Amarylle, de Clarice d'Alicante, la nouvelle mythologique qu'est "Le banquet des dieux"). Ce qui est de remarquable en toutes les histoires qui se racontent ici, est que leur beauté ne les empêche pas d'avoir quelque extravagance pour se moquer de Lysis. sont aussi pour montrer la différence qu'il y a entre les amours des personnes du monde, et celles des personnages des romans. Aussi Lysis demande-t-il successivement aux deux meilleurs orateurs, Clarimond et Philiris, d'écrire sa propre histoire, c'est-à-dire le roman de ses aventures, voyant dans cette biographie romanesque l'achèvement de sa trajectoire, cette sublimation fictionnelle devant lui conférer l'unique vie digne de ce nom. Mais ils s'y refusent. Il se lance donc dans des récits de ses propres aventures, racontant à Carmelin :

-Les nuits qu'il a passées en compagnie des divinités des rivières et des bois.

-L'exploit qu'il accomplit en tuant un dragon.

-Sa métamorphose en fille où il triompha de l'épreuve de la plaque brûlante sur laquelle une fille ne pouvait marcher si elle n'était pas virginalement pure.

-Sa métamorphose en saule et sa capacité à vivre une vie végétale.

-Son voyage dans les cieux, effectué grâce au carrosse magique d'Hircan : «*Il faut que vous sachiez, chère troupe, que notre carrosse étant parti d'ici nous ne fûmes point étonné tant qu'il alla par terre, mais lorsqu'il alla par l'air ce fut alors que j'eus bien de la peine à assurer Carrnelin, lui disant : "Presque en un instant nous serons en Italie ou en Espagne [...] et nous serons logés superbement dans le palais de quelque seigneur: car l'on voit dans les romans, que les amants ont je ne sais quoi de ravissant qui les fait chérir et rechercher de tous ceux qu'ils rencontrent, si bien qu'ils ne vont en aucun lieu que l'on ne leur fasse bonne chère, sans qu'ils aient la peine de délier leur bourse."* Pour lors, nous entendions les vents qui soufflaient, le tonnerre qui grondait, et la mer qui poussait ses ondes jusques aux nues pendant son agitation. Enfin nous nous tîmes cois comme si nous eussions voulu reposer, et un sage vieillard ayant ouvert notre portière, nous fit sortir pour nous égayer sur une haute montagne où nous nous étions arrêtés. Je ne sais si nous étions dans une île...» Cependant, ils parvinrent jusqu'au château enchanté pour délivrer une princesse captive, la belle Pamphilie, en affrontant des ennemis féroces, hommes et bêtes.

Par ailleurs, dans la vie réelle, il juge une dispute entre paysans, et promet de métamorphoser les factieux comme Apollon l'avait fait des paysans de Lycie ; il s'emploie à réajuste le vocabulaire agricole en fonction du pastoral ; il demande à être changé en chien ou en puce pour pouvoir vivre dans l'intimité de Charité. Retourné à Paris, il assiste à la représentation d'une pastorale à l'Hôtel de Bourgogne, et se jette sur la scène au moment où la bergère est enlevée par un satyre, déclenchant ainsi une bagarre dans le théâtre à cette occasion, il exprime le souhait qu'on ne joue plus de théâtre qu'en décors naturels.

Prenant à la lettre le «*commandement sans commandement*» de celle qu'il aime, qui lui a ordonné de ne plus lui obéir, il fait face à une impossibilité puisque, pour se conformer à la volonté de l'amante, il ne faut pas s'y conformer : «*Il faut obéir un moment à ma maîtresse, pour ne lui plus obéir après.*» En choisissant de rester fidèle à la lettre, il accepte sa propre négation : le suicide. Mais il en orchestre seulement la mise en scène, ce qui ne l'empêche pas de raconter sa descente aux Enfers des Anciens ! et de feindre un retour à la vie précludant l'issue du roman.

En effet, finalement, sous la pression de ses parents et amis, il est, par ses compagnons, guéri brutalement de sa folie, s'écriant alors : «*Ah Dieu, de quelles impostures a-t-on abusé ma jeunesse !*» et épousant Catherine !

Commentaire

“Le berger extravagant” avait été annoncé dans “*Francion*” : «*Je décris un homme qui est fou pour avoir lu des romans et des poésies, et qui, croyant qu'il faut vivre comme les héros dont il est parlé dans les livres, fait des choses si ridicules qu'il n'y aura plus personne qui ne se moque des romanistes et des poètes si je montre cette histoire.*» (“*Livre XI*”).

Si Sorel qualifia son berger d’«*extravagant*», c'est que cet adjectif était souvent utilisé, dans les discours moraux du début du XVIIe siècle, pour désigner les libertins, accusés de trop s'éloigner des opinions communes. L'extravagance du personnage est comme un “pré-texte”, dont le roman qui la décrit constitue le texte digne en définitive d'être reçu par le lecteur.

Dans sa préface, Sorel indiqua qu'il voulait «*travailler pour l'utilité publique*», «*démasquer les conteurs de mensonges*» en réalisant «*un livre qui se moquât des autres*», où on «*voit les impertinences des romans et de la poésie*», qui serait «*comme le tombeau des romans, et des absurdités de la poésie.*» Il déclara avoir voulu composer un livre de fiction qui en dégoûtât les lecteurs en leur en montrant l'inutilité, la déraison et l'impiété. Il notifia : «*Je me moquerai de ceux qui diront qu'en blâmant les romans, j'ai fait un autre roman. Je répondrai qu'il n'y a rien ici de fabuleux et, qu'outre que mon berger représente en beaucoup d'endroits de certains personnages qui ont fait des extravagances semblables aux siennes, il ne lui arrive point d'aventures qui ne soient véritablement dans les autres auteurs ; tellement que, par un miracle étrange, de plusieurs fables ramassées, j'ai fait une histoire véritable.*» Il voulut surtout dénoncer les fictions alors en vogue : le romanesque héroïque et les «*bergeries*» de convention qui ne se souciaient pas de vraisemblance. Il stigmatisa «*les absurdités de la poésie*» et celle des romans, parce que ce corpus trouvait sa légitimité dans la mesure où on le

considérait communément comme descendant de la Fable antique, et doté de ce fait d'une haute valeur. Pour Sorel, une telle conception est intenable : non seulement ces récits sont «*impertinents*» (adjectif qui revient constamment sous sa plume), n'ont aucun sens, ni moral ni esthétique, et il le fait démontrer par Clarimond, qui est son porte-parole aux moments-clefs du récit ; on peut leur faire dire ce que l'on veut et leur contraire. Ces textes, qui sont donc «*in-signifiants*», au sens littéral de l'adjectif, ne peuvent prétendre offrir au lecteur le moindre cadre de créance. Le roman "*Le berger extravagant*" a pour fonction de les pousser à leurs dernières extrémités pour montrer leur impertinence, leur incohérence, d'en offrir une réinterprétation follement continuée, de remettre en perspective les lignes de fuite de la fiction bien comprise. Il prit un malin plaisir à disqualifier les textes mythologiques qui ont bénéficié de l'attention érudite la plus respectueuse.

À travers la longue succession d'aventures bouffonnes et burlesques de son personnage, il nous livra une satire efficace du roman pastoral, dont les plus illustres étaient :

- '*L'Astrée*', roman de plus de 5000 pages d'Honoré d'Urfé publié entre 1607 et 1627, où le lecteur est transporté dans le Forez, sur les bords du Lignon, et où il suit principalement l'histoire d'amour parfaite entre la bergère Astrée, l'héroïne qui a donné son nom au livre, et le berger Céladon, malgré les perfidies de certains personnages, les ambitions politiques d'autres, leurs propres mésaventures amoureuses.

- '*Les bergeries de Juliette*' (1585-1598) de Nicolas de Montreux, où deux bergers, le frère et la sœur, Phillis et Juliette, vivent une utopie héroïque non passionnelle, entourés de huit autres bergers, quatre hommes (Arcas, Fortunio, Belair, Rustic) et quatre femmes (Magdelis, Cliomène, Isabelle, Dellye), soumis à leur empire, formant une sorte de petite académie poétique organisée par une convention narrative imitée du "*Décameron*", les relations entre eux étant une «chaîne d'amour» (A aime B qui aime C, etc.) au long de cinq journées qui occupent les cinq volumes.

Ces romans sentimentaux et héroïques étaient en vogue au début du XVIIe siècle, leur succès tenant à la délicatesse des sentiments des personnages autant qu'au charme des descriptions bucoliques. Sorel se livra au pastiche, à la caricature du langage des romans antécédents dont les héros s'exprimaient oralement (ou en produisant des poèmes, des billets, des lettres), en reprenant le langage de leurs idoles littéraires, en l'estropiant et, ce faisant, en produisant des effets comiques.

Sorel dénonçait le fait que le roman romanesque ne décrit pas le monde vrai mais, avec des éléments du monde vrai, un monde imaginaire symbolisant l'idéal de beauté, de grandeur, de passion ou de bonheur auquel les lecteurs rêvent. Pour sa part, il refusait de se transporter dans un monde imaginaire, et d'entrer en connivence avec les romanciers. Il exigeait que tout ce qu'ils racontent soit rigoureusement possible, sinon il taxait le tout d'extravagance. Selon le même principe, il condamnait aussi la poésie : «*Que si quelqu'un me remontre que j'épluche la poésie de trop près, et que j'ai tort de la vouloir rendre ridicule, parce que ses fables sont autant de mystères, et qu'il n'y a rien qui n'ait un sens caché, je répondrai que l'on trouve tout ce que l'on veut par allégorie dans quelque narration que ce soit, et qu'à un même sujet un esprit inventif peut donner dix mille explications; mais que ce n'est pas à dire que le poète ait songé à cacher de si belles vérités dessous ses fables; Aussi quand j'avouerais que les poètes auraient songé à couvrir quelques secrets, je nierais qu'il y en ait aucun qui y ait bien réussi. Leurs fictions sont trop entremêlées pour y trouver quelque chose de certain.*

On n'a pas manqué de lui reprocher cette attitude radicale qui suppose une complète incompréhension de ce qui est la littérature. En fait, il entendait rénover le roman pour que sa plus ou moins grande tangence avec le réel ne soit pas illusionniste mais instructive. Et, en continuant d'employer des métaphores mathématiques, il faut cependant que le réalisme auquel tend le genre romanesque est une asymptote qu'il ne peut jamais atteindre sans se détruire lui-même, exactement comme il ne peut jamais atteindre l'autre asymptote qui serait l'absolu de l'imagination. Exiger que toutes les fictions romanesques s'intègrent au monde non romanesque est un bon moyen de faire ressortir leur absurdité ; mais c'est un moyen lui-même absurde puisqu'il consiste à ignorer la règle du jeu et la nature de l'œuvre d'art.

"*Le berger extravagant*" fut sans doute l'une des tentatives les plus ambitieuses du roman français au XVIIe siècle. En effet, Sorel décida de s'attaquer aux fictions narratives idéalisantes en écrivant un roman dont la dynamique narrative reposerait sur la mise en œuvre parodique des thèmes du roman

pastoral de manière à en démontrer l'inanité, tout en proposant un nouveau modèle romanesque, celui du roman comique qui est moins destiné à susciter l'ébahissement devant des héros inaccessibles que la délectation morale devant la représentation distanciée du monde tel qu'il va.

“Le berger extravagant” parodia la prolixité des aventures dans les romans en adoptant leur structure à tiroirs, en multipliant les digressions que sont les histoires enchaînées, des narrations secondaires à la première personne, situées dans le passé par rapport au temps de la narration principale. Aussi lui a-t-on souvent reproché sa longueur, son hypertrophie narrative, qui lui conférerait illisibilité et inintérêt, le récit proliférant pour lui-même et se décentrant progressivement de son propos par l'addition sans limites de péripéties, le surenchérissement en tours et détours de la fiction, aboutissant à l'incohérence, à l'enlisement. En fait, cette incontestable ampleur a une valeur fonctionnelle car chacune des histoires représente la critique d'un type particulier de romanesque : roman fabuleux à l'antique, roman pastoral moderne, fables italiennes fantastiques, roman guerrier sur le mode héroïque, et enfin roman picaresque espagnol. De plus, cette multiplication des histoires permet une multiplication des points de vue, donne lieu à une narration polyphonique, dans un jeu kaléidoscopique, cette polyphonie narrative permettant à l'esprit critique du lecteur de reconstituer la «vérité» de l'ensemble. D'autre part, dans certaines de ces narrations secondaires, Sorel se livra à une réécriture des mythes (le ravissement de Proserpine ou le mythe de Narcisse), reprenant le mythe à partir de sa version littéraire la plus célèbre, et le réécrivant, non pas en le renversant, en le parodiant, mais en le rendant tout simplement vraisemblable, en l'enrichissant avec des éléments narratifs (par exemple, il transforma le mythe de Narcisse dans une véritable histoire de formation) qui créent donc une nouvelle configuration mythologique.

On assiste à de nombreuses interventions de l'auteur dans le texte.

Sorel joua aussi du contraste entre un langage haut et raffiné, celui de Lysis, qui s'exprime comme un personnage de roman pastoral, et celui qui relève de la réalité, en particulier le langage des vrais paysans, qui ne comprennent rien au référent culturel de Lysis, et n'arrivent donc pas à communiquer avec lui. Ainsi quand Lysis rencontre pour la première fois un berger, il lui adresse ce discours : «*Gentil berger, songes-tu aux rigueurs de Clorinde? [...] Montre-moi de tes vers, je te prie*», et il reçoit comme réponse : «*Je ne sais pas ce que vous me voulez dire de coq d'Inde [...] et pour des vers, si ce sont des vers de terre que vous me demandez, j'en ai chez nous plein le cul d'une bouteille.*»

Louis / Lysis, qui n'a d'autre système de référence que l'univers livresque sur lequel il modélise entièrement son comportement ; qui ne se vit qu'à travers le verbe et les récits (en amont, ceux de la Fable et des romans auxquels il se conforme et auxquels il emprunte ses dires ; en aval, ceux qu'il attend que l'on fasse de ses aventures et ceux qu'il propose lui-même de ses actes) ; qui prend les mots pour les choses et les paroles pour les actes ; qui est atteint de folie romanesque (sans d'ailleurs l'être constamment, car il semble parfois simuler la folie) ; qui refuse de croire à la réalité quotidienne ; qui vit dans un monde isolé dont la crédibilité tient à l'artifice narratif assumé par l'auteur du roman et son public, manifeste un idéalisme amoureux absolu et désincarné, une sublimité singulière. Croyant que les conventions vestimentaires, amoureuses et sociopolitiques qui régissent *“L'Astrée”* façonnent le quotidien dans lequel il évolue, croyant pouvoir reproduire les attitudes de Céladon sans renoncer aux exigences du corps, il n'arrive au mieux qu'à une ridicule pantomime. Ses partis-pris langagiers, eux aussi inspirés des romans ou de la Fable, le rendent inaudible ; sa poursuite amoureuse selon les codes pastoraux n'aboutit qu'à l'incompréhension méfiante de l'aimée. Il ne cesse de confondre les situations idéalisées du monde romanesque, qu'il ne parvient qu'à singer, avec les situations du monde réel organisé par le narrateur ; il stagne dans un entre-deux, à la marge du corps social au sein duquel il est situé.

La théâtralité est un trait de son caractère. Son cousin explique que, avant de vouloir devenir berger, il voulait être comédien ; c'est donc un rôle qui semble le fasciner, une identité jouée et autre par rapport à celle que son père lui préparait, celle de marchand de soie, et aussi un espace qui lui permet, tout comme le jeu du travestissement qu'il emploie souvent dans ses aventures, d'exister dans l'interstice créatif du rapport conscient entre illusion et réalité. Se dédoublant, il prend un nouveau nom (et, par ailleurs, possède un double dans le personnage du valet Carmelin), et semble

capable, quand ses aventures se font dangereuses, de se mettre à l'abri des dangers véritables : par exemple, il se jette dans une rivière, à l'imitation de Céladon, mais non sans avoir pris avec lui des vessies de porc qui l'aideront à ne pas se noyer véritablement ; pendant sa métamorphose végétale, à laquelle il semble croire quand il se glisse à l'intérieur du tronc, il se munit pourtant d'un bonnet d'écorce, pour se protéger de la pluie. Cette dimension de pseudo-folie lui permet de jouir pleinement de sa liberté; ses capacités cognitives ne sont pas atteintes : c'est l'hypertrrophie de l'imagination qui lui cause cette extravagance. Tout le long de ses aventures, il propose la dramatisation d'épisodes mythiques (comme la mise en scène de l'enlèvement de Proserpine); il demande aux jeunes aristocrates de changer de nom et d'assumer des rôles différents ; et le narrateur, à ce point-là, nomme les personnages non plus avec leur prénom, mais avec les noms des divinités aquatiques ou des monstres infernaux qu'ils représentent. Le dédoublement d'identité ne touche donc pas uniquement le héros, se révélant capable d'influencer, dans une certaine mesure, même le narrateur. Les personnages secondaires, qui auraient la fonction de mystification du fou, perdent leur capacité de contrôler ce jeu, se faisant complices malgré eux de cette folie, participant à une réalité autre par rapport à celle dans laquelle ils croyaient être plongés. La folie et le jeu de l'imagination semblent donc devenir des facteurs d'enrichissement de l'existence humaine, ce qui explique le commentaire de l'un des personnages : «*Pour être heureux au monde, il faut être roi ou fou ; parce que si l'un a des plaisirs en effet, l'autre en a par imagination. Qui ne peut donc être roi, tâche de devenir fou.*»

L'extravagant oblige ceux qui le côtoient, comme par contagion d'extravagance, à entrer dans sa logique dévoyée. En grippant la narration, il la fait extravaguer à son tour. En témoigne cette réplique du meneur de jeu au tuteur de Lysis, Adrian, qui l'accuse de faire sombrer son cousin dans la folie : «*Vous m'avez ôté ce pauvre garçon d'entre les mains, et me promettant que vous le trahiriez bien, vous l'avez amené ici parmi des gens qui lui ont fait perdre l'esprit tout à fait. C'est bien tout au contraire, répondit Anselme, car s'ils font les insensés, comme vous voyez quelquefois, votre cousin en a été la cause. [...] il les a pervertis, et leur a communiqué toutes ses mauvaises opinions. Si je n'eusse bien pris garde à moi, et si je ne me fusse toujours éloigné de lui, il m'allait aussi faire prendre le grand chemin de la folie. J'ai de bons témoins qui vous prouveront qu'il m'a cent fois voulu persuader de me faire berger.*» (XII).

Finalement, les longues épreuves par lesquelles il passe le conduisent à une sagesse amoureuse, qui est tout à fait néoplatonicienne.

Alors que Sorel avait fait faire l'annonce du "Berger extravagant" par Francion, et lui avait fait dire : «*Je décris un homme qui est fou pour avoir lu des romans et des poésies, et qui, croyant qu'il faut vivre comme les héros dont il est parlé dans les livres, fait des choses si ridicules qu'il n'y aura plus personne qui se moque des romanistes et les poètes si je montre cette histoire*» ("Livre XI"), et si on ne peut pas ne pas penser à Don Quichotte, ici, Fontenay, un des jeunes aristocrates qui se moquent de Lysis, voit en lui le «successeur» de Don Quichotte, à la différence que son extravagance est sa passion pour les bergeries, tandis que celle du héros de Cervantès était celle pour les romans de chevalerie. Et Fontenay rappelle que Don Quichotte, après avoir été chevalier errant, avait voulu être berger, signale que Carmelin fait penser à Sancho Panza, en particulier à cause de son langage de paysan. De plus, on peut remarquer que la folie de Don Quichotte et celle de Lysis sont entretenues par les mystifications machinées par des rieurs. Pourtant, dans ses "Remarques" (voir plus loin), Sorel se défendit âprement d'avoir imité "Don Quichotte de la Manche" : «*Il est vrai que je ne nie pas que je n'aie eu connaissance du Dom Quixotte, mais il y avait douze ans entiers que je ne l'avais lu quand j'ai fait ceci, et quand je fis cette première lecture je n'étais point en un âge capable d'y remarquer beaucoup de choses.*» ; il n'aurait relu le livre qu'après avoir écrit le sien, et y aurait alors trouvé trop d'extravagance, de vulgarités et trop de pages s'écartant du but, qui était d'attaquer les romans de chevalerie. Quand Michel Foucault, dans son "Histoire de la folie à l'âge classique" (1961), distingua «la folie par identification romanesque», il en vit le prototype en Don Quichotte, mais il aurait pu désigner aussi "Le berger extravagant" de Sorel.

On peut remarquer que tous les thèmes affectionnés par les libertins (retour à la Nature, à l'amour charnel ; refus de la scolastique ; refus des dogmes religieux...) sont présents dans "Le berger

extravagant", et tout particulièrement l'attaque contre les superstitions, contre la crédulité du peuple, celle dans laquelle risque de tomber le lecteur ingénue. En mettant en évidence ce risque, en invitant à une prise de distance critique par rapport aux dogmes et aux croyances autant qu'à l'illusion de réalité induite par la narration, Sorel ouvrirait une voie où, à la fin du XVIIe siècle, allait s'engager Fontenelle notamment avec son "*De l'origine des fables*" (1680), avant la critique des dogmes religieux opérée par les philosophes des Lumières.

"*Le berger extravagant*" n'est pas une œuvre vraiment plaisante. Si l'idée de plusieurs scènes est excellente, le récit en est terne et pesant. Les meilleurs passages sont les histoires forgées par les complices de la mystification car le réalisme burlesque y a tout son sens et toute sa puissance comique. Mais il est invraisemblable que des gens de la bonne société aient trouvé quelque amusement à se moquer pendant plusieurs semaines d'un malheureux, aient consenti à jouer eux-mêmes des rôles grotesques et qu'ils aient requis, pour cette mystification prolongée, l'assistance de leurs parents, amis, voisins et domestiques. Il reste que cette invraisemblance fut voulue car le roman est hors de toute vérité ; c'est une démonstration par l'absurde.

Pourtant "*Le berger extravagant*" connut dans la première moitié du XVIIe siècle un succès tout à fait remarquable, la page du "*Berger extravagant*" qui devint la plus célèbre fut celle qui montrait le portrait de Charité dessiné par Crispin de Pass, dans lequel toutes les allégories par lesquelles les amoureux exaltent les beautés de la femme aimée étaient prises au pied de la lettre : les yeux étaient de vrais soleils ; sur les joues étaient de vrais lis et de vraies roses ; les lèvres étaient de vraies branches de corail, les sourcils de vrais arcs ; aux cheveux étaient accrochés de vrais hameçons pour attraper les âmes sœurs (!) et se nouaient de vraies chaînettes pour les retenir ; etc. ; l'ensemble composant une figure hétéroclite qui n'avait plus rien d'humain.

Le livre connut deux éditions, quinze réimpressions, deux traductions, en anglais et en hollandais.

En 1627, sortit la première réédition dans laquelle furent juxtaposées au texte juxtaposé au texte des "*Remarques sur les XIV livres*", un commentaire ponctuel et précis de toutes les facettes du roman. Dès le début du premier livre des "*Remarques*", Sorel indiqua son intention d'éclaircir son texte et de répondre à ceux qui l'ont critiqué : «*Je ne laisserai pas non plus en arrière les occasions où je pourrai montrer qu'il y a de la doctrine aux endroits où l'on croyait qu'il n'y eut que de la bouffonnerie, et je relèverai quelquefois les choses les plus basses par mes explications que l'on verra que c'est tout autre chose que ce que l'on pensait.*» Cette déclaration signalait que le texte doit être déchiffré à l'aide d'un commentaire qui peut donner plus de dignité à des éléments apparemment bas. Mais il continua : «*Tout ceci est un exercice d'esprit, où par des propos ambigus il semble que je blâme ce que je loue, et il semble aussi que je loue ce que je blâme quelquefois.*» Là, l'exercice critique se fit plus fin et plus complexe par rapport à la simple comparaison entre texte et paratexte : y apparaît le doute interprétatif sur lequel reposait toute la théorie de la dissimulation qui était à la base de l'écriture libertine du XVIIe siècle.

Ensuite :

- Il expliqua les allusions.
- Il indiqua ses références.
- Il commenta des situations de son roman :

-«*Ce commencement d'histoire est aussi comme une ouverture de théâtre, où la toile est levée, un homme paraît soudain et récite les vers de son personnage.*»

-Il montra que Lysis n'est pas toujours plongé au centre de sa folie : «*Son esprit s'est toujours fait paraître subtil parmi ses plus grandes extravagances*» ; «*Lysis n'est pas insensé tout à fait, car j'ai fait voir qu'il avait souvent de bons intervalles*».

-Il affirma : «*Toutes les paroles de Lysis sont prises des poètes* » - «*Je n'ai fait ceci que pour montrer que Lysis ne dit rien qu'il n'ait appris dans les livres d'amour.*»

-Il se moqua du fait que, dans les romans pastoraux, les femmes sont étrangement libres, contrairement à leur statut dans la vie réelle ; et qu'elles demeurent d'une incroyable pureté tout au

long de leurs pénibles aventures : « *Tous les amants [...] sont des chefs de romans qui ont couru le pays avec leurs maîtresses, et qui n'ont jamais rien eu d'elles qui ait préjudicié à leur honneur, à ce que disent les auteurs. Cela est pourtant fort difficile à croire que de jeunes gens si passionnés, étant si loin de leurs parents dont ils ne craignaient plus les menaces, aient pu garder leur chasteté si longtemps.* »

- « *Carmelin ayant confirmé la plupart des choses que son maître a dites, Adrian est si plaisant et si naïf, qu'il dit qu'il faut donc qu'il ramène son cousin à Paris, pour ce que l'on ne trouve point-là de dragons ni de bossus qui vous battent, ni de sorciers qui vous changent en arbre, et que la Justice les punirait s'ils l'avoient fait. Voilà une agréable persuasion pour le faire revenir.* »

- Il fit une histoire critique de la littérature de fiction, se livrant à une claire mise en cause du romanesque, ce qui marquait un recul de la liberté créatrice en littérature. En fait, sa cible n'était pas la fiction, mais l'invraisemblance de la fiction, de la narration qui relève du fabuleux, de l'héroïque, de la fantaisie, par opposition à ce qu'on appelait à l'époque « *histoire comique* », narration en prose ancrée dans la réalité, ou tout simplement vraisemblable, visant à la critique par la gaieté. Il présenta une critique sérieuse des procédés narratifs traditionnels du genre du roman pastoral. Il fit une tentative de cataloguer toutes les explications possibles de la narration, en évoquant les autorités, mais surtout en reprenant en examen tous les choix narratifs, y compris ceux qu'il avait éliminés. Pour justifier ses choix, il employa la digression dans un véritable feu d'artifice de critiques, commentaires, interprétations et réinterprétations, dans une « *œuvre ouverte* » possédant en elle-même tous les mondes possibles signalés à côté du texte, comme autant de routes à parcourir à partir d'une succession de faits, réels ou imaginaires.

- Il condamna longuement Homère, Virgile, Ronsard, Rabelais, Cervantès ; et se renia en allant jusqu'à préférer « *Le berger extravagant* » à « *Histoire comique de Francion* ».

- Il apostropha ses confrères : « *Messieurs les écrivains, n'êtes-vous pas contents de perdre pour le profit du public toute la gloire que vous aviez acquise par vos fables? Mais qu'avez-vous fait encore? Quelque chétif sonnet qui vous a coûté trois mois, ou deux ou trois chapitres d'un roman que vous n'avez pu achever faute de matière? Hé ! pauvres gens connaissez-vous bien celui qui parle de vous? Possible trouverez-vous qu'en sa jeunesse il a composé plus de vers et de romans que vous n'avez fait tous ensemble ; mais que ce n'a été que pour montrer avec quelle facilité il accomplit des choses qui vous donnent tant de peine, et que maintenant il méprise tous ces anciens ouvrages pour désabuser le peuple qu'il ne faut pas toujours entretenir d'un si vain divertissement.* »

- Il soutint que les romans corrompent les bonnes mœurs, poussent au crime, et sont les ennemis de la vraie religion quand ils empruntent les fables et les dieux de la mythologie païenne.

En 1633, « *Le berger extravagant* » connut sa seconde réédition sous le titre : « *L'anti-roman ou L'histoire du berger Lysis accompagnée de ses Remarques sur les XIV livres* » », Sorel se cachant alors sous le nom de plume de Jean de la Lande.

Il y avait procédé à quelques variantes dont la plus importante réside dans le titre, qui n'a pas manqué d'être commenté car le terme « *anti-roman* », utilisé par Jean Paul Sartre dans sa préface à « *Portrait d'un inconnu* » de Nathalie Sarraute (1948), allait être utilisé par la critique du XXe siècle pour faire référence à un certain nombre d'« *œuvres vivaces et toutes négatives* », parmi lesquels il cita les romans de Nabokov et « *Les faux-monnayeurs* » de Gide) alors qu'il avait été inventé par Charles Sorel en 1623 !

En 1652, Thomas Corneille fit représenter une comédie intitulée « *Le berger extravagant* », une adaptation du roman qui fut imprimée l'année suivante.

Très vite, Sorel se rangea, et se détourna de la littérature de fiction pendant vingt ans (si l'on met à part « *Vraie suite des aventures de Polyxène* » qui est d'attribution contesté, et « *Polyandre* ») pour se livrer à des textes théoriques et didactiques, à des travaux de compilation sans originalité. Le jeune homme doué, gentiment libertin, fit place à un historien sérieux, qui fut surtout un critique de ses

prédecesseurs et contemporains ; ses recherches portant sur la manière de rassembler les documents et d'écrire l'Histoire, et affectant une piété de bon aloi.

Il publia :

1628

“Avertissement sur l’Histoire de la monarchie française depuis Pharamond”

Sorel dénonçait les légendes et les mythes qui farcissaient les histoires de France aux siècles précédents. Il professait la volonté d'écrire une nouvelle histoire qui allie véracité et qualité du style. Ce vaste projet n'allait jamais être réalisé.

1629

“Histoire de la monarchie française où sont décrits les faits mémorables et les vertus héroïques de nos anciens rois”

1630

“Nouveau recueil de lettres, harangues, et discours différents, où il est traité de l’éloquence française et de plusieurs matières politiques et morales”

1632

“Le courrier véritable”

On y lit : «Ce qui nous étonne davantage et qui nous fait admirer la nature, c'est de voir qu'au défaut de découvrir par écrit nos pensées à ceux qui sont absents, elle leur a fourni de certaines éponges qui retiennent le son et la voix articulée, comme les nôtres font les liqueurs : de sorte que, quand ils se veulent mander quelque chose, ou conférer de loin, ils parlent seulement de près à quelqu'un de ces éponges, puis les envoient à leurs amis, qui les ayant reçues en les pressant doucement, en font sortir ce qu'il y avait dedans de paroles, et savent par cet admirable moyen tout ce que leurs amis désirent.»

1634

“Pensées chrétiennes sur les commandements de Dieu”

Sorel écrivit l'ouvrage en collaboration avec son oncle, Charles Bernard.

1634

“La science des choses corporelles : Première partie de la science humaine,

où l'on connaît la vérité de toutes les choses du monde par les forces de la raison”

Sorel s'attacha à définir une science véritable fondée sur la raison et sur l'expérience, et par nature encyclopédique. Mais ses hardiesses rationalistes n'allait pas sans une contrepartie : il croyait à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

C'est un travail de compilation sans originalité. Il fut publié sans nom d'auteur, mais le verso de la page de titre porte les mots : «*Carolo Sorello, novae encyclopaediae assertori dignissimo*» («À Charles Sorel, très digne libérateur de la nouvelle encyclopédie»), dédicace qui rendait manifeste la vocation encyclopédique de l'ouvrage.

Sorel n'ayant pas accompli la rupture qu'il réclamait entre le romanesque et une représentation fidèle et sérieuse du réel, ayant bon gré mal gré fait une œuvre comique et satirique, revint au roman :

1634

“La vraie suite des aventures de la Polyxène du feu sieur de Molière, suivie et conclue sur ses mémoires”

Roman

“Polyxène” était un roman de François de Molière d'Essertines, dans le goût de “L'Astrée”, qui ne compte pas moins de 1105 pages.

Le texte de Sorel appartient à un genre mixte, mi-satirique mi-romanesque, mi-précieux mi anti-précieux, englobant le roman et sa critique.

1636

“Des talismans ou figures faites sous certaines constellations... tiré de la seconde partie de “La science des choses corporelles”, par le sieur de l'Isle”

Le 2 août 1636, suivant une pratique de succession très fréquente dans les milieux lettrés de l'époque, Sorel, moyennant 12 000 livres, reprit à son oncle maternel, Charles Bernard, la charge de premier historiographe de France.

Cette profession lui permettait de concilier son goût pour la littérature avec l'obtention d'une pension peu élevée mais suffisante pour compléter ses ressources personnelles. On ne lui connaît pas d'autre emploi. Il allait, désormais et tout au long de sa vie, écrire des traités historiques et des pièces de circonstance mais sans aucun apport notable.

Il était resté célibataire, et vivait avec sa sœur, femme d'un procureur nommé Parmentier, dans la maison familiale où il était né.

Il publia :

1637

“La science des choses spirituelles : Deuxième partie de la science humaine, où l'on connaît la vérité de toutes les choses du monde par les forces de la raison”

1637

“Le jugement sur le Cid composé par un bourgeois de Paris”

Sorel eut le mérite, dans un climat de polémique, d'apprécier à sa valeur la pièce de Corneille.

1640

“La solitude ou L'amour philosophique de Cléomède. Premier sujet des exercices moraux de M. Ch. Sorel, conseiller du roi et historiographe de France”

Roman

Ce roman allégorique comprend une adaptation fictionnelle de "La science universelle", mais aussi un récit historique qui suggère de façon ambiguë que les Sorel sont d'origine illustre.

"La science des choses corporelles" et "La science des choses spirituelles" furent réunies sous le titre de :

1641

"La science universelle

où l'on connaît la vérité de toutes les choses du monde par les forces de la raison"

Traité en quatre volumes

Dans son avant-propos, Sorel, qui connaissait bien les encyclopédies, se défendit d'avoir voulu compiler un abrégé des sciences, à la façon de certains de ses prédécesseurs. Il se moqua particulièrement des ouvrages en latin qui ne faisaient que répéter ce qu'avaient dit les auteurs anciens, une critique qui allait revenir encore dans "La bibliothèque française", où il déplora que certains n'aient eu «*fiance jusqu'ici qu'en ce qui est écrit en latin, ou en ce qui est traduit du latin*». Pour lui, il importe de séparer ce qu'il nomme «*la véritable science*» et «*le vrai savoir*» de toutes les impostures, celles de la «*doxa*» comme celles de «*la naïve crédulité*». Son entreprise était marquée par le désir de soumettre les savoirs «*au crible de la raison moderne, celle de Francis Bacon et de son souci de l'expérience*». Bref, il voulait «*donner une doctrine qui soit appuyée sur la raison et l'expérience*».

Particulièrement préoccupé de la liaison des sciences et des arts, Sorel chercha à ordonner les connaissances de façon parfaitement logique, persuadé que tout s'enchaîne à partir d'un principe premier. Il s'en expliqua ainsi : «*Un écrivain de ce siècle [...] s'étant imaginé qu'il y avait une science universelle qui comprenait toutes les autres, s'est employé à la rechercher pour sa propre utilité et pour celle d'autrui. N'ayant rencontré nulle part ce qu'il désirait, qui était de voir ceci réduit à un ordre le plus naturel qu'on se pût imaginer, il y a travaillé selon l'idée qui lui en est venue en l'esprit.*»

Cette recherche des principes premiers l'amena à se demander quelles sont les caractéristiques de la «*vraie eau*», du «*vrai feu*», de la «*vraie terre*». Ailleurs, il s'efforça de démontrer que «*tous les corps simples sont blancs, y compris la terre*». Cette quête l'amena aussi à soutenir que l'air n'est qu'une «*humidité étendue qui s'épaissit après en eau*».

Écrivant un siècle après la parution de l'ouvrage majeur de Copernic (dont la thèse héliocentrique allait être confirmée par les observations de Galilée), Sorel préféra toutefois s'en tenir à la position de l'Église, et rejeta catégoriquement l'opinion «*des astronomes et des philosophes qui publant une vieille opinion renouvelée ont voulu nous persuader que le soleil est immobile et que c'est la Terre qui tourne*». De même, il désigna comme «*des philosophes vulgaires*» ceux qui attribuaient les marées à l'action de la lune.

Il critiqua les écoles où l'on n'apprend rien que «*deux ou trois langages qui n'ont plus cours avec quelques antiquités inutiles*», et où «*la plupart s'emploient plutôt à charger leur mémoire qu'à fortifier leur jugement*». Il considérait que, au contraire de ces pratiques, il fallait tendre à s'assimiler le véritable savoir, car «*si nous voulons être parfaitement heureux, il ne faut rien ignorer de ce qui se peut savoir*». Il indiquait que, pour cela, il fallait réaliser «*une parfaite encyclopédie, ou un cercle et enchaînement de toutes les sciences et de tous les arts*», car «*quiconque possédera la science universelle [...] pourra parler et écrire sur le champ de quelque sujet que ce soit [...] ce sera lui l'homme parfait.*»

Cette entreprise est probablement celle à laquelle Sorel a consacré le plus de travail et qui lui tenait le plus à cœur, comme en témoigne notamment le chapitre qu'il allait lui consacrer dans "La

bibliothèque française” ainsi que les multiples éditions qu'il en a fit faire. Malheureusement, sa démarche était entachée de naïveté et de sérieuses lacunes au point de vue scientifique.

“*La science universelle*” est cependant un ouvrage précieux par ce qu'il montre de l'état de la doxa et de la lente progression de l'esprit des Lumières au milieu du XVIIe siècle. Il constitue aussi un jalon dans le développement des encyclopédies, le discours suivi adopté par Sorel étant à l'extrême opposé de l'organisation alphabétique qui allait s'imposer par la suite, notamment dans “*Le grand dictionnaire historique*” de Moreri dont le premier volume parut en 1674.

L'ouvrage allait connaître quatre éditions jusqu'en 1668.

1641

“*De la confusion et des erreurs des sciences*”

1641

“*Lettres morales et politiques*”

1642

“*La maison des jeux*”

***Les divertissements d'une compagnie, par des narrations agréables et par des jeux d'esprit, et autres entretiens d'une honnête conversation*”**

C'est un livre de récréation, qui, loin d'être une simple anthologie de jeux et de divertissements, met en scène une véritable école de grâce sociale concernant les honnêtes gens, voire les «*personnes de bonne condition nourries dans la civilité et la galanterie*».

Tout au long de l'œuvre, diverses voix se répondent avec courtoisie et discrétion et démontrent que les usages du monde ne sont que rites et jeux, et que la réalité et la fiction se chevauchent. Le but caché de Sorel était, en effet, d'offrir une peinture du théâtre du monde : véritable spectacle de marionnettes, d'artifices et de conventions. On peut y voir un roman en train de se faire où les personnages passent tour à tour du rôle d'auditeurs à celui de narrateurs.

Au fil des années et des rééditions (en 1669, une réédition partielle parut sous le titre : “*Récréations galantes*”), Sorel procéda à des changements de ce texte.

1642

“*La défense des Catalans*”

1642

“*Remontrance aux peuples de Flandre. Avec les droits du roi sur leurs provinces*”

1642

“*La fortune de la Cour,*

ouvrage curieux tiré des Mémoires d'un des principaux conseillers du duc d'Alençon, frère du roi Henri III”

1643

“*Les vertus du roi*”

C'était un éloge de Louis XIII.

1644
“*Les lois de la galanterie*”
in “*Recueil des pièces les plus agréables de ce temps*”

1644
“*De l'usage des idées, ou de l'origine des sciences et des arts, et de leur enchaînement. Du langage, de l'écriture et des chiffres*”.

1645
“*Nouvelles choisies*”

C’était la reprise des “*Nouvelles françaises*” auxquelles en étaient ajoutées deux.

1646
“*Histoire de Louis XIII*”

Sorel l’écrivit en collaboration avec Charles Bernard.

1647
“*Histoire de France*”

1648
“*Polyandre*”

“*Histoire comique*”

Ce roman est un tableau des mœurs de la bourgeoisie parisienne à travers quelques personnages très typés, qui sont caricaturés (le parasite, l’alchimiste, le poète grotesque, surtout le financier), placés dans quelques situations seulement, ce qui affaiblit l’effet critique et affadit l’effet comique.

Dans l’”*Avertissement*”, on lit : «*La vraie histoire comique, selon les préceptes des meilleurs auteurs, ne doit être qu'une peinture naïve de toutes les diverses humeurs des hommes avec des censures vives de la plupart de leurs défauts, sous la simple apparence de choses joyeuses.*»

“*Polyandre*” fut si fraîchement accueilli que Sorel ne prit pas la peine de le terminer. Et ce fut sa dernière tentative dans le domaine de la fiction. Il allait se consacrer à des questions érudites (philosophie, travaux historiques, conformes aux vues de la monarchie), et se mêler davantage aux polémiques littéraires, au mouvement «galant» (étant un des premiers à écrire sur ce sujet).

En 1650 parut un savoureux opuscule satirique que Sorel composa avec La Mothe le Vayer, intitulé “*Le parasite mormon, histoire comique*” où ils se moquèrent de la paralysie de l’écrivain devant la page blanche.

En 1653, son ami de toujours, le médecin Guy Patin, laissa de lui, dans une lettre à Falconnet, ce portrait : «C'est un petit homme grasset, avec un grand nez aigu, qui regarde de près, âgé de cinquante-quatre ans, qui paraît mélancolique et ne l'est point. Il a fait beaucoup de livres français et entre autres “*Francion*”, etc. Il a encore plus de vingt volumes à faire, et voudrait bien que tout cela fût fait avant que de mourir, mais il ne peut venir à bout des imprimeurs. Il est fort délicat, et je l'ai

souvent vu malade ; néanmoins il vit commodément parce qu'il est fort sobre. Il est homme de fort bon sens, point bigot ni mazarin.»

S'il courait ainsi les imprimeurs, ce n'était pas seulement pour assurer la pérennité de son œuvre, mais aussi parce que son beau-frère, ou lui-même, avait fait de mauvaises affaires.

Il publia :

1654

“Discours sur l’Académie française établie pour la correction et l’embellissement du langage, pour savoir si elle est de quelque utilité aux particuliers et au public, et où l’on voit les raisons de part et d’autre sans déguisement”

Ce fut l'occasion pour Sorel de polémiquer contre l'Académie et son historien, Pellisson

1655

“De la perfection de l’homme où les vrais biens sont considérés, et spécialement ceux de l’âme, avec les méthodes des sciences”

1658

“Traité des droits du roi de France”

1659

“Description de l’île de portraiture et de la ville des portraits”

1659

“Relation véritable de ce qui s'est passé au royaume de Sophie, depuis les troubles excités par la rhétorique et l'éloquence. Avec un discours sur la nouvelle allégorique”

Cet ouvrage de critique littéraire donna à Sorel l'occasion de polémiquer contre Furetière car c'était une réponse à "La nouvelle allégorique des troubles survenus au royaume d'Éloquence" de celui-ci (1658).

1662

“L’Histoire de la monarchie française sous le règne du roi Louis XIV, contenant tout ce qui s'est passé de plus remarquable entre les couronnes de France et d’Espagne, et autres pays étrangers”

1663

“Chemin de la fortune ou les bonnes règles de la vie pour acquérir des richesses en toute sorte de conditions et pour obtenir les faveurs de la cour, les honneurs et le crédit. Entretiens d’Ariste sur la vraie science du monde”

En 1663, Colbert supprima les pensions afférentes aux charges d'historiographe, ce qui obligea Sorel, qui n'était pas riche, à vendre la maison familiale de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, à se retirer chez une de ses nièces mariée à un correcteur de la Cour des comptes, Simon de Riencourt, et habitant rue des Bourdonnais et à vivre dans la gêne.

Il publia encore :

1664
"La bibliothèque française ou Le choix et l'examen des livres français qui traitent de l'éloquence, de la philosophie, de la dévotion et aussi de la conduite des mœurs"

C'est une recension exacte et précise de la production en français des XVIIe (fait notable, les écrivains de cette époque furent présentés élogieusement) et (surtout) XVIIIe siècles jusqu'aux environs de 1660, des textes qu'un homme cultivé devait, selon Sorel, avoir lu. Ayant lui-même lu tout ce qu'on avait écrit avant lui, il ne manquait pas de matière, et il voulut être complet sans faire un étalage rebutant de sa solide érudition, et en retrouvant dans cet ouvrage de critique le même style alerte et clair qui fait l'agrément de ses romans.

Le classement adopté fit une part prépondérante aux ouvrages «sérieux», mais valorisa aussi la littérature de fiction ; après les sections Grammaire, Eloquence, Philosophie, Dévotion, Morale, Politique et Histoire, eurent leur place Poésie et Roman. Sorel portait sur les écrivains du passé des jugements qui révoltent ou qui font sourire. Il écartait Rabelais avec mépris, n'y voyant que sottises, niaiseries, pédantismes et quolibets de taverne. Il attaquait des romans de son époque qui nous sont inconnus, sauf "L'Astrée" ; la critique de détail qu'il en fit, bien que lassante, est pertinente et, quand elle est fondée sur le bon sens, elle correspond souvent aux réflexions que peut faire un lecteur moderne. Mais pourquoi tant de rage, pourquoi s'en prendre au genre romanesque lui-même et vouloir l'enterrer? Il y a une seule œuvre pour laquelle il manifeste un peu d'indulgence : ce sont "Les nouvelles françaises, composées par un auteur incertain" parce qu'elles sont un des rares romans où les noms des personnages sont vraiment modernes. Or ces nouvelles sont de lui ! Et il fit l'éloge des «romans comiques» : «*Nos romans comiques sont chacun autant d'originaux qui nous représentent les caractères les plus supportables et les plus divertissants de la vie humaine, et qui n'ont point pour leur sujet des gueux, des voleurs et des faquins, comme Gusman, Lazarille et Buscon; mais des hommes de bonne condition, subtils, généreux et agréables... et, de ce côté, nous n'avons rien à envier aux étrangers.*» Il consacra un long commentaire à "La vraie histoire comique de Francion", sans pourtant s'en attribuer la paternité.

L'ouvrage se recommande par sa perspicacité, sa justesse de jugement. Soin attitude à l'égard de la littérature s'était modifiée depuis ses œuvres de jeunesse. À ses débuts, il affichait du dédain à l'égard des travaux de plume. Pour lors, il affirmait hautement la grandeur de la littérature, la dignité de l'écrivain et son droit à tirer de son travail de légitimes revenus. Cela correspondait à une modification des structures du public : au début du siècle, les horizons d'attente étaient surtout ceux des aristocrates, lesquels affichaient un mépris du savoir (qui dissimulait leur ignorance) et se montraient désireux avant tout des divertissements ; par la suite, le modèle de l'«honnête homme» s'imposa . Ce public nouveau, instruit mais non érudit, curieux de littérature contemporaine, était en quête d'ouvrages de référence. Ce fut à lui que Sorel destina ce livre qui fit ainsi œuvre de vulgarisation en même temps que de théorisation.

Faisant l'histoire du genre romanesque, il fut très modéré dans ses jugements, ne pouvant pas ne pas constater les progrès que le genre avait fait dans la direction de la vraisemblance et du naturel. Il reconnut même à "L'Astrée" le mérite d'avoir fait cesser la barbarie qui sévissait auparavant. Il regroupa d'une part les romans de chevalerie et de bergerie, de l'autre les romans vraisemblables et

les «*nouvelles*» qui, à la date où l'ouvrage fut écrit, avaient remplacé les longs romans précieux, et étaient à ses yeux un pas de plus dans le bon chemin : «*On les pourrait comparer aux histoires véritables de quelques accidents particuliers des hommes*». Définissant chaque catégorie, il établissait qu'une œuvre était parfaite quand elle remplissait bien la définition de la catégorie où elle était rangée ; s'il définit la perfection du roman héroïque, sa préférence allait visiblement aux romans comiques et satiriques qui «*semblent plutôt être des images de l'Histoire que tous les autres ; les actions communes de la vie étant leur objet, il est plus facile d'y rencontrer de la vérité.*» et dont les plus beaux exemples étaient sa propre *"Histoire comique de Francion"* (1623), et, dans sa lignée, *"Le roman comique"* de Paul Scarron (1651-1657) et *"Le roman bourgeois"* d'Antoine Furetière (1666) qui s'inscrivaient dans la tradition du roman picaresque.

Cet ouvrage est pratiquement la première Histoire littéraire moderne importante.
Il fut réimprimé en 1667.

1665
"La science de l'Histoire"

1665
"Abrégé chronologique de l'Histoire de France"

1665
"La maison des jeux académiques"

En 1666, Furetière, qui était son ennemi (plutôt qu'une animosité personnelle il faut y voir une querelle de cabales), le ridiculisa dans son *"Roman bourgeois"* sous les traits grotesques de Charroselles, anagramme transparente. L'attaque était directe :

-Ses disgrâces physiques furent cruellement raillées : «Son nez qu'on pouvait à bon droit appeler Son Éminence , et qui était toujours vêtu de rouge, avait été fait pour un colosse. Sa chevelure était la plus désagréable du monde. Sa peau était grenue comme celle des maroquins. Il ne fit jamais l'amour, et si on pouvait aussi bien dire en français faire la haine, je me servirais de ce terme pour expliquer ce qu'il fit toute sa vie. Jamais il n'y eut un homme plus médisant ni plus envieux.»

-Fut moquée comme «une forme de vain pédantisme» son ambition savante.

-La sévérité de ses jugements fut dénoncée : «Il ne trouvait rien de bien fait à sa fantaisie. S'il eût été du conseil de la Création, nous n'aurions rien vu de tout ce que nous voyons à présent.»

Courageusement, Sorel écrivit encore

1666
"Divers traités sur les droits et les prérogatives des rois de France, tirés des mémoires historiques et politiques"

1671
***"Les récréations galantes, contenant diverses questions plaisantes...
Le passe-temps de plusieurs petits jeux.
Quelques énigmes en prose.
Le blason des couleurs sur les livrées et faveurs.
L'explication des songes.
Un traité de la physionomie.
Devinettes, jeux de société, symboliques des couleurs et du visage."***

On peut y voir une suite de ‘*La maison des jeux*’.

Le livre parut sans nom d'auteur.

1672

**‘*De la connaissance des bons livres,
ou Examen de plusieurs auteurs*’**

C'était un autre ouvrage bibliographique, une suite de ‘*La bibliothèque française*’. À la bibliographie pratique fit suite une poétique pratique de la lecture et du jugement critique plus que de la production et de l'écriture. D'emblée, Sorel restreignit son champ d'observation : «*Il ne faudra pas s'étonner si je ne touche pas beaucoup aux livres de théologie, de philosophie et des autres sciences ; les uns doivent être estimés sacrés à cause des matières qu'ils traitent ; les autres sont laissés à examiner aux docteurs de leurs facultés. Il faut parler principalement de nos livres de morale, de politique, d'histoire et de ceux qui concernent la vie civile, et même qui sont pour le divertissement assez utiles dans notre police.*» Passant ensuite en revue les divers genres et la manière dont on en peut juger, il offrit successivement ‘*la censure*’ puis ‘*la défense*’ des romans. ‘*La censure*’ est plus longue, plus motivée ; le jugement final est plutôt défavorable car Sorel dénonçait les vaines fictions, établissait la supériorité de la narration historique sur la fiction. Il procéda à une analyse satirique très appuyée des romans héroïques et pastoraux sans, cependant, n'ajouter rien de neuf à ce qu'il avait dit dès 1627). Il leur opposa les romans comiques ; mais, alors que dans ‘*la censure*’ il leur reprochait la bassesse de leurs sujets, leurs épisodes licencieux et leurs aventures mal inventées, dans ‘*la défense*’, il montra pour eux une certaine estime : ‘*Nous ne mettons pas en oubli les romans comiques qui ont grand besoin d'être défendus ; car les romans héroïques qu'on devrait estimer leurs frères les rabaisseront même pour s'élever au-dessus d'eux. Quelques auteurs croyant que ne conversant qu'avec des héros, ils en sont bien plus estimables que ceux qui se trouvent toujours avec la lie du peuple. Mais ils ne voient pas que les bons livres comiques sont des tableaux naturels de la vie humaine, au lieu que pour eux ils ne nous représentent souvent que des héros de mascarade et des aventures chimériques.*’ C'était marquer d'une main ferme que l'avenir du roman était dans le réalisme, tout en regrettant que ce réalisme dût passer par le comique pour s'opposer au romanesque élevé.

Sorel s'opposait à toute la tradition de la critique d'inspiration aristotélicienne, qui dominait en Europe depuis un siècle et qui avait fourni les principes de l'esthétique classique.

Entre les mains du public mondain, un tel ouvrage

1673

**‘*De la prudence ou des bonnes règles de la vie
pour l'acquisition, la conservation et l'usage légitime des biens du corps et de la fortune,
et des biens de l'âme*’**

Le 7 mars 1674, à l'âge de 72 ans, Sorel mourut en bon chrétien, ayant apparemment renié les idées libertines de sa jeunesse. Le 9 mars, il fut inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois.

En 1891, Émile Roy publia ‘*La vie et les œuvres de Charles Sorel Sieur de Souvigny (1602-1674)*’, ouvrage dans lequel il établit sa bibliographie avec la tendance à être très généreux avec lui.

En 1965, F.E. Sutcliffe publia : ‘*Le réalisme de Charles Sorel*’.

En 1981, H. Béchade publia : ‘*Le roman comique de Charles Sorel*’.

La même année, J. Serroy publia : ‘*Romans et réalités : Les histoires comiques au XVIIe siècle*’.

En 1984, G. Verdier publia : ‘*Charles Sorel*’.

Charles Sorel est aujourd'hui peu connu parce qu'il échappe aux catégories usuelles de l'histoire littéraire. Or cet esprit indépendant, qui, de ce fait, ne fut jamais soutenu par une quelconque coterie ou chapelle littéraire, fut un novateur, qui ouvrit plusieurs perspectives de la création et de la critique littéraires modernes.

Si ce fut par des vers qu'il se fit connaître d'abord, la poésie ne l'a guère attiré. Puis à la suite, il composa aussi bien des discours, des œuvres mêlées dans le registre galant, des "Lettres morales et politiques", des ouvrages de science et même d'épistémologie

De l'œuvre foisonnante de ce polygraphe et compilateur prolixe, qui comporte pas moins de quarante et un titres (non compris ceux qui lui ont été attribués sans preuve certaine), fruits d'une longue vie laborieuse et délibérément discrète, où se joignent le galant, le libertin et le savant, ne demeurait guère qu'"*Histoire comique de Francion*". Mais ses domaines de prédilection furent l'Histoire (conformément à son emploi d'historiographe), la critique et l'Histoires littéraires, et, surtout, le roman, qui domina très nettement dans la première partie de sa production.

Cette diversité de production fut :

-d'une part, en partie dictée par la mode ; il composa des vers de ballet lorsque ce genre eut sa plus grande vogue, des «conversations galantes» une génération plus tard, quand les salons appréciaient ce type d'ouvrages ;

-d'autre part, due à la formation et aux habitudes des lettrés de l'époque qui, «doctes» par formation, n'en devaient pas moins se plier aux attentes d'un public soucieux en majorité d'agrément et de divertissement, tout en donnant des gages aux puissants dont ils recevaient leurs subsides.

On pourrait croire que, en touchant ainsi un peu à tout, il ne donna jamais que des productions superficielles. Mais, soit facilité de plume (il déclara, dans l'"*Avertissement*" de "La vraie histoire comique de Francion", qu'il en avait rédigé chaque jour l'équivalent de trente pages d'imprimerie), soit conséquence d'un énorme travail (assez peu mondain, il consacrait sans doute de longues heures à l'étude), ses écrits ne paraissent nullement bâclés ou insignifiants. Et si ses ouvrages historiques et scientifiques sont aujourd'hui bien dépassés, ses romans et ses travaux de critique demeurent non seulement lisibles mais d'un réel intérêt.

À ses débuts, il composa des romans marqués par un goût alors dominant pour l'héroïsme et le registre pastoral. Mais, très vite, il se tourna vers un romanesque tout différent, et fut le promoteur en France du réalisme et de l'anti-roman.

Bien qu'étant un professionnel de la littérature, il répugna à signer ses livres, si bien que, aujourd'hui encore, il n'est pas possible de dresser une sûre liste de ses œuvres

L'ensemble de sa production romanesque comique et satirique a été publiée anonymement ou sous des pseudonymes. Sorel souhaitait en effet donner de lui-même une image d'érudit qui se combinait mal avec la reconnaissance auctoriale de tels ouvrages. Cependant, il laisse à l'intérieur d'autres œuvres des indices permettant d'identifier les œuvres qui lui tiennent le plus à cœur.

les railleries de Sorel sa critique fut d'ordre social et humain ; il évita les domaines politique et religieux. On ne trouve pas de libertinage philosophique chez lui, et, si les défauts des Grands furent montrés, il n'attaqua pas les structures de la monarchie

Ni son siècle ni même la postérité n'ont mis en sa vraie place ce surdoué érudit et pressé qui fut romancier, critique, historien. Et ce pour plusieurs raisons : la plus évidente est qu'il n'a jamais signé ses œuvres; une autre qui n'est pas moins valable est qu'il écrivait sans soin et que, presque toujours, ses réalisations n'étaient pas à la hauteur de ses desseins.

S'il existe, dans l'œuvre de Sorel, une fâcheuse dispersion, une hâte d'écrire qui souvent fatigue, on y peut pêcher bien des passages intéressants et originaux, et ses réflexions en marge sont d'une grande importance pour qui veut connaître la vie intellectuelle de la première moitié du XVIIe siècle.

Il annonça Molière :

-Vingt ans à l'avance, il résuma les théories de "La critique de l'École des femmes" et de "L'imromptu de Versailles".

-Il avait traité les sujets que le dramaturge allait reprendre, lui fournissant des situations, des scènes, des mots.

Aujourd’hui, “*La vraie histoire comique de Francion*” apparaît, avec “*La vie de Marianne*” de Marivaux, “*Jacques le fataliste*” de Diderot, comme une des sources du roman moderne, du fait qu’elle met en jeu de nombreux aspects de la vie sociale et individuelle de son temps.

Après un long oubli, la critique du XXe siècle redécouvrit Charles Sorel qui trouva ses lettres de noblesse avec son entrée dans les programmes de l’agrégation qui consacrent l’appartenance d’un écrivain au canon de la littérature française. Il n’en demeure pas moins qu’il demeure une sorte d’énigme pour nous.

Longtemps, on a estimé incohérent le projet esthétique de Sorel. Mais, aujourd’hui, on s’est aperçu que, si La technique romanesque est complexe, elle relève d’une ambiguïté irréductible.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l’ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com